

ANNEE 1957

THÈSE

No 294

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Georges KHAYIGUIAN

Né le 23 Août 1923, à BEYROUTH (Liban)

Présentée et soutenue publiquement le

DU CORPS HUMAIN ET DE LA BIBLE

Des notions et des prescriptions religieuses concernant la structure, la reproduction, la nutrition, et les mutilations qui ne sont pas déterminées par des considérations hygiéniques et physiologiques.

Président : M. JOANNON, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE ARNETTE
2. RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1957

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Nom du Candidat : **KHAYIGUIAN**

Prénom : **Georges**

Date de soutenance :

Numéro d'ordre :

(Ces deux mentions seront complétées par le Service de la Bibliothèque)

KHAYIGUIAN (Georges)

Du corps humain et de la Bible.
Des notions et des prescriptions religieuses concernant la structure, la reproduction, la nutrition et les mutilations qui ne sont pas déterminées par des considérations hygiéniques et physiologiques.

Paris, Librairie Arnette, 1957. In-8° r., 160 p.

Thèse Méd. Et. Paris, 1957, N°

KHAYIGUIAN (Georges)

Du corps humain et de la Bible.
Des notions et des prescriptions religieuses concernant la structure, la reproduction, la nutrition et les mutilations qui ne sont pas déterminées par des considérations hygiéniques et physiologiques.

Paris, Librairie Arnette, 1957. In-8° r., 160 p.

Thèse Méd. Et. Paris, 1957, N°

KHAYIGUIAN (Georges)

Du corps humain et de la Bible.
Des notions et des prescriptions religieuses concernant la structure, la reproduction, la nutrition et les mutilations qui ne sont pas déterminées par des considérations hygiéniques et physiologiques.

Paris, Librairie Arnette, 1957. In-8° r., 160 p.

Thèse Méd. Et. Paris, 1957, N°

KHAYIGUIAN (Georges)

Du corps humain et de la Bible.
Des notions et des prescriptions religieuses concernant la structure, la reproduction, la nutrition et les mutilations qui ne sont pas déterminées par des considérations hygiéniques et physiologiques.

Paris, Librairie Arnette, 1957. In-8° r., 160 p.

Thèse Méd. Et. Paris, 1957, N°

DOYEN HONORAIRE :

M. BAUDOUIN.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. BAUDOUIN, BÉNARD (H.), BROcq (P.), CADENAT, CARNOT, CHABROL, CHAMPY, CHEVASSU, DEBRÉ (R.), DELBET, DONZELOT, GASTINEL, GUILLAIN, HALPHEN, HARVIER, LAROCHE (G.), LAUBRY, LEMAITRE, LÉVY-SOLAL, LHERMITTE, LIAN, LOEPER, MARION, MATHIEU, MOCQUOT, MONDOR, MULON, OLIVIER (E.), RICHET (Ch.), SANNIÉ, SÉZARY, TANON, VELTER.

Doyen LÉON BINET.
Membre de l'Institut.

Assesseur JEAN VERNE.

I. — PROFESSEURS :

	MM.
Anatomie	CORDIER.
Anatomie pathologique	DELARUE.
Bactériologie	FASQUELLE.
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	CHAILLEY-BERT.
Biologie médicale	FAUVERT (R.).
Cancérologie médicale et sociale	JEAN-BERNARD.
Chimie médicale	JAYLE (M.-F.).
	MENEGAUX.
Cliniques chirurgicales	Hôtel-Dieu
	Beaujon
	Salpêtrière
	Cochin
Clinique chirurgicale réparatrice et orthopédique	QUÉNU (J.).
Clinique de cardiologie	MERLE D'AUBIGNÉ.
	MOUQUIN (M.).
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire	DE GAUDART-
Clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie	D'ALLAINES.
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire	FÈVRE (M.).
Clinique de la Tuberculose	MONOD.
Clinique de Neuro-chirurgie	BERNARD (E.).
Clinique de puériculture	PETIT-DUTAILLIS.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LELONG.
Clinique des maladies du sang	DEGOS.
Clinique des maladies du système nerveux	CHEVALLIER.
Clinique des maladies des enfants	ALAJOUANINE.
Clinique des maladies infectieuses	CATHALA.
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale	MOLLARET.
Clinique gynécologique	DELAY.
	FUNCK-BRENTANO.
Cliniques médicales	Hôtel-Dieu
	Bichat
	Cochin
	Broussais
Clinique médicale d'hydro-climatologie thérapeutique	BARIÉTY.
Clinique médicale propédeutique	JUSTIN-BESANÇON.
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition	MOREAU.
	DE GENNES.
Cliniques obstétricales	DEBRAY.
	PASTEUR VALLERY-
	RADOT.
Clinique ophtalmologique	BOULIN.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LANTUÉJOUL.
Clinique physio-pathologique des problèmes alimentaires	VARANGOT.
Clinique psychiatrique infantile	LACOMME.
Clinique Rhumatologique et Sociale	RENARD.
Clinique stomatologique	AUBIN.
Clinique thérapeutique chirurgicale	HAMBURGER.
Clinique thérapeutique médicale	HEUYER.
	COSTE.
	DECHAUME.
	SÉNÈQUE.
	LEMAIRE.

Clinique urologique	MM.
Embryologie	FÉY.
Génétique	GIROUD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAMY.
Histologie	SOULIÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	VERNE.
Hygiène et médecine préventive	TURPIN.
Médecine du travail	JOANNON.
Médecine légale	DESOILLE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	PIÉDELIEVRE.
Pathologie chirurgicale	GALLIARD.
Pathologie exotique	N...
Pathologie expérimentale et comparée	N...
Pathologie humorale et immunologie expérimentale	LENÈGE.
(Chaire à titre personnel).	
Pathologie médicale	MERKLEN.
Pathologie et thérapeutique générales	DECOURT.
Pédiatrie sociale	GARCIN.
Pharmacologie et matière médicale	MARIE.
Physico-chimie médicale (chaire à titre personnel)	HAZARD.
Physiologie	DOGNON.
Physique médicale	BINET (Léon).
Radiologie médicale	STROHL.
Technique chirurgicale	DESGREZ (Henri).
Thérapeutique	PATEL.
	N...

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE MAITRES DE CONFERENCES-AGREGES ET AGREGES

	MM.		
Anatomie	{ DELMAS, pr. s. ch. DEBEYRE. OLIVIER. CABROL. M ^{lle} GAUTHIER- VILLARS.	Obstétrique	{ GRASSET. LEPAGE. MERGER. MORIN. RAVINA. ROBEY (M.). LE LORIER.
Anatomie patholo- gique	{ BUSSE. GOUYGOU. NEVOT.	Ophtalmologie ..	{ DESVIGNES. BREGEAT.
Bactériologie	{ CHRISTOL (D.). ETTORI, pr. s. ch.	Orthopédie	{ JUDET. AUBRY.
Biochimie médic.	{ N... N...	Oto-rhino-laryng.	{ MADURO. CHABAUD.
Biologie médic. .	BOURLIERE.	Parasitologie	{ N... ABOULKER.
Dermato-Syphi- ligraphie	DUPERRAT.		{ BAUMANN. GOSSET.
Embryologie	TUCHMANN.		{ LAURENCE. LORTAT-JACOB.
Histologie	{ N... N... N...		{ OLIVIER. POILLEUX.
Hydrologie	CORNET.	Pathologie chirur- gicale	{ VERNE. DEBOST.
Hygiène	{ BOYER, pr. s. ch. DEPARIS, pr. s. ch.		{ MATHEY. PIABEAU.
Maladies infec- tieuses	BASTIN.		{ CAUCHOIX. FAUREL.
Médecine légale et du travail ..	{ DÉROBERT, p. s. c. GAULTIER. HADENGUE.		{ BARCAT. GERMAIN.
Neurochirurgie .	DAVID.		{ THOMERET.
Neurologie	LHERMITTE.	Pathologie expér.	{ MAURICE. LOEPER.

Pathologie médi- cale	{	BOUDIN.	{	Pédiatrie	{	JOSEPH.
		CASTAIGNE.		MOZZICONACCI.		
		CONTE.		POLONOVSKY.		
		DOMART.		CHEYMOL, p. s. c.		
		LAMOTTE.		M ^{lle} LÉVY, p. s. c.		
		LAROCHE.		BARGETON, p. s. c.		
		MILLIEZ.		PARROT, pr. s. ch.		
		PEQUIGNOT.		DEJOURS.		
		PERRAULT.		GOUGEROT.		
		RAMBERT.		DJOURNO, p. s. c.		
Pathologie médi- cale	{	THIEFFRY.	{	Physique méd. ..	{	KREIS.
		TURIAF.		Pneumo-Phtisiolo- gie		PICHOT.
		BRICAIRE.		Psychiatrie		MICHAUX.
		ROYER.		Psychiatrie infan- tile		
		BRISSAUD.		Rhumatologie ..		M ^{me} CHAPUT.
		DEROT.		Stomatologie		CERNÉA.
		BOUVIER.		Thérapeutique ..		CHASSAGNE.
		MACREZ.		Urologie		KUSS.
		WOLFROMM.				

III. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES
CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE
à titre permanent :

MM.		MM.		
Clinique chirurgi- cale	{	AMELINE.	{	HAGUENAU, p. s. c.
		HUGUIER.		KOURILSKY.
		LÉGER.		MARCHAL.
		PADOVANI		
		ROUX.		
Clinique médicale	{	RUDLER.	{	ECALLE.
		BROUET.		MAYER.
		N...		
		DREYFUS.		OFFRET.
Secrétaire général de la Faculté		J. MOREL.		
Secrétaire		M ^{lle} CHAINTREUIL.		

Conservateur, chargé de la Direction	Docteur A. HAHN.
Conservateur	M ^{lle} GOICHON.
Bibliothécaires	{ M ^{lles} DUMAITRE, LAURENT, LE NOIR, QUIÉVRIEUX.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A TOUS MES ANCETRES ARMENIENS
morts, affreusement massacrés pour avoir
compris la portée réelle du message biblique.

A MES PARENTS

Auxquels va toute ma reconnaissance
pour m'avoir élevé dans nos traditions
ancestrales :

Ferveur chrétienne,
Patriotisme ardent,
Sainteté de la vie familiale.

A MES FRERES

Qui m'ont, dans mon jeune âge, donné
toute leur affection.

— A VAHAN qui, le premier, m'a suggéré
la médecine.

— A DIRAN à qui je dois tant dans la
formation de mon caractère.

A MA FIANCEE BIEN AIMEE

Qui a su m'encourager dans les moments
difficiles, et attendre la fin de mes études
avec patience et compréhension.

A MA BELLE-SŒUR ET A SA FAMILLE

Chez lesquelles j'ai trouvé la douceur
familiale.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JOANNON

*Professeur d'Hygiène et Médecine préventive
à la Faculté de Médecine*

Officier de la Légion d'Honneur

Dont la bonté et l'intégrité m'ont profondément impressionné, dont l'enseignement m'a donné une vision plus étendue du rôle médical, et qui m'a fait l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A TOUS MES MAITRES

**de l'humble école aux Facultés de France, qui ont contribué
au développement de mes connaissances**

Toute ma gratitude.

Introduction

La Bible nous expose une tragédie humaine, celle de tout un peuple pris entre deux destins contraires se succédant inexorablement :

L'un, aspiration profonde de cette communauté, l'entraîne et le fixe dans un pays rêvé « La Terre Promise », l'autre « Punition de l'Eternel » le pousse à une dispersion périodique et le condamne à une vie errante.

Ce drame, unique en son genre, a ses auteurs, sa scène et ses acteurs :

— *Les auteurs*¹ se sont recrutés dans différentes écoles littéraires hébraïques et pendant plus d'un millénaire. Et on admet généralement de nos jours que les écrits historiques de l'Ancien Testament sont des compilations d'ouvrages que des scribes ont amalgamés assez fidèlement suivant les procédés des annalistes assyriens et des historiographes arabes. C'est ainsi que les premiers livres de Livre Sacré proviendraient de la fusion de textes des écoles yahviste et élohiste du 9^e et 8^e siècle, deutéronomiste du 7^e et 6^e siècle, sacerdotale du 6^e et 5^e siècle av. J.-C. et que les derniers livres auraient été rédigés vers 300 et même 200 ans av. J.-C. Les versions dont nous disposons tant de l'Ancien que du Nouveau Testament sont nombreuses et les interprétations variables.

— *La scène*² est formée par toute une région géographique, le Moyen-Orient, s'étendant suivant les périodes de la vie d'Israël de l'Egypte à la Mésopotamie et à la Perse, et englobant aussi bien les deux extrémités du croissant fertile constituées

(1) A. LODS. — Israël des origines au milieu du 8^e siècle. Paris 1930. La Renaissance du Livre.

(2) L.-M. GROLLENBERG. — Atlas de la Bible. Bruxelles 1955. Elsevier.

par les riches plateaux du Nil et de l'Euphrate que le désert d'Arabie.

Le centre de la scène est tout un pays : la Palestine, placée au carrefour de deux continents, l'Asie et l'Afrique, avec une fenêtre maritime grande ouverte sur l'Europe et le Monde par des navigateurs intrépides, les Phéniciens.

Cette contrée « où coulent le lait et le miel » présente, malgré sa faible étendue, les plus grands contrastes de paysages et de climat.

— *Les acteurs* sont issus de tout un peuple qui, après une période de jeunesse turbulente marquée par des pérégrinations dans le désert et une organisation tribale va s'imposer des lois strictes, s'implanter au delà du Jourdain, disputer le pays aux Cananéens, former un royaume dont l'apogée est marquée par les règnes de David et de Salomon, se diviser par des luttes intestines, être amené en captivité à Babylone, en revenir et subir de nouvelles vicissitudes qui se prolongent jusqu'à nos jours.

— *Dans les coulisses* se profilent les Grands de l'Antiquité, Egypte, Assyrie, Babylonie, Hittites, Perse, Rome qui vont parfois intervenir directement dans le déroulement de l'action.

Si Israël ne manque pas d'en subir quelque influence au point que ses lois présentent quelque analogie avec les codes d'Hammourabi, sumérien ou hittite et que ses coutumes ont souvent leur source d'inspiration située du côté du pays des pharaons, le peuple biblique va cependant garder une originalité propre. Comme le signale M. Noth³ : « Il portait le même vêtement, se conduisait suivant les usages de ce monde, mais il en était séparé par son être même ».

Et chaque fois que les acteurs s'éloignent de la fidélité à leur vocation, le texte original est soufflé avec force d'une loge bien centrale que des prophètes occupent tout au long de la tragédie.

Et cette pièce aux scènes multiples où l'Histoire se mêle à la Légende, la Poésie la plus pure à l'Epopée héroïque, la Philosophie à la Prophétie, garde malgré cette diversité d'au-

(3) M. NOTH, — Histoire d'Israël, Paris 1954, Payot.

teurs, de temps, de lieu et de genres, malgré cette dualité entre deux forces contraires, une étonnante unité. Son fond est une idée directrice non seulement morale mais métaphysique. La Bible est pour les adeptes de trois religions d'essence divine et nous voyons à travers ses pages qui nous montrent parfois les abîmes de la déchéance d'ici bas, que par une initiation lente et progressive l'homme s'émancipant peu à peu de son état primitif fait la connaissance de son Créateur. Et pourtant malgré cette préparation graduelle, plus d'un spectateur est désarmé par l'ampleur du dénouement. Si pour nous chrétiens, la mort et la résurrection du Christ constituent le sublime, elles deviennent impostures pour les juifs et étapes transitoires pour les musulmans. Quoi qu'en puissent penser ses détracteurs c'est seulement alors, que le Livre Sacré de tragédie de tout un peuple devient tragédie à l'échelle cosmique. Eten due déjà dans le temps puisqu'Elle englobe plus d'un millénaire elle s'étend dans l'espace et atteint l'univers.

Telle est la Bible, arrivant à un message final après avoir puisé ses sources d'inspiration dans la vie d'Israël. Elle s'intéresse avant tout à la vocation de ce peuple, mais Elle n'oublie pas ses activités grandes et petites, ses chefs et ses tribus, ses problèmes d'existence et de subsistance, ses guerres et ses lois, sa moralité et aussi... sa santé.

S'il existe déjà une importante documentation sur la Médecine dans la Bible, une tendance est apparue, en exagérer la portée. Nombre de nos confrères — des plus illustres — sont arrivés à vider de leur substance la plupart des prescriptions religieuses de l'Ancien Testament pour ne leur attribuer qu'une simple valeur hygiénique ou physiologique. Induits en erreur par leur compétence scientifique, des théologiens les ont parfois suivis.

Le but de notre thèse est de donner un coup d'arrêt à de telles croyances. Si à l'origine nous nous proposons de présenter une étude complète de la Médecine dans la Bible, nous nous sommes bien vite rendus compte que le sujet était trop vaste, qu'il touchait des disciplines nombreuses : théologie, histoire, sociologie, ethnologie et qu'il ne fallait pas seulement l'aborder avec une visière médicale.

Nous nous bornerons ici à montrer :

-- Dans un premier chapitre le rôle que l'israélite assigne à chacune des parties de l'organisme humain.

-- Dans un second et troisième chapitre : les renseignements que nous recueillons dans les Saintes Ecritures sur la Reproduction et la Nutrition.

-- Dans un quatrième chapitre, la position de l'Ancien et et Nouveau Testament sur les mutilations du corps.

Chemin faisant, nous insisterons tout particulièrement sur différentes prescriptions religieuses pouvant avoir quelque intérêt médical. Nous les situerons non seulement dans leur cadre biblique mais encore dans leur cadre historique ou ethnologique. Nous discuterons leur origine et leur valeur hygiénique ou physiologique et nous tenterons d'en donner une explication.

CHAPITRE PREMIER

LA STRUCTURE DU CORPS HUMAIN ET LA BIBLE

Suivant l'opinion commune, la Bible distingue dans la créature humaine deux principes essentiels : le *nefesh* (= l'âme) et le *bâsâr* (= la chair).

Si cette thèse reste valable dans ses grandes lignes, il semble cependant que vue à travers les versets de l'Ancien Testament il faille lui apporter une certaine correction.

Loin de désigner l'âme, le « *nefesh* » est un constituant commun à tout être vivant et qui donne la vitalité.

Il semblerait plutôt se dégager des interprétations modernes que l'Ancien Testament subdivise l'Être Humain non pas en deux mais en trois parties fondamentales :

— *Une âme* plus ou moins en rapport avec l'esprit de Dieu, le « *ruach* ».

— *Un principe vital* qui donne la vie au corps.

— *Une chair* qui est le corps proprement dit, le « *bâsâr* ».

Il faut tout de suite remarquer que ces distinctions ne sont pas spécifiques aux Hébreux, ni même à d'autres peuples de l'Antiquité. Nous les retrouvons jusque dans les croyances de peuplades primitives.

- C'est ainsi que les Pygmées d'Afrique croient en l'existence d'une énergie dynamique, le « *megbé* » qui, substance de l'univers visible, entre dans la constitution des êtres et se différencie de l'âme proprement dite qu'il enveloppe.

— Les Semang de Malacca séparent une substance dynamique, le *Jurl*, qui quitte le corps de l'homme après la mort et l'âme, l'*Ampo*, qui s'y trouve enrobée¹.

(1) Pierre GORDON. — Les Religions des Primitifs.

— Les Chinois de l'Antiquité voient aussi dans la créature humaine une Trinité formée : d'un corps, d'une âme matérielle — p'o — origine de la vie embryonnaire et d'une âme spirituelle — houen — créée de leur substance et venant se greffer sur eux à la naissance. A la mort, l'âme matérielle survit près du cadavre ou rejoint un royaume souterrain « Les Sources Jaunes » et l'âme spirituelle va au royaume céleste².

Les trois entités que nous venons d'énumérer plus haut sont très nuancées dans la Bible.

Si pour la commodité de notre travail, elles sont étudiées séparément, il ne faut pas croire qu'elles aient toujours des limites bien tranchées. Une influence réciproque, une inter-action et, pour employer un terme d'actualité, une interdépendance les unit et les imbrique à un tel point que bien souvent l'une d'elles désigne insensiblement l'autre. Pour la Bible, l'Etre Humain au delà de ces divisions est un tout :

« Bien loin d'être une enveloppe qui cache une âme, le corps est au contraire l'expression indispensable de la réalité immatérielle qui est le principe de la vie ».

Ed. JACOB.

L'âme

Son étude déborde du cadre de notre travail.

Cependant, il est nécessaire de mentionner que pour la Bible, l'âme reste la préoccupation essentielle. En liaison avec Dieu, elle reçoit plus ou moins de son Esprit.

Tous les récits des Saintes Ecritures étant une vue de la position de l'homme face à l'existence (ou même face à la rupture) d'un tel contact, une étude biblique même médicale ne pouvait l'ignorer.

(2) R. DE ROTOURS. — Les Religions dans la Chine Antique.

Le principe vital ou « Nefesh »

Si dans la plupart des chapitres de l'Ancien Testament le « nefesh » désigne la vie en général¹ il est lié dans d'autres à deux de ses manifestations essentielles : La Respiration et la Circulation.

A. — La Respiration

Elle semble confondue avec le principe vital.

De par son étymologie déjà le terme « nefesh » provenant d'un verbe hébreu signifiant souffler, désignerait ainsi les échanges respiratoires. Certains versets précisent cette signification².

Nous pouvons supposer que les Israélites ayant fait l'observation que la perte de la vie³ s'accompagne de l'abolition de la respiration, en concluent que le principe vital est en liaison, sinon confondu avec cette fonction.

Non seulement : « C'est Dieu qui forma le premier homme, Adam, de la poussière de la terre en soufflant dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant »⁴, mais c'est encore le souffle du Tout-Puissant qui anime tout homme⁵ et qui lui donne l'intelligence⁶.

En revanche « l'Etre Humain n'est pas maître de son souffle pour pouvoir le retenir et il n'a aucune puissance sur le jour de la mort »⁷.

Nous rejoignons ici la conception de la plupart des peuples de l'antiquité pour lesquels également vie, respiration et souffle divin sont étroitement liés :

(1) Job II, 6, etc...

(2) Ge. XXXV, 18 - Job XLI, 12.

(3) Ge. XXXV, 18.

(4) Ge. II, 7.

(5) Job XXXIII, 4.

(6) Job XXXII, 8.

(7) Ec. VIII, 8.

Nous voyons dans le Livre des Morts, l'Egyptien descendre dans le royaume des Ténèbres, comparaître devant Osiris et tout un aéropage de juges divins et tout en se justifiant par des confessions négatives se surnommer « Ce Nez du Maître des Souffles qui fait vivre tous les Egyptiens »⁸.

Le Babylonien prie en ces termes : « Puissè-je vivre par ton souffle ô sage parmi les dieux, ô sublime Mardouk... » ...« que ton bon vent souffle et que ma vie soit longue... ». Et l'un des dieux, Nabou, ne manque pas de répondre à un souverain prestigieux :

« Ne crains rien, ô Assurbanipal, je t'accorderai une longue vie : j'entretiendrai un bon souffle dans ton âme »⁹.

En Extrême-Orient ces croyances sont poussées jusqu'en leurs extrêmes limites. L'adepte de la religion taoïste considère le monde comme un coagulum de souffles divers et cherche à se nourrir d'un souffle encore fluide pour transformer sa substance et devenir immortel¹⁰. Le fidèle du yoga prétend même, par un entraînement respiratoire, dominer la circulation de ses souffles vitaux, les « prânâ »¹¹.

Nous n'avons par la Bible guère de renseignements sur cette fonction respiratoire sinon que le souffle de l'homme réside dans ses narines¹² et qu'il peut atteindre la profondeur de ses organes abdominaux.

« Le souffle de l'homme est une lampe de l'Eternel. Il pénètre jusqu'au fond des entrailles »¹³.

Par une curieuse coïncidence ces lignes font un écho avec la théorie élaborée des millénaires plus tard du transport de l'oxygène de l'air aux tissus les plus éloignés.

(8) Chapitre CXXV du Livre des Morts : la première confession négative.

(9) P. DHORME. — La religion Assyro-Babylonienne. Paris 1910. Gabalda, page 187.

(10) R. DE ROTOURS. — La Religion dans la Chine Antique, page 76. Histoire des Religions.

(11) P. MASSON-OURSSEL. — Les religions de l'Inde, page 118. Histoire des Religions.

(12) Gen VII, 22 - La IV, 20.

(13) Pr. 20, 27.

B. — La Circulation

Le cœur :

Il joue pour l'hébreu un rôle essentiel sur lequel nous reviendrons plus en détail lors de l'étude des organes internes. Il est en quelque sorte le centre de la vie : carrefour de l'âme, du principe vital et des fonctions essentielles de l'homme. Le livre des Prophètes fait une recommandation très caractéristique :

« Garde ton cœur plus que tout autre chose
Car de lui viennent les sources de la vie »¹⁴.

Le sang :

Le sang contient cette vitalité et la distribue ainsi à tout l'organisme.

« La vie de la chair est dans le sang »¹⁵.

Cette idée se retrouve dans de nombreux passages, depuis Ge. IX, 4 où l'identité du sang et du principe vital est pour la première fois avancée jusqu'à Deutéronome XII, 23 qui la résume dans une formule lapidaire :

« Le sang c'est la vie ».

L'hébreu du 1^{er} Millénaire av. J.-C. en est arrivé là tout naturellement.

Tout d'abord, il a remarqué ce liquide sortant de l'organisme blessé, par saccades régulières et ayant des caractères si insolites : chaleur, couleur vive. Ce dernier point lui a surtout laissé une impression durable puisqu'il semble qu'il ait fait dériver le terme sang (= dâm) d'un verbe qui signifie être rouge (= âdâm).

Il a constaté aussi que le sang perdu en trop grosse quantité entraînait la mort et l'a ainsi automatiquement lié à la vie.

Pourquoi ne pas supposer également que les changements

(14) Pr. IV, 23.

(15) Lé. XVII, 11.

d'état survenus après la sortie du corps ne l'aient fortement bouleversé. Voilà un fluide inondant tous les tissus vivants, d'un beau rouge vif, qui à l'extérieur en quelques minutes se pétrifie et se noircit. Devant cette sorte de « rigidité cadavérique » du sang, sa conclusion est vite tirée : si dans l'organisme le sang est la vie, à l'extérieur il signifie la mort. C'est ainsi que les eaux du Nil « changées en sang »¹⁶, la « lune en sang »¹⁷, « le tiers de la mer devenu du sang »¹⁸ sont les signes précurseurs de la mort ou de malheurs irrémédiables.

Cette théorie de l'identité du sang et de la vie n'est pas spécifique aux Hébreux. Elle remonte très loin dans la nuit des temps.

*On en relève des traces dès le Paléolithique ancien*¹⁹. C'est ainsi qu'à la fosse de la Chapelle-aux-Saints, datant de l'époque Moustérienne on décèle déjà la présence de débris rougeâtres autour des ossements. Plus tard les Néanthropes utilisent abondamment le peroxyde de fer rouge. Ils en tapissent parfois le fond de la Sépulture avant de déposer le cadavre. Ils l'appliquent sur le squelette. On a ainsi découvert à Arène Candide un crâne avec une excavation faciale remplie de cette matière minérale. Son emploi dans les rites funéraires se retrouve ensuite de façon fréquente tout au long de la Préhistoire aussi bien à l'âge de la pierre polie, qu'à l'âge du bronze.

Certains ne voient là qu'une conséquence de croyances en les vertus prophylactiques et curatives des terres rouges ; l'idée semble confirmée par l'usage qu'en font certains peuples primitifs : protection de la peau de l'irritation des poussières chez les Héréros, du froid chez les Hottentots ; des piqûres d'insectes chez les Australiens ; cautérisation des plaies saignantes chez les Barongas ; embaumement des cadavres d'enfants en vue de leur conservation chez les Papous, etc...

Une vertu magique ne manque pas aussi de leur être attribuée : dans l'éloignement des mauvais esprits.

Cependant la liaison faite entre ces minéraux et le sang

(16) Ex. VII, 17.

(17) Joé II, 31.

(18) Ap. VIII, 8, 9.

(19) Paul WERNERT. — Les religions de la Préhistoire dans Histoire des Religions.

ne semble guère contestable. C'est ainsi que nous relevons dans un ouvrage de E. Durkheim²⁰ que « plusieurs dépôts d'ocre rouge que l'on trouve sur différents points du Territoire Arunta passent pour du sang coagulé que certaines héroïnes de l'époque mythique auraient laissé s'écouler sur le sol ».

Le sang lui-même est utilisé par certains primitifs qui ne manquent pas de consommer celui d'animaux afin de s'approprier son principe vital.

L'entrée de l'homme dans l'Histoire ne voit pas changer ces croyances :

Les Egyptiens font naître Hou, le dieu des sensations et Sau le dieu de l'intelligence, du sang provenant de la circoncision de Râ, le dieu Soleil²¹.

Chez les Assyro-Babyloniens si, suivant certaines traditions, l'homme provient soit de l'union d'un Dieu, Mardouk et d'une déesse Arourou, soit de l'argile pétrie par un autre dieu, Ea, suivant celle de Bérose, c'est Mardouk qui prend son propre sang et en forme le corps du premier être humain²².

Chez les Grecs, nous relevons déjà dans Homère les traces de cette parenté entre principe vital, respiration et sang. Nous lisons ainsi dans l'Iliade²³ que, répondant aux vœux et lamentations d'Achille, la déesse Thétis rend incorruptible le corps de son ami Patrocle tué face aux Troyens. Par un moyen très caractéristique, en versant dans les narines du mort un nectar pourpré.

Ces idées sur le sang vont entraîner la formation d'un grand nombre de règles et de pratiques rituelles qui se retrouvent dans de nombreuses religions et que nous nous contenterons de relever, en les résumant, dans les chapitres bibliques²⁴.

(20) E. DURKHEIM. — Les Formes Élémentaires de la vie religieuse. Paris 1912.

(21) E. DE ROUGE. — Etude sur le Rituel Funéraire des anciens Egyptiens dans la revue archéologique de 1860.

(22) Le P. Paul DHORME. — La Religion Assyro-Babylonienne, page 183.

(23) HOMÈRE. — Iliade Chapitre XIX.

(24) J. DE WATTEVILLE. — Du rôle du sang dans quelques coutumes sacrificielles israélites. Thèse théologie, Paris 1950.

a) LOIS DESTINÉES A PRÉSERVER LE SANG.

Dieu en étant le seul dispensateur, ce principe vital est sacré. L'homme est tenu de le respecter, il n'a le droit ni de tenter de se l'approprier ni de le supprimer.

1° *Respect dû au sang* : il se révèle principalement dans les règles concernant l'abattage que nous verrons par la suite.

2° *Interdiction de consommer le sang* : son étude se fera avec les prohibitions alimentaires.

3° *Interdiction de répandre le sang d'un homme* : dans ce sang réside l'âme qui crie de la terre pour demander vengeance²⁵. D'où l'obligation pour la famille de lui répondre et l'institution de « vengeurs de sang ».

Et en dernier ressort c'est Dieu lui-même qui exigera des comptes « sachez-le aussi, je redemanderai le sang de vos âmes. Je le redemanderai à tout animal et je redemanderai l'âme de l'homme, à l'homme qui est son frère²⁶.

b) PROPRIÉTÉS DU SANG.

1° *Rôle protecteur* : c'est ainsi que le sang badigeonné sur les « deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons » israélites réussit à protéger ces derniers de la plaie qui va frapper « au milieu de la nuit tous les premiers-nés des animaux »²⁷.

2° *Rôle purificateur* : le lépreux guéri est aspergé pour sa purification par sept fois, avec le sang provenant d'un oiseau vivant et pur. Dans ce même sang un autre volatile est trempé puis lâché dans les champs pour éloigner probablement l'impureté de l'animal recue du convalescent par substitution²⁸. La même purification s'applique à ce que la Bible appelle la « lèpre » des maisons et qui, se caractérisant par des « cavités verdâtres ou rougeâtres » semble en réalité être une prolifération mycosique²⁹.

Les pertes sanglantes de la menstruation sur lesquelles nous reviendrons, entraînent au contraire l'impureté. Peut-être parce que, par leurs caractères, elles sont considérées comme du sang mort.

(25) Ge. IV, 10.

(26) Ge. IX, 5.

(27) Ex. XII.

(28) Lé. XIV, 1 à 7.

(29) Lé. XIV, 33 à 37.

c) QUELQUES RITES ET SYMBOLES SE RATTACHANT AU SANG.

Le sang est un lien familial, un lien entre l'homme et l'au-delà.

Dans la plupart des cas l'homme va substituer le sang des animaux au sien d'où l'instauration des sacrifices à significations multiples :

Offrande à Dieu du bien le plus précieux de l'organisme : le principe vital (Le. VII, 33).

Alliance avec Dieu ou avec les hommes par un pacte scellé avec le sang (Ex. XXIV, 8).

Consécration du prêtre par mise de sang symboliquement sur « le lobe de l'oreille droite sur le pouce de sa main droite et sur le gros orteil de son pied droit » et aspersion sur l'autel (Lé. VIII, 23).

Expiation des fautes par « aspersion de sang de taureau sept fois devant l'Eternel en face du voile du sanctuaire » (Lé. IV, 5, 6, etc...).

Tous ces rites préfigurent les dogmes de la chrétienté sur l'alliance scellée dans le sang du Christ et dans l'expiation des péchés de l'humanité dans ce même sang.

Nous saisissons ainsi toute l'importance du sang dans la littérature biblique : *Véhicule de la vie végétative, il va devenir véhicule de la vie spirituelle.*

*

**

Nous venons de voir ainsi que, pour l'Ancien Testament le principe vital est assimilé à deux fonctions actives : La Respiration et la Circulation. Il semble curieusement qu'il soit lié aussi à un tissu de stockage : le tissu adipeux de l'organisme. Un passage est très caractéristique : « Vous ne mangerez ni graisse, ni sang »³⁰.

Cette double interdiction, passible en cas de désobéissance du même châtiment « être retranché de son peuple »³¹ semble le confirmer. Il n'est pas hasardeux de penser que la graisse soit considérée comme une réserve de vitalité d'autant plus que nous relevons des traces de cette croyance chez certaines peuplades primitives. C'est ainsi par exemple

(30) Lé. III, 17.

(31) Lé. VII, 25.

que les tribus australiennes de Victoria³² pensent doubler leur force en mangeant la graisse des reins. Si un membre de leur communauté dépérit c'est qu'un esprit malin se délecte de ses réserves lipidiques périrénales³³.

*
**

A la mort, ce principe vital va persister encore un certain temps sous forme de plus en plus atténuée si on se fie à certains passages où le cadavre est encore désigné par « nefesh »³⁴. Puis il va se retirer pour ne laisser plus qu'un « gufah » (= ce qui est creux).

(32) L. LÉVY-BRUHL. — *L'âme Primitive*. Paris 1927. Alcan.

(33) Nous saisissons aussi le rôle des reins dans la genèse de la vigueur que nous retrouverons chez les israélites.

(34) Lé. XIX, 28 - XXI, 1, 11.

Nous relevons dans le livre de R. DUSSAUD sur la religion des Phéniciens que ce peuple assurait la nourriture du nefesh qui, d'après lui, résidait dans la tombe auprès des corps. Les nécropoles de Ras-Shamra étaient pourvues d'ingénieux dispositifs pour amener l'eau jusqu'au défunt.

La chair ou « Bâsâr »

C'est le corps proprement dit, mais il ne semble pas que ce soit celui complètement privé de vie. Nous venons de voir que le cadavre est désigné par un terme tout autre « gûfâh ».

De multiples expressions expriment l'idée du corps :

ûl (= ce qui est fort) — gêvâh (= le dos et par extension le corps) — gêvigâh — lehûm — ésém (= ce qui est solide, employé indistinctement pour os et corps) — ôsém — bâsâr et gûfâh.

Il est intéressant de dresser une liste des noms de ses principales parties :

Os = ésém (de âsam = être solide) - gérém.

Tendons = gîd (= nerfs) désigne en réalité les tendons, les aponévroses, les muscles et même les gros troncs nerveux (pour l'hébreu c'est tout ce qui est blanc et fibreux).

Le fait de couper ceux des animaux est désigné curieusement par un mot spécial = « iqqêr ».

Peau = "ôr.

Tête = r'ôs.

Face = pânim.

Front = mēsah.

Tempe = raqqâh.

Crâne = gulgolet.

Œil = ayîn (dans toutes les langues sémitiques).

Oreilles = 'ozén.

Nez = 'af.

Cerveau = curieusement désigné nulle part dans l'Ancien Testament.

Langue = lâsôn.

Poitrine = hazéh - cou = tsa vvâr ou ôreph.

Dos = gab ; gav, gêv, gaf, sekém.

Ventre = bétén, herês, mêéh, gâhôn.

Mammelles = dâddim, saddim.

Le cœur = lêb parfois Kâbôd (la gloire) - qérêb (l'intérieur).

Le foie = Kébêdi (ce qui est lourd).

Les reins = kélâyoť, désigne aussi les hanches.

Entrailles = rahamîm - (de râhâm = ce qui est mou et tendre).
mê im désignent l'estomac, les intestins, tous les viscères abdominaux confondus dans la même expression.

Prépuce = "orlâh - (circoncision = milah).

Urine = sê'in.

Sperme = zérâ.

Sueur = zê'ah.

Sang = dâm.

Graisse = hêlêb - pêmâh, pédèr - désén, nefesh (car la graisse peut le contenir aussi).

Cheveux = dallâh (la chevelure qui pend) ; sâ'âr (les poils en général) ; perâ (de pârà = tendre).

De cette nomenclature nous pouvons tirer sur les Hébreux des conclusions parallèles à celles du Docteur Contenau sur les Assyriens¹.

« On constate que ces dénominations doivent remonter à la plus haute antiquité, car ce sont les noms de certaines parties du corps qui ont pris après coup, le sens de prépositions ou adverbes ».

« On n'y rencontre aucune dénomination prouvant qu'ils eussent dépassé le stade de l'observation générale ».

Nous pouvons ajouter qu'il n'est pas fait mention d'organes importants tels, le cerveau, les poumons : une confusion de termes ne permet pas de faire une distinction de tout ce qui est logé dans l'abdomen. Seuls émergent trois organes internes auxquels l'israélite tout comme l'Assyro-Babylonien, assigne un rôle primordial dans sa vie « intérieure » : le cœur, le foie et les reins.

Leur étude confirmera que la Bible ne s'intéresse au corps humain que dans la mesure où celui-ci est en rapport avec sa vie spirituelle.

Même dans la méthode employée pour subdiviser l'organisme humain en ses éléments constitutifs les considérations métaphysiques ne sont pas étrangères. Au lieu de se fier à la topographie, l'israélite, attaché avant tout au facteur temps, distingue dans la « chair » prise dans son sens large :

- Une partie qui résiste relativement longtemps : l'os.

- Une autre qui se décompose rapidement : la partie charnue ou « bâsâr » proprement dit.

(1) Dr CONTENAU. — La Médecine en Assyrie et Babylonie.

A. — Les os

Ils sont d'une part considérés comme la charpente du corps. Ils conditionnent sa vigueur².

C'est ainsi que Job décrivant l'hippopotame compare ses os à des barres d'airain³ et que dans de nombreux passages la fracture des os est synonyme d'annihilation de la force⁴.

Ils constituent d'autre part la partie la plus intime du « corps » et ils arrivent à désigner dans l'esprit de l'hébreu les personnes de même sang. Il est symbolique que la première femme, Eve, ait été formée d'une côte d'Adam, le premier homme⁵, et que ce dernier dise à l'apparition de sa future compagne « Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair »⁶. Cette expression est d'ailleurs souvent reprise : Laban s'adressant à son neveu Jacob lui dit « Certainement tu es mon os et ma chair »⁷ et les tribus emploient les mêmes termes pour exprimer leur fidélité à leur chef David⁸.

Cependant les remous de la vie affective atteignent jusqu'à l'intimité de ces organes pour peu qu'ils soient intenses. Les os peuvent ainsi polariser des sentiments très divers. Si l'envie⁹, la honte¹⁰, le découragement¹¹, la peur¹², la détresse¹³, ont une action pernicieuse comparable à un dessèchement, une fracture, une nécrose des os, la tranquillité et le détournement du mal les rafraîchissent¹⁴ et la joie vient les réjouir¹⁵.

Et l'essentiel pour l'israélite est de se tenir loin du péché¹⁶, loin de toute iniquité¹⁷ et de craindre l'Eternel¹⁸. Dieu gardera alors les os de la fracture¹⁹, de la douleur violente qui peut

(2) Job XX, 11 - Ps. XXXVIII, 4 - Es. LXVI, 14, etc...

(3) Job XL, 13.

(4) No. XXIV, 8 - Es. XXXVIII, 13 - Jé. L, 17, etc...

(5) Ge. II, 21.

(6) Ge. II, 23.

(7) Ge. XXIX, 14.

(8) 2S. V, 1.

(9) Pr. XIV, 30.

(10) Pr. XII, 4.

(11) Pr. XVII, 22.

(12) Ps. VI, 3.

(13) Ha. III, 16 - Ps. CII, 4.

(14) Pr. III, 8.

(15) Ps. LI, 10.

(16) Ps. XXXVIII, 4.

(17) Ps. XXXI, 11.

(18) Pr. III, 8.

(19) Ps. XXXIV, 21.

venir les agiter dans leurs profondeurs²⁰ avec une telle intensité qu'ils semblent se désarticuler²¹ et que le malade peut les compter un à un²².

La destinée des ossements après la mort a pour l'hébreu une grosse importance : certainement parce qu'il pense qu'une partie du principe vital y réside encore. Nous pouvons schématiser en disant que pour lui : Ossement = Mort + un peu de Vie.

1° *L'ossement est un signe de mort* : d'où l'impureté qui se lie à lui et la règle :

« Quiconque touchera dans les champs un homme tué par l'épée ou un mort, ou *des ossements humains* ou un sépulcre, sera impur pendant sept jours »²³.

De même : brûler des ossements d'homme sur l'autel c'est le souiller²⁴.

2° *L'ossement a un peu de vie* : qu'il faut garder compact. Sa dispersion devient en conséquence une malédiction²⁵, sa destruction ne doit pas être hâtée en « le brûlant et calcinant »²⁶.

Son exposition à la surface de la terre est un déshonneur infligé à la vie qui est encore en lui²⁷ et le plus grand vœu c'est qu'il ne séjourne pas en terre étrangère²⁸ et que « les iniquités de l'individu ne restent pas sur ses ossements »²⁹.

Cette vitalité, si elle est atténuée chez le commun des mortels, peut atteindre un tel degré chez « l'homme de Dieu » qu'un cadavre placé au contact de ses os peut reprendre vie³⁰ et nous comprenons alors l'aspiration ultime d'un prophète :

« Quand je serai mort, vous m'enterrez dans le sépulcre où est enterré l'homme de Dieu, vous déposerez mes os à côté de ses os ».

(1 Rois XIII, 31.)

(20) Job. XXXIII, 19.

(21) Ps. XXII, 15.

(22) Ps. XXXII, 18.

(23) No. XIX, 16.

(24) IR. XIII, 2 - IIR. XXIII, 16.

(25) Ez. VI, 5.

(26) Am. II, 1.

(27) Jé. VIII, 1-3.

(28) Ge. L, 25.

(29) Ez. XXXII, 27.

(30) IIR. XIII, 21.

B. — Les parties charnues ou bâsâr proprement dit

Elles constituent l'élément le plus faible de l'organisme, celui qui disparaît à la mort en laissant subsister les os. Fragiles et corruptibles elles comprennent toutes les parties molles depuis les muscles jusqu'aux organes : la maigreur extrême les diminue et « les os s'attachent ainsi à la peau »³¹.

a) Les muscles, tendons, nerfs, aponévroses :

« La vigueur réside dans les muscles³² et augmente si les tendons sont entrelacés »³³. La « crainte de l'Eternel leur donne la santé »³⁴.

Aucune distinction anatomique ou physiologique n'est faite entre les tendons, nerfs, aponévroses et vaisseaux sanguins. Tout ce qui est blanc dans la chair est confondu en un seul terme : gîd = le nerf.

b) Les organes internes :

Tout comme chez les Assyro-Babyloniens trois organes ont une réelle importance : le cœur, le foie, les reins :

1° *Le cœur.*

Il joue un rôle essentiel, celui que nous attribuons de nos jours au cerveau. Nous le retrouvons abondamment cité dans de nombreux passages bibliques.

Si d'un côté sa blessure entraîne la mort³⁵ de l'autre côté c'est le seul organe interne qui manifeste continuellement sa présence par ses pulsations d'ailleurs influencées par les émotions³⁶.

D'où les multiples fonctions que les Hébreux lui attribuent :

*Il est le siège de la volonté*³⁷ :

Il est le siège de l'intelligence : Il peut « méditer des projets iniques »³⁸, voir la « sagesse et la science » mais aussi « connaître la sottise et les folies »³⁹, « le temps et le jugement »⁴⁰.

(31) Job. XIX, 20.

(32) Job XL, 11.

(33) Job. XL, 12.

(34) Pr. III, 8.

(35) 2S. XVIII, 14 - 2R. IX, 24.

(36) I Sam XXIV, 6.

(37) Pr. XXIII, 19.

(38) Pr. VI, 18.

(39) Ec. I, 16-17.

(40) Ec. VIII, 5.

Etre « gaucher » étant une infirmité, nous comprenons que si le « cœur du sage est à sa droite, le cœur de l'insensé est à sa gauche »⁴¹.

Le cœur peut donc « penser »⁴² et entre autres avoir cette suprême pensée, celle de l'Eternité⁴³.

Il joue un rôle important dans la mémoire : c'est ainsi que pour garder les préceptes il faut « les écrire sur la table de son cœur »⁴⁴.

Il est le siège des sentiments et de la vie affective.

S'il éprouve la joie et le bonheur⁴⁵, il peut être livré au désespoir⁴⁶.

C'est ainsi que « le cœur des sages est dans la maison de deuil et le cœur des insensés dans la maison de joie »⁴⁷. S'il est le centre de l'amour de la femme, d'ailleurs « un piège et un filet »⁴⁸ il peut aussi se remplir de méchanceté⁴⁹ et de « haine »⁵⁰.

Le chagrin peut y résider⁵¹, aussi bien que la crainte⁵² et la pitié.

*Il est le siège de la conscience morale*⁵³.

Il discerne « le bien du mal »⁵⁴ c'est pour cela qu'il faut « marcher dans les voies de son cœur »⁵⁵.

Cet organe si important ne manque pas d'être influencé par des agents extérieurs : le pain le fortifie⁵⁶, le vin le réjouit tout comme l'huile et les parfums⁵⁷, mais ce même vin peut le perdre tout comme « la prostitution et le moût »⁵⁸.

Aussi Salomon, l'homme de la pensée et des sentiments, dans les écrits duquel le cœur est tant de fois cité, donne-t-il à méditer à ses sujets le proverbe :

« Un cœur calme est la vie du corps »⁵⁹.

2° *Le foie.*

C'est l'organe interne le plus lourd de l'organisme. Et par ailleurs, certainement hypertrophié chez la plupart des habitants de la période biblique par suite de parasitoses diverses.

(41) Ec. X, 2.

(42) Ec. II, 15.

(43) Pr. VII, 4.

(44) Pr. VII, 3.

(45) Ec. II, 1.

(46) Ec. II, 20.

(47) Ec. VII, 4.

(48) Ec. VII, 26.

(49) Ec. IX, 3.

(50) Lé. XIX, 17.

(51) Ec. XII, 2.

(52) Es. XIII, 7.

(53) Ec. VII, 22.

(54) IR. III, 9.

(55) Ec. XII, 1.

(56) Ps. CIV, 15.

(57) Pr. XXVII, 9.

(58) Os. IV, 11.

(59) Pr. XIV, 30.

Il est naturel à l'hébreu de lui attribuer un rôle important : pour sa masse naturelle d'abord et pour les modifications pathologiques qu'il a dû constater ensuite :

Il est le siège du Principe de la Vie : c'est ainsi que le foie = Kebêd, présente une certaine analogie dans les textes avec la gloire = Kebôdi, terme employé pour désigner l'âme⁶⁰.

Il joue aussi une influence directe dans la production des passions violentes, telles que l'amour et la colère. Il se répand ainsi sur la terre en cas de colère ou de douleur intense⁶¹ et en cas de séduction par « l'étrangère » le jeune homme ne voit pas son cœur mais son foie percé d'une flèche⁶². Il peut être contaminé, aussi est-il naturel de le tenir à l'écart de l'assemblée de gens violents⁶³.

On comprend dès lors qu'on puisse brûler de certains animaux, le « yoteret » (le grand lobe ?) de cet organe si précieux pour l'offrir « en sacrifice consumé par le feu d'une agréable odeur à l'Eternel »⁶⁴.

3° *Les reins.*

Ils occupent aussi une place importante — la troisième — dans la hiérarchie des organes internes. La proximité des hanches, influençant pour les peuples antiques l'effort physique, semble avoir joué un rôle important. Nous avons vu d'ailleurs en anatomie qu'une expression identique désigne les reins et les hanches.

Les reins sont ainsi le siège de la force : Job, décrivant l'hippopotame, dit que sa « force est dans ses reins »⁶⁵. Les « jointures » de cet organe peuvent d'ailleurs « se relâcher » en cas de peur violente et entraîner la faiblesse des rois⁶⁶. Leur « immobilité » fait perdre également toute force⁶⁷.

Ils semblent jouer aussi un rôle dans la vie affective : tout comme le cœur et les entrailles.

(60) XVI, 9 - XXX, 13 - LVII, 9 - CVIII, 2.

(61) La. II, 11 et Jo. XVI, 13.

(62) Pr. VII, 23.

(63) Ge. II, 6.

(64) Lé. VIII, 21, etc...

(65) Job XL, 11.

(66) Da, V, 6.

(67) Ez. XXIX, 7.

C'est ainsi qu'ils peuvent être « émus d'allégresse »⁶⁸, remplis d'angoisse⁶⁹ et être percés en cas d'amertume et de désolation⁷⁰.

Ils sont souvent associés dans la Bible aux deux autres organes. Au foie dans tous les sacrifices⁷¹ et au cœur en tant qu'organes dont le secret est difficile à percevoir.

L'Eternel « pénètre »⁷², sonde⁷³, « passe au creuset »⁷⁴ à la fois le cœur et les reins, soit parce que ce dernier organe joue à côté du premier un rôle satellite dans la formation des sentiments, de la pensée⁷⁵ et de la conscience morale, soit parce que si le cœur possède ces fonctions spirituelles, le rein, lui, s'attribue le rôle de centre de la vie physique.

4° *Les organes de la cavité abdominale.*

La Bible ne nous renseigne guère sur ces viscères, la plupart d'entre eux étant confondus, comme nous l'avons vu, dans un terme identique. Nous relevons simplement qu'ils sont en rapport — mais d'une façon générale — avec trois fonctions :

La Nutrition : la nourriture remplit le ventre⁷⁶ et s'y transforme⁷⁷. Mais sans autres précisions.

La Gestation : l'enfant est non seulement désigné comme le fruit des entrailles de la mère⁷⁸, mais aussi dans certaines circonstances comme celui du père. Beaucoup plus que dérivée d'une opinion physiologique cette expression semble marquer dans ces cas les liens qui unissent le père et l'enfant. Elle accentue ainsi l'importance attribuée à la filiation⁷⁹ la réprobation devant la révolte d'un fils⁸⁰ et le parricide.

La Vie Affective : les sensations réagissant sur ces organes qui peuvent ainsi bouillonner ou frémir sous la détresse et l'allégresse⁸¹ et s'émouvoir. Ces viscères jouent en quelque sorte

(68) Pr. XXIII, 16.

(69) Es. XXI, 3.

(70) Job XVI, 13.

(71) Ex. XXIX, 13, 22 - Lé. III, 4, etc...

(72) Jé. XX, 12.

(73) Ps. VII, 10 - Jé. XI, 20, etc...

(74) Ps. XXVI, 2.

(75) Job XXXVIII, 36 - Ps. LI, 8.

(76) Ez. III, 3.

(77) Job. XX, 14 - Ap. X, 9.

(78) Ps. LXXI, 6 - Es. II, 1, etc...

(79) Ge. XV, 4 - 2S. VII, 12.

(80) 2S. XVI, 11.

(81) La. I, 20 - II, 11 - Job. XXX, 27 - Es. LXIII, 15.

le rôle de glandes à sécrétions distillant les sentiments les plus délicats telles que la tendresse et la compassion. Leur fermeture ou leur rétrécissement devient ainsi un signe de méchanceté et d'égoïsme⁸². Certains ne manquent pas d'attribuer une haute valeur symbolique aux circonstances de la fin de Judas dont les entrailles se répandent par accident hors du corps et en totalité⁸³.

Aussi Saint Paul recommande-t-il de « se revêtir d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience »⁸⁴.

(82) Ps. XVII, 10 - 2Co. VI, 12.

(83) Ac. I, 18.

(84) Col. III, 12.

Conclusion

De cette étude biblique sur les différents éléments entrant dans la structure du corps humain, il résulte que les Saintes Ecritures ne fournissent guère de renseignements anatomiques ou physiologiques susceptibles d'intéresser particulièrement la médecine.

Cependant il serait certainement erroné de supposer que les connaissances des Israélites se bornaient simplement aux vagues notions que nous venons de citer. Si nulle part il n'est question de dissection :

1° D'un côté Israël pouvait tirer de sa vie de tous les jours d'abondantes observations. Les blessures de ses guerriers entraînaient certaines interventions. Les dépeçages d'animaux pour les besoins de sa nourriture quotidienne, les sacrifices rituels multiples le poussaient certainement dans la voie de l'anatomie comparée.

2° D'un autre côté ce peuple était en contact avec des pays qui, par certaines de leurs coutumes, étaient à même de le renseigner :

— En Egypte, il avait l'occasion d'observer l'embaumement des corps. Il est même mentionné que l'un de ses ancêtres, Joseph « ordonna aux médecins à son service d'embaumer son père » ce qui nécessita quarante jours¹ et que le propre corps de ce patriarche subit le même traitement à sa mort².

— En Babylonie, il remarquait l'utilisation de l'hépatoscopie, cet examen du foie d'animaux sacrifiés, dont on tirait maints présages³. S'il s'interdisait ces pratiques des peuples environnants, il n'est pas exclu que certains de leurs résultats devaient lui être connus.

(1) Ge. L, 2.

(2) Ge. L, 26.

(3) Ez. XXI, 26.

Mais les scribes qui ont écrit l'Ancien Testament n'en tiennent pas excessivement compte. Les questions scientifiques, telles que nous les concevons à notre époque, ne les intéressent pas outre mesure. Ce qui les préoccupe avant tout, c'est de garder à leurs écrits toute leur signification religieuse.

Avant d'aborder les trois chapitres suivants, cette notion nous permet de penser qu'à priori il est peu vraisemblable que les prescriptions bibliques, concernant la Reproduction, la Nutrition, et les Mutilations puissent ressortir de considérations hygiéniques ou physiologiques.

CHAPITRE II

LA REPRODUCTION ET LA BIBLE

Nous recueillons sur la physiologie de cette fonction peu de renseignements dans la Bible. L'Israélite avoue volontiers dans un verset qu'il ne sait pas « comment se forment les os dans le ventre de la femme enceinte »¹.

Cependant d'autres aspects de cette question n'y sont pas absents. Aussi allons-nous étudier successivement :

La Fonction sexuelle.

La Conception et la Grossesse.

L'Accouchement et les Suites de couches.

(1) Ec. XI, 5.

La fonction sexuelle

A. — La fonction sexuelle chez l'homme :

L'Ancien Testament ne fait pratiquement état que de certaines de ses perturbations et seulement dans la mesure où elles intéressent ses vues religieuses. Nous nous réservons l'étude des plus importantes modifications dans des chapitres ultérieurs, pour nous occuper ici que de deux troubles mineurs : les pollutions et la gonorrhée.

a) LES POLLUTIONS.

Elles sont assimilées à une souillure atteignant non seulement le sujet, mais se transmettant en chaîne à ses vêtements, à sa compagne qui, à leur tour, acquièrent son potentiel de contagiosité :

« L'homme qui aura une pollution lavera tout son corps dans l'eau et sera impur jusqu'au soir. Tout vêtement et toute peau qui en seront atteints seront lavés dans l'eau, et seront impurs jusqu'au soir. Si une femme a couché avec un tel homme, ils se laveront l'un et l'autre, et seront impurs jusqu'au soir »¹.

b) LA GONORRHÉE.

Elle est aussi considérée par l'israélite comme une impureté, mais sensiblement plus importante.

Ses sources de contagion sont multiples : La chair du malade, sa salive, tout objet sur lequel le sujet se sera assis depuis son lit jusqu'à sa monture, tout objet qu'il aura simplement touché et toute personne en contact avec ces divers agents contaminants :

(1) Lé. XV, 16 - 18.

« Tout homme qui a une gonorrhée est par là même impur. C'est à cause de sa gonorrhée qu'il est impur : que sa chair laisse couler son flux, ou qu'elle le retienne, il est impur. Tout lit sur lequel il couchera sera impur, et tout objet sur lequel il s'assiéra sera impur. Celui qui touchera son lit lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir. Celui qui s'assiéra sur l'objet sur lequel il s'est assis lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir. Celui qui touchera sa chair lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir. S'il crache sur un homme pur, cet homme lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau et sera impur jusqu'au soir. Toute monture sur laquelle il s'assiéra sera impure. Celui qui touchera une chose quelconque qui a été sous lui sera impur jusqu'au soir ; et celui qui la portera lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir. Celui qui sera touché par lui, et qui ne se sera pas lavé les mains, se lavera dans l'eau et sera impur jusqu'au soir »².

Sa purification est soumise à de nombreuses réglementations : Non seulement le corps et les vêtements du malade sont astreints à un passage à l'eau, les vases touchés par lui, brisés ou lavés, mais la durée de l'impureté est plus longue, se prolongeant jusqu'à sept jours après la guérison et un sacrifice d'expiation est obligatoire :

« Tout vase de terre qui sera touché par lui sera brisé, et tout vase de bois sera lavé dans l'eau. Lorsqu'il sera purifié de son flux, il comptera sept jours pour sa purification ; il lavera ses vêtements, il lavera sa chair avec de l'eau vive, et il sera pur. Le huitième jour, il prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, il ira devant l'Eternel, à l'entrée de la tente d'assignation, et il les donnera au sacrificateur. Le sacrificateur les offrira, l'un en sacrifice d'expiation, et l'autre en holocauste ; et le sacrificateur fera pour lui l'expiation devant l'Eternel, à cause de son flux »³.

Ces prescriptions se retrouvent — comme nous le verrons — pour la menstruation. L'israélite fait donc une liaison étroite entre trois écoulements qui sont si différents à nos yeux :

la pollution de nature spermatique,
la gonorrhée de nature purulente,
la menstruation de nature sanguine.

Ces émissions insolites, qui n'ont de commun que de provenir des organes génito-urinaires, sont certainement pour lui en rapport avec des forces surnaturelles néfastes.

(2) Lé. XV, 2 à 11.

(3) Lé. XV, 12 à 15.

Aussi contrairement à ce que nous pourrions penser, ce n'est pas tant pour protéger sa santé corporelle contre leurs effets pernicioeux, que l'israélite fait preuve de prudence, mais bien plus pour se garder de toute profanation de choses sacrées.

— C'est ainsi que toute cérémonie religieuse est refusée à une personne atteinte de ces « impuretés » :

« Tout homme parmi vos descendants et de votre race, qui s'approchera des choses saintes que consacrent à l'Eternel les enfants d'Israël et qui aura sur lui quelque impureté, cet homme-là sera retranché de devant moi. Je suis l'Eternel.

Tout homme de la race d'Aaron, qui aura la lèpre ou *une gonorrhée*, ne mangera point de choses saintes, jusqu'à ce qu'il soit pur. Il en sera de même pour celui qui touchera une personne souillée par le contact d'un cadavre, pour celui qui aura *une pollution*, pour celui qui touchera un reptile et en aura été souillé ou un homme atteint d'une impureté quelconque et en aura été souillé. Celui qui touchera ces choses sera impur jusqu'au soir ; il ne mangera pas des choses saintes, mais il lavera son corps dans l'eau ; après le coucher du soleil, il sera pur, et il mangera ensuite des choses saintes, car c'est sa nourriture. Il ne mangera point d'une bête morte ou déchirée, afin de ne pas se souiller par elle. Je suis l'Eternel.

Ils observeront mes commandements, de peur qu'ils ne portent la peine de leur péché et qu'ils ne meurent, *pour avoir profané les choses saintes*.

Je suis l'Eternel qui les sanctifie »⁴.

- De même si un guerrier, atteint d'un « accident nocturne », doit s'éloigner du camp et y retourner seulement après le coucher du soleil et après une ablution⁵, ce n'est pas parce qu'il risque de déterminer une épidémie dans l'armée, mais parce que « l'Eternel, son Dieu, marche au milieu de son camp, pour le protéger et pour livrer ses ennemis devant lui ; son camp devra donc être saint, afin que l'Eternel ne voit chez lui rien d'impur, et qu'il ne se détourne point de lui »⁶.

B. — La fonction sexuelle chez la femme :

L'israélite ne s'intéresse qu'à deux problèmes auxquels il attribue une haute signification : la virginité et la menstruation :

(4) Le. XXII, 3 à 9.

(5) De. XXIII, 9 à 12.

(6) De. XXIII, 14.

a) LA VIRGINITÉ.

Elle revêt à ses yeux une particulière importance. Quand il constate chez une jeune fille de même origine raciale de la serviabilité et qu'il ajoute « qu'elle est très belle de figure, qu'elle est vierge et qu'aucun homme ne l'a connue » ; il considère ses attraits plus que séduisants. Cependant au-dessus de toutes ces considérations, il estime que c'est le choix divin qui doit déterminer sa décision finale⁷.

Quoi qu'il en soit cette virginité représente à ses yeux un bien des plus précieux. Si la jeune fille en est privée et si le nouvel époux s'en rend compte, il peut demander un châtiment exemplaire :

« On fera sortir la jeune fille à l'entrée de la maison de son père ; elle sera lapidée par les gens de la ville, et elle mourra, parce qu'elle a commis une infâmie en Israël, en se prostituant dans la maison de son père »⁸.

Les parents de la jeune épouse ne manquent d'ailleurs pas de prendre quelques précautions en conservant le vêtement de leur fille sur lequel se sont imprégnées « les traces virginales » de la nuit de noces, pour pouvoir étaler éventuellement la pièce à conviction devant les anciens, en cas de calomnie⁹.

Aussi nous comprenons que même les fils de race royale hésitent à faire sur des vierges « la moindre tentative »¹⁰. Ils risquent de payer de leur vie le déshonneur ressenti par la victime et sa famille¹¹. Dans les circonstances les plus favorables, le coupable est tenu d'épouser la victime ou de « payer la dot des vierges »¹².

Les filles de roi encore vierges portent fièrement une tunique distinctive bigarrée qu'elles ne manquent pas de déchirer en cas de défloration avilissante¹³.

Les sacrificateurs sont dans l'obligation d'épouser des vierges afin « d'honorer leur postérité »¹⁴.

(7) Ge. XXIV.

(8) De. XXII, 21.

(9) De. XXII, 15 - 20.

(10) 2S. XIII, 2.

(11) 2S. XIII, 20 à 39.

(12) Ex. XXII, 16, 17.

(13) 2S. XIII, 19.

(14) Lé. XXI, 13, 14.

b) LA MENSTRUATION.

Elle est considérée comme une impureté. Et fort humiliante. Certains prophètes vont ainsi jusqu'à comparer la conduite de certains hommes à la « souillure de la femme pendant son impureté »¹⁵ pour montrer tout le déshonneur lié à elle.

Aussi cet état particulier de la femme est-il régi par toute une réglementation :

« La femme qui aura un flux, un flux de sang en sa chair, restera sept jours dans son impureté. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir. Tout lit sur lequel elle couchera pendant son impureté sera impur, et tout objet sur lequel elle s'assiéra sera impur. Quiconque touchera son lit lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir. Quiconque touchera un objet sur lequel elle s'est assise lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir. S'il y a quelque chose sur le lit ou sur l'objet sur lequel elle s'est assise, celui qui la touchera sera impur jusqu'au soir. Si un homme couche avec elle et l'impureté de cette femme vienne sur lui, il sera impur pendant sept jours, et tout lit sur lequel il couchera sera impur »¹⁶.

Cette souillure peut donc se transmettre de la femme à l'homme par simple contact soit direct, soit indirect par l'intermédiaire du lit ou de tout objet en rapport avec elle. Aussi l'homme fait-il attention ; et parfois tellement, qu'il lui arrive d'être dupé. C'est ainsi que nous voyons dans une scène curieuse la femme d'un patriarche cacher une idole volée sous le bât d'un chameau, s'asseoir dessus et lorsque le propriétaire se présente et fouille la tente, il lui suffit de déclarer simplement :

« Que mon Seigneur ne se fâche point, si je ne puis me lever devant toi, car j'ai ce qui est ordinaire aux femmes »¹⁷.

pour que l'homme ne pousse pas plus loin ses investigations.

En cas de relation plus intime, l'homme devient lui-même contagieux, ce qui nécessite de sa part une purification prolongée.

(15) Ez. XXXVI, 17.

(16) Lé. XV, 19 à 25.

(17) Ge. XXXI, 35.

Le rapport sexuel avec une femme ayant ses règles est donc interdit¹⁸ et même puni de mort :

« Si un homme couche avec une femme qui a son indisposition et découvre sa nudité, s'il découvre son flux et qu'elle découvre le flux de son sang, ils seront retranchés tous deux du milieu de leur peuple »¹⁹.

La métrorragie ne manque pas pour sa part d'être notée et d'être astreinte aux mêmes lois :

« La femme qui aura un flux de sang pendant plusieurs jours hors de ses époques régulières, ou dont le flux durera plus qu'à l'ordinaire, sera impure tout le temps de son flux, comme au temps de sa menstruation. Tout lit sur lequel elle couchera pendant la durée de ce flux comme le lit de son flux menstruel, et tout objet sur lequel elle s'assiera sera impur comme lors de son flux menstruel. Quiconque les touchera sera souillé ; il lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau, et sera impur jusqu'au soir »²⁰.

La durée de l'impureté liée à la menstruation et sa purification sont codifiées :

« Lorsque la femme sera purifiée de son flux, elle comptera sept jours, après lesquels elle sera pure. Le huitième jour, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, et elle les apportera au sacrificeur, à l'entrée de la tente d'assignation. Le sacrificeur offrira l'un en sacrifice d'expiation, et l'autre en holocauste ; et le sacrificeur fera pour elle l'expiation devant l'Eternel à cause du flux qui la rendait impure »²¹.

1. — *Ces considérations sur la menstruation ne sont pas spécifiques aux Hébreux :*

Nous les retrouvons chez la plupart des peuples de l'antiquité, des peuplades primitives, dans différentes religions et dans certaines coutumes locales actuelles.

L'isolement de la femme en état de menstruation est ainsi réalisé à des degrés divers pour préserver de tout contact dangereux des êtres ou des objets auxquels les traditions ancestrales ou religieuses réservent la plus haute importance. La femme réglée doit ainsi prendre certaines précautions²² :

(18) Lé. XVIII, 19.

(19) Lé. XX, 18.

(20) Lé. XV, 25.

(21) Lé. XV, 28 - 30.

(22) F. VOSSELMANN. — La Menstruation.

P. GORDON. — Les religions des primitifs.

— Signaler son état de façon apparente par le port d'un mouchoir rouge chez les Woloff, par la peinture vermeille de son corps à Loango, par le port d'un panier plein de coquillages vides au Queensland.

— Emprunter des chemins spéciaux, éloignés de ceux que les hommes utilisent chez les Ewès du Togo.

— Eviter de toucher les armes de son mari en Ouganda et chez les Indiens d'Amérique.

— Ne pas pénétrer dans l'enclos réservé au bétail, éviter les chemins empruntés par les troupeaux, ne pas consommer du lait, prendre les dispositions nécessaires pour que du sang menstruel ne puisse souiller la terre sur laquelle le bétail est susceptible de marcher chez les Hottentots, tribu pastorale d'Afrique.

— S'interdire de monter sur un éléphant, de s'approcher des enfants pour le code de Manou.

— Rester éloignée de plus de trois pas de toute personne et de plus de quinze pas du feu, de l'eau et des accessoires du culte pour le Zend-Avesta.

Pour plus de garantie, l'isolement absolu de la femme réglée est réalisé chez certaines tribus par la claustration des malheureuses dans des cases spéciales. C'est ainsi que les Bochimans méridionaux, vivant de la chasse, pensent par cette méthode prémunir le gibier des regards pernicieux du sexe faible.

L'interdiction de relations sexuelles avec la femme en état de menstruation se retrouve également chez d'autres peuples. Son infraction est punie de mort dans la loi d'Hammourabi, de vingt coups de lanière pour la femme et de deux cents coups pour l'homme dans le Zend Avesta et fortement déconseillé par le Manou.

La purification est de rigueur aussi chez de nombreuses peuplades et se fait en général par un bain rituel.

2. — *Ces différentes prescriptions bibliques n'ont pas manqué encore une fois d'être expliquées par des considérations hygiéniques et physiologiques :*

Nous citerons les arguments de différents auteurs :

a) *Le sang menstruel contient des principes toxiques* d'où l'idée de ne subir aucune atteinte de sa part. De nombreux travaux confirment cette toxicité. Si B. Aschner²³ voyait dans la menstruation un phénomène d'épuration et de désintoxication, Bela Schick²⁴ estimait que cette « Ménotoxine » s'éliminait tant par le sang que par la sueur et avait un effet néfaste sur les végétaux. Les études récentes²⁵ montrent que le sang renferme beaucoup plus de choline, d'arsenic, de créatinine avant qu'après la menstruation, que le sang menstruel en est particulièrement riche. Enfin Smith amène une confirmation expérimentale : l'inoculation de cette « Menstrual Toxin » à des animaux cause des hémorragies, œdèmes et même la mort. Le responsable serait une euglobuline produite par la nécrose cellulaire et s'accumulant dans les cellules de l'endomètre lors de la menstruation.

b) *La menstruation augmente la virulence des germes microbiens de la sphère génitale féminine* (et diminue les capacités de défense de l'organisme envers ces microbes). D'où l'idée de ne pas se contaminer. Il ne fait aucun doute que les différentes infections subissent une exaltation pendant les règles : l'herpès cataménial est bien connu, ainsi que la réactivation du gonocoque (Schmid et la Baume) dont la recherche se fait ainsi dans les cas difficiles avec plus de facilité juste à la fin de la période menstruelle.

c) *La menstruation entraîne un bouleversement physiologique chez la femme*²⁶.

« Chez la plupart des femmes ces modifications constituent des malaises peu accentués ; chez d'autres, au contraire, prédisposées par leur tempérament, leurs antécédents, l'état de leur système nerveux ou neuroglandulaire, la menstruation peut créer des états pathologiques ou peut aggraver momentanément diverses maladies chroniques » (VIGNES).

(23) Verhandlungen der Deutschen Gesellschaft für Gynäkologie Innsbruck 1922.

(24) Wiener Klinische Wochenschrift, 1920.

(25) Encyclopédie Médico-Chirurgicale, Tome I. — Séméiologie, 43-46, p. 9.

(26) Encyclopédie Médico-Chirurgicale, Tome I. Gynécologie. Ed. CHOMÉ. — La menstruation et ses troubles 155, p. 2.

C'est surtout l'équilibre vago-sympathique qui est perturbé expliquant les modifications psychiques allant de l'irritabilité, des impulsions morbides aux phénomènes de dépression. Peller montre ainsi que la plupart des suicides des jeunes filles ont lieu pendant le premier jour des règles.

D'où l'idée que les règles d'abstinence sexuelle s'expliquent par le désir de ménager le sexe faible en une période particulièrement critique. Nous pourrions pousser plus loin cette argumentation :

L'isolement imposé chez certaines peuplades, aux femmes ayant leurs règles, dans des enclos spéciaux appelés « huttes rouges » ressemble étrangement aux cures d'isolement appliquées actuellement à certaines femmes névrosées.

d) *La période menstruelle correspond à la période d'infécondabilité de la femme.* Cette explication ne manque pas d'être avancée. Le Professeur Cotte de Lyon écrit ainsi dans une préface :

« Et quand nous voyons que dans la loi de Moïse les rapports sexuels sont interdits pendant toute la durée des règles et ne sont autorisés que sept jours après la fin de celles-ci, ce qui correspond à la période d'ovulation de la femme, est-ce là pure mesure d'hygiène ou bien les pasteurs chargés de conduire ces tribus primitives n'avaient pas remarqué que cela favorisait davantage la conception ? ».

Et dans son ouvrage préfacé ainsi, Fritz Vosselmann²⁷ pense que :

« Moïse avait de la loi d'Ogino Knaus une notion empirique et il n'est pas absurde de penser qu'il avait tenté de l'exploiter grâce à ses prescriptions pour assurer à son petit peuple décimé par une mortalité infantile considérable la natalité qui lui permettait de se défendre contre ses ennemis et de répandre sa foi ».

Il est d'ailleurs juste d'ajouter que Knaus lui-même a fait état des mœurs sexuelles des israélites orthodoxes lors de ses travaux.

3. - *En réalité ces explications hygiéniques et physiologiques ne tiennent pas !*

a) S'il est démontré maintenant que la menstruation entraîne une élimination de produits toxiques, une augmentation de la

(27) Fritz VOSSELMANN. — La menstruation : légendes, coutumes, superstitions. Paris 1936. L'expansion scientifique française, p. 123.

virulence de microorganismes vaginaux dans certains cas, des troubles neurovégétatifs chez la femme, en aucune façon ses effets ne sont d'une nocivité telle, qu'ils puissent expliquer des mesures aussi draconiennes.

b) Il est loin d'être prouvé que les israélites ou les peuplades primitives aient eu une notion empirique de la loi d'Ogino-Knaus. De nombreux arguments militent contre cette manière de penser :

— La loi d'Ogino-Knaus²⁸ situe la période d'infécondabilité pour la plupart des femmes — c'est-à-dire celles ayant un cycle de 28 jours — non seulement pendant la durée des règles et les quelques jours suivant leur fin, mais principalement les 10 à 12 jours précédant leur déclenchement. Pourquoi les interdictions mosaïques n'englobent-elles pas cette période prémenstruelle particulièrement défavorable à la conception ?

— L'étude du graphique de Latz²⁹ fixant les périodes de fécondabilité de la femme, montre que ces prescriptions de l'Ancien Testament sont catastrophiques pour celles ayant un cycle court, de moins de 25 jours. La durée de fécondabilité étant située dans les 19-12 jours précédant le début des règles, c'est-à-dire en pleine période touchée par la prohibition des rapports sexuels, ces femmes sont condamnées à une stérilité irrémédiable. Et le nombre de ces malheureuses n'est pas négligeable, puisqu'une statistique de Björnsson³⁰ portant sur 4.489 sujets les chiffre à 20 % environ.

— La période de sept jours de purification post-menstruelle n'a rien à voir avec les idées sur la conception : elle s'applique dans la Bible à de nombreux autres cas :

(28) KNAUSS. — Le moment propice à la fécondation. *Progrès Médical*, 25 juillet 1931.

(29) M. VIGNES et M. ROBESY. — Périodes de fécondabilité et de stérilité chez la femme. Paris 1938, Masson, page 53.

(30) J. BJÖRNSSON. — Über die normale Variabilität des menschlichen Menstruationsintervallen. *Archiv Für Gynäkologie*, 26 août 1937.

Dans sa statistique :

- 2 % des femmes ont un cycle de 18-20 jours.
- 8 % des femmes ont un cycle de 21-23 jours.
- 18 % des femmes ont un cycle de 24-26 jours.

Purification de la gonorrhée³¹, de la lèpre³², etc... le chiffre sept n'ayant au surplus qu'une signification symbolique.

Il ressort donc de ces différents arguments que les lois mosaïques concernant la menstruation ne peuvent provenir de croyances en rapport avec l'hygiène. Nos recherches doivent s'orienter vers d'autres voies.

Il faut tout d'abord bien insister sur le fait que ces prescriptions, n'étant pas spécifiques aux Hébreux, se retrouvant chez la plupart des peuples à travers le monde et les âges, étant très anciennes ne peuvent procéder que d'une idée commune et très simple à l'origine.

I. — *Pour le Primitif.*

La menstruation a dû se présenter comme un phénomène inexplicable et insolite par ses caractères : un écoulement de couleur rutilante ; du sang auquel — nous l'avons vu — il attribue des fonctions vitales ; et pourtant un sang différent, incoagulable, qui ne meurt donc pas, du moins pas tout de suite ; venant de la profondeur des entrailles, s'écoulant à travers le conduit génital avec un rythme non sans quelque rapport dans la plupart des cas avec la durée du cycle lunaire. Devant ce mystère, déterminé par des forces surnaturelles et pouvant recéler des dangers : un besoin instinctif de se protéger.

Puis au fur et à mesure de sa progression vers le rationnel, ce primitif s'est efforcé d'une part d'expliquer le phénomène et d'autre part de codifier la protection de son clan contre ses méfaits éventuels. C'est alors que suivant les régions, la mentalité particulière de son groupement humain : il a plus spécialement insisté sur sa nature : le sang — sur son lieu d'origine : les organes de la gestation -- sur son lieu d'écoulement : le conduit sexuel . Nous en relevons d'ailleurs quelques traces dans l'Ancien Testament :

a) *Croyances en rapport avec le sang* : Nous avons vu que si à l'intérieur du corps le sang c'est la vie, à l'extérieur c'est un signe de mort.

(31) Lé. XV, 13.

(32) Lé. XIV, 8.

Pour les uns le sang menstruel a pu être assimilé à ce sang « mort ».

Etre en rapport avec lui équivalait à toucher un cadavre. C'est ainsi que dans la Bible la même impureté ne manque pas d'être liée aux deux contacts :

« Celui qui touchera un mort, un corps humain quelconque sera impur pendant sept jours »³³.

Cependant cette interprétation semble peu probable, de nombreux textes parabibliques montrant que l'israélite ne s'intéresse à un écoulement sanguin vaginal et ne le lie à l'impureté que dans la mesure où il est effectivement menstruel et provient de l'utérus.

Pour les autres, au contraire, le sang menstruel a pu être considéré comme doué d'une vitalité exceptionnelle et donc particulièrement dangereuse.

Son incoagulabilité a pu être interprétée comme le fait d'une force mystérieuse, une expression de ce « mana » des peuples primitifs. Loin de constituer une vue de l'esprit, cette notion est confirmée par les superstitions de tribus africaines.

Si, sous l'action maléfique du regard ou du sang de la femme en période menstruelle, les Hottentots croient perdre leurs troupeaux, si les Bochimans méridionaux craignent de voir fuir le gibier c'est, comme le note P. Gordon ³⁴ que :

« Le sang de la femme étant celui même de la mère divine est sacro-saint et possède une puissance exceptionnelle. Le mana spécifique de la femme se trouve d'autre part en antagonisme violent avec le mana propre à l'homme ».

b) *Croyances en rapport avec la gestation* : pour le primitif la Conception est également enrobée de mystères et pour l'israélite elle se réalise dans le péché. Les deux phénomènes, gestation et menstruation, ayant pour lui comme origine les mêmes organes, déterminent chez lui des réactions identiques. Il existe au moins un cas dans la Bible où nous pouvons saisir les rapports

(33) No. XIX, 11.

(34) P. GORDON. — La religion des Primitifs, pages 194-198.

entre la reproduction et la menstruation : les préceptes concernant les suites de couches :

« Lorsqu'une femme deviendra enceinte et qu'elle enfantera un mâle, elle sera impure pendant sept jours ; elle sera impure *comme au temps de son indisposition menstruelle* »³⁵.

c) *Croyances en rapport avec les fonctions sexuelles.* Nous avons vu que pour l'israélite tout écoulement provenant des organes génitaux est suspect et entraîne une impureté. L'écoulement menstruel a pu ne pas faillir à cette règle générale.

Ici aussi les arguments ne manquent pas. Dans le chapitre XV du Lévitique, les prescriptions concernant la menstruation font suite immédiatement aux lois concernant la gonorrhée et les pollutions et les scribes ne manquent pas d'établir la liaison dans leur conclusion :

« Telle est la loi pour celui qui a une gonorrhée ou qui est souillé par une pollution, pour celle qui a son flux menstruel, pour l'homme ou la femme qui a un flux, et pour l'homme qui a couché avec une femme impure »³⁶.

Finalement l'homme a rattaché le phénomène de la menstruation à l'action de puissance de l'au-delà.

Une notion très répandue c'est que la femme en période de règle est sous l'influence d'esprits malfaisants. Les Chaldéens battaient sévèrement les femmes dont l'écoulement durait plus de neuf jours dans le but de venir à bout de la ténacité du démon occupant la place. La croyance que le pacte des sorcières est scellé dans le sang menstruel est très caractéristique aussi.

II. — *Pour l'Israélite.*

Nous pouvons maintenant facilement reconstituer le cheminement de la pensée israélite en la matière. La femme, lors de la menstruation n'est pas normale. Son trouble, comme toute perturbation de la santé, est une conséquence directe du péché. Elle est aussi peut-être sous l'influence de quelque démon, ne

(35) Lé. XII, 2.

(36) Lé. XV, 32, 33.

serait-ce que par la modification de son état psychique (n'oublions pas que pour l'Israélite toute psychose a pour étiologie une possession démoniaque).

Peut-être au fond est-ce ce démon qui provoque son écoulement sanguin par quelque blessure de ses organes abdominaux ?

De toute façon la plus élémentaire des prophylaxies commande de se tenir loin du péché, loin de ces esprits malfaisants :

Une prophylaxie qui prend ses sources, non dans l'hygiène, mais dans la métaphysique. Elle revêt une importance telle aux yeux de l'Israélite, que celui-ci n'hésite pas à mentionner parmi les qualités de l'homme intègre, son abstention de toute relation avec une femme en période menstruelle³⁷.

Et lorsqu'« au milieu de lui on fait violence à la femme pendant son impureté », les prophètes ne manquent pas de le lui reprocher amèrement³⁸.

C'est alors que nous sommes en droit d'avancer une dernière hypothèse. N'est-ce pas pour réagir contre des pratiques idolâtriques de peuples voisins qu'Israël donne une telle importance à ces prescriptions ? Si ces peuples buvaient du sang pour s'approprier le principe vital contenu en son sein, ne cherchaient-ils pas aussi, après avoir surmonté une crainte passagère, à contracter des contacts plus intimes avec un autre sang, celui de l'écoulement menstruel pour s'imbiber de sa vitalité exceptionnelle ? Il est curieux, en tout cas, de noter que, dans une période où Israël subit une influence néfaste de la part de ses voisins, où il s'éloigne de son Dieu, le prophète reproche entre autres manquements à la loi, l'acte sexuel lors de la menstruation :

« Chez toi, l'on mange sur les montagnes (probablement une pratique idolâtrique) ...au milieu de toi, on fait violence à la femme pendant son impureté ...et moi, tu m'oublies dit le Seigneur l'Eternel » (39).

(37) Ez. XVIII, 6.

(38) Ez. XXII, 10.

(39) Ez. XXII, 9 à 12.

La Bible mentionne aussi que vivra :

« L'homme qui est juste... qui ne mange pas sur les montagnes et ne lève pas les yeux vers les idoles de la maison d'Israël... ne s'approche pas d'une femme pendant son impureté... et suit les ordonnances de l'Eternel »⁴⁰.

Et encore une fois c'est une considération religieuse qui pousse l'israélite à suivre ces prescriptions : le refus de tenter de s'approprier un principe vital qui est donné par Dieu et dont, seul Lui a le droit de disposer.

C. — Les rapports sexuels :

Ils sont soumis à certaines restrictions.

DANS L'ANCIEN TESTAMENT

1. — *Les mariages entre personnes unies par une parenté étroite sont interdits.*

Le chapitre XVIII du Lévitique précise les degrés de parenté entraînant une prohibition de relations sexuelles.

Un parent ne « peut découvrir la nudité » de ses enfants ou de ses petits enfants, un frère celle de sa sœur, un oncle celle de sa nièce, une tante celle de son neveu, un beau-père celle de sa belle-fille, un beau-frère celle de sa belle-sœur. Un homme ne peut à la fois épouser les deux sœurs, une mère et sa fille, une mère et sa petite fille.

L'Ancien Testament ne manque pas de préciser que de tels usages, qu'il estime « abominables » existent chez les Egyptiens et chez les Cananéens, ce que l'Histoire Ancienne ne manque de confirmer. C'est ainsi qu'un puissant roi Hittite du 14^e siècle av. J.-C., Souppiloulouma écrit à un prince du voisinage :

« Ma sœur, que je t'ai donnée pour femme a elle-même des sœurs de mère ou de père. Et celles-ci te sont apparentées par ton mariage. Or, en pays de Hatti, il y a une loi : ne touche pas tes sœurs, belles-sœurs, cousines.

Ce n'est pas permis. Celui qui se permettra une action pareille

(40) Ez. XVIII, 5 à 9.

en Hatti, celui-là ne vivra pas, il mourra ; chez vous, comme vous êtes peu civilisés, vous n'hésitez pas à prendre vos sœurs, belles-sœurs, cousines »⁴¹.

De telles unions sont non seulement maudites⁴², condamnées à la stérilité, mais encore punies de mort par les lois mosaïques⁴³.

Si pourtant, la Bible mentionne des exceptions à cette règle, si elle montre des cas de relations sexuelles entre fils de patriarche ou de roi et la concubine de leur père⁴⁴ entre frère et demi-sœur⁴⁵, elle ne manque pas de les entacher de punition ultérieure : privation de droit d'aînesse⁴⁶ ou mort violente du coupable.

Les seuls cas échappant à cette malédiction — et d'ailleurs nullement approuvés — sont ceux de force majeure où il s'agit d'assurer avant tout la conservation de la race. C'est ainsi que nous voyons le père d'Israël, Abraham, épouser sa demi-sœur Sara⁴⁷ ; des filles privées de toute possibilité de progéniture enivrer leur père pour arriver à leurs fins, afin de « conserver sa race »⁴⁸, une bru se prostituer à un beau-père ignorant tout de sa parenté⁴⁹.

La conséquence va en être l'institution d'une coutume spéciale, le Lévirat :

« Lorsque des frères demeureront ensemble, et que l'un d'eux mourra sans laisser de fils, la femme du défunt ne se mariera point au dehors avec un étranger, mais son beau-frère ira vers elle, la prendra pour femme, et l'épousera comme beau-frère. Le premier né qu'elle enfantera succédera au frère mort et portera son nom, afin que ce nom ne soit pas effacé d'Israël. Si cet homme ne veut pas prendre sa belle-sœur, elle montera à la porte vers les anciens, et dira : Mon beau-frère refuse de relever en Israël le nom de son frère, il ne veut pas m'épouser par droit de beau-frère. Les anciens de la ville l'appelleront et lui parleront. S'il persiste, et dit : Je ne veux pas la prendre, alors sa belle-sœur s'approchera de lui en présence des anciens, lui ôtera le soulier du pied, et lui crachera au visage. Et prenant la

(41) D'après E. CAVAIGNAC cité par M. RUTTEN. — Les religions Asianiques dans Histoire des Religions.

(42) De. XXVII, 19-23.

(43) Le. XX.

(44) Ge. XXXV. 22 - 2S. XVI, 22.

(45) 2S. XIII.

(46) Ge. II, 4 - ICh. V, 1.

(47) Ge. XX, 12.

(48) Ge. XIX, 30-38.

(49) Ge. XXXVIII, 12-9.

parole, elle dira : Ainsi sera fait à l'homme qui ne relève pas la famille de son frère. Et sa maison sera appelée en Israël la maison du déchaussé »⁵⁰.

Ce lévirat va prendre une telle importance aux yeux de l'israélite que son irrespect non seulement est entaché de malédiction divine⁵¹, mais constitue une faute plus grave que la prostitution et l'inceste⁵².

2. — *L'adultère avec une femme, non seulement mariée mais fiancée, est puni du châtimement suprême :*

Son interdiction est maintes fois répétée dans la Bible⁵³, le refus de céder à sa tentation présenté comme une grande qualité⁵⁴.

Les sacrificateurs emploient d'ailleurs une méthode fort curieuse pour déceler les cas secrets.

« Si une femme se détourne de son mari, et lui devient infidèle ; si un autre a commerce avec elle et que la chose soit cachée aux yeux de son mari ; si, elle s'est souillée en secret, sans qu'il y ait de témoin contre elle, et sans qu'elle ait été prise sur le fait ; et si le mari est saisi d'un esprit de jalousie et a soupçons sur sa femme, qui s'est souillée, ou bien s'il est saisi d'un esprit de jalousie et a des soupçons sur sa femme, qui ne s'est point souillée, cet homme amènera sa femme au sacrificateur et apportera en offrande pour elle un dixième d'épha de farine d'orge ; il n'y répandra point d'huile et n'y mettra point d'encens, car c'est une offrande de jalousie, une offrande de souvenir, qui rappelle une iniquité.

Le sacrificateur la fera approcher et la fera tenir debout devant l'Eternel. Le sacrificateur prendra de l'eau sainte dans un vase ; il prendra de la poussière sur le sol du tabernacle, et la mettra dans l'eau. Le sacrificateur fera tenir la femme debout devant l'Eternel ; il découvrira la tête de la femme, et lui posera sur les mains l'offrande de souvenir, l'offrande de jalousie ; le sacrificateur aura dans sa main les eaux amères qui apportent la malédiction.

« Le sacrificateur fera jurer la femme, et lui dira : « Si aucun homme n'a couché avec toi, et si, étant sous la puissance de ton mari, tu ne t'es point détournée pour te souiller, ces eaux amères qui apportent la malédiction ne te seront point funestes. Mais si étant sous la puissance de ton mari, tu t'en es détournée et que tu te sois souillée, et si un autre homme que ton mari a couché avec toi, — et le sacrificateur fera jurer la femme avec un serment d'imprécation, et lui dira :

Que l'Eternel te livre à la malédiction et à l'exécration au milieu de ton peuple, en faisant dessécher ta cuisse et enfler ton ventre, et que ces eaux qui apportent la malédiction entrent dans tes entrailles

(50) De. XXV, 5, 10.

(53) Ex. XX, 14.

(51) Ge. XXXVIII, 10.

(54) Ge. XXXIX.

(52) Ge. XXXVIII, 26.

pour te faire enfler le ventre et dessécher la cuisse ! Et la femme dira Amen' Amen'.

Le sacrificateur écrira ces imprécations dans un livre, puis les effacera avec les eaux amères. Et il fera boire à la femme les eaux amères qui apportent la malédiction, et les eaux qui apportent la malédiction entreront en elle pour produire l'amertume. Le sacrificateur prendra des mains de la femme l'offrande de jalousie, il agitera l'offrande de jalousie, il agitera l'offrande de côté et d'autre devant l'Eternel et il l'offrira sur l'autel ; le sacrificateur prendra une poignée de cette offrande comme souvenir, et il la brûlera devant l'autel. C'est après cela qu'il fera boire les eaux à la femme. Quand il aura fait boire les eaux, il arrivera, si elle s'est souillée et a été infidèle à son mari, que les eaux qui lui apportent la malédiction entrent en elle pour produire l'amertume ; son ventre s'enflera, sa cuisse se desséchera, et cette femme sera en malédiction au milieu de son peuple. Mais si la femme ne s'est point souillée et qu'elle soit pure, elle sera reconnue innocente et aura des enfants.

Telle est la loi sur la jalousie, pour le cas où une femme sous la puissance de son mari se détourne et se souille, et pour le cas où son mari, saisi d'un esprit de jalousie, a des soupçons sur sa femme : le sacrificateur la fera tenir debout devant l'Eternel, et lui appliquera cette loi dans son entier. Le mari sera exempt de faute, mais la femme portera la peine de son iniquité »⁵⁵.

Il est plausible de conclure, comme J. Preuss, qu'il ne s'agit pas d'agiter devant la femme l'épouvantail d'une méthode de diagnostic bien illusoire.

Les sacrificateurs estiment sans doute par la solennité de cette cérémonie accentuer sur la coupable éventuelle, d'un côté la pression sur sa conscience morale et religieuse et de l'autre attirer sur elle la malédiction divine.

3. — *La prostitution, l'homosexualité, la bestialité, et dans certains cas, le viol, sont rigoureusement prohibés* comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

4. — *L'abstinence est de règle, comme nous l'avons vu, dans certaines circonstances tenant à l'état d'un des conjoints : menstruation chez la femme, pollution et gonorrhée chez l'homme et il semble, d'une façon générale, dans tous les cas d'« impurété ».*

De même la participation à une cérémonie religieuse⁵⁶, depuis la consommation de « pain consacré » jusqu'au combat

(55) No. V, 11 à 31.

(56) Ex. XIX, 15.

sacré face à l'ennemi⁵⁷, doit être précédée d'une période de 3 jours d'abstinence. En quoi les Israélites suivent les Egyptiens qui, d'après Hérodote, « les premiers se sont fait une loi de ne pas s'unir à des femmes dans des sanctuaires et de ne pas y entrer en quittant les femmes avant de s'être lavés »⁵⁸.

Mais beaucoup plus que déterminée par une notion d'impureté liée aux relations sexuelles⁵⁹ cette abstinence provient du respect que le croyant veut porter aux questions relatives à sa religion.

LE NOUVEAU TESTAMENT

S'il ne fait pas cas des états d'impureté ayant eu peut-être quelque utilité en leur temps, mais issues de croyances périmées depuis, le N. T. reprend de son côté la plupart des préceptes.

L'adultère, l'inceste, même s'il s'agit de roi⁶⁰ ou de membre de l'Eglise⁶¹, subissent de violentes critiques sans tenir compte des risques que ces dernières entraînent.

La prostitution, l'homosexualité sont combattus.

Il faut que « le mariage soit honoré de tous et le lit conjugal exempt de souillure »⁶².

~ on 

.*
**

En dehors de ces restrictions légitimes :

La Bible laisse les relations sexuelles libres de toute contrainte dans le cadre de la vie conjugale.

Les lois mosaïques exemptent de service militaire pendant un an le nouveau marié et dans un but bien avoué :

« Lorsqu'un homme sera nouvellement marié, il n'ira point à l'armée, et on ne lui imposera aucune charge ; il sera exempté par raison de famille, pendant un an, et il réjouira la femme qu'il a prise »⁶³.

(57) IS. XXI, 5.

(58) Hérodote : II, 64.

(59) La notion d'impureté se retrouve dans un passage IIS. XI, 4 où le roi David, ne manque de « se purifier de sa souillure » après un rapport sexuel qui constituait, il est vrai, dans le cas particulier un adultère.

(60) Mc. VI, 17.

(61) ICo. V, 1.

(62) He. XIII, 4.

(63) De. XXIV, 5.

Le Nouveau Testament donne même une précision très grande sur ces devoirs conjugaux :

« Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et que la femme agisse de même envers son mari. La femme n'a pas autorité sur son propre corps, mais c'est le mari ; et pareillement, le mari n'a pas autorité sur son propre corps, mais c'est la femme. Ne vous privez point l'un de l'autre, si ce n'est en un commun accord pour un temps, afin de vaquer à la prière ; puis retournez ensemble, de peur que Satan ne vous tente par votre incontinence. Je dis cela par condescendance, je n'en fais pas un ordre »⁶⁴.

D. — Les égarements de la fonction sexuelle :

a) LE VIOL

L'enlèvement de la jeune fille, son acquisition contre sa volonté et celle de sa famille est une coutume généralisée dans la société primitive. Les rapt et les rapines, ces deux mamelles de la tribu nomade, assurent sa survivance et sa subsistance.

Les lois mosaïques, s'adressant aux hébreux nomades ne peuvent ignorer cet axiome fondamental. Aussi ne s'attaquent-elles pas de front aux enlèvements et aux viols. Elles constatent le fait et elles vont s'efforcer, d'une part d'atténuer le mal et d'autre part de le limiter.

La tolérance devant le viol, cet acte, que nous jugeons criminel de nos jours apparaît nettement dans quelques textes :

Un homme, faisant violence à « une jeune fille vierge non fiancée » peut se tirer de ce mauvais pas moyennant une obligation morale alliée à un effort pécunier. Il lui suffit d'épouser la jeune fille, de la garder pour le restant de ses jours et de verser aux parents cinquante sicles d'argent⁶⁵. Les compensations sont rigoureusement semblables dans le cas où la jeune fille aurait été consentante⁶⁶, alors que nous pourrions nous attendre à leur atténuation.

(64) ICo. VII, 3, 6.

(65) De. XXII, 28, 29.

(66) Ex. XXII, 16.

Fait fondamental qui prouve que le législateur ne s'intéresse pas au viol, dans le sens où nous l'entendons de nos jours (attentat à la pudeur sur personne non consentante), et ne le punit pas, tout au moins dans le cas où il s'agit d'une jeune fille vierge non engagée par ailleurs.

L'enlèvement semble même approuvé tacitement dans certains cas. La tribu de Benjamin, ayant subi le courroux et le châtimement des autres israélites pour sa conduite immorale se retrouve à un moment fort réduite en nombre. Les autres tribus « pour procurer des femmes à ceux qui ont survécu » leur réservent « quatre cents jeunes filles vierges » d'une ville désobéissante dont au préalable les autres habitants ont été exterminés. La quantité ne suffisant pas, ils conseillent aux Benjamites d'user de la méthode dont vont se servir les Romains avec les Sabines quelques siècles plus tard : l'enlèvement pur et simple des jeunes filles d'une ville voisine pendant ses festivités⁶⁷. Nous voyons réapparaître ici cette notion fondamentale de survivance de la tribu. Les frères ennemis la respectent eux-mêmes et peut-être par la même occasion veulent-ils⁶⁸ donner un exutoire somme toute moins dangereux à la frénésie sexuelle des Benjamites et bien réglementé puisque chacun d'eux n'a le droit d'enlever qu'une jeune fille pour en faire sa femme⁶⁹.

Tels sont les tributs concédés aux mœurs de l'époque. Nous voyons que la loi atténue le mal, en obligeant le coupable à épouser sa victime.

Elle va d'un autre côté essayer de l'endiguer : Malheur si le coupable est étranger et la victime israélite ! C'est ainsi que pour avoir agi légèrement avec Dina, fille de Jacob, Sichem, le fils d'un prince étranger est « passé au fil de l'épée » ainsi que son père et tous ses sujets. Et ceci malgré toutes les concessions consenties qui vont de la promesse de mariage à la circoncision⁷⁰.

Malheur si le coupable, même haut placé en Israël, déshonore sa victime et ne veut pas l'épouser ! C'est ainsi qu'Amnon, fils du roi David, pour avoir violenté sa demi-sœur Tamar et l'avoir chassé ensuite, paye de sa vie son irrespect de la loi.

(67) Jg. XX.

(68) Jg. XIX, 22-24.

(69) Jg. XXI, 21.

(70) Ge. XXXIV.

Absolom, le frère de Tamar, l'attire un jour dans un guet-apens et le fait tuer⁷¹.

La loi va aussi attaquer le mal dans certains cas : lorsque la victime a déjà des liens avec un homme : fiançailles, concubinage et à fortiori mariage. Elle devient impitoyable : si « un homme rencontre la jeune femme fiancée, lui fait violence et couche avec elle, l'homme qui aura couché avec elle sera puni de mort »⁷².

L'indignation des israélites atteint son comble lorsque le viol s'accompagne de tendances homosexuelles, de manquement grave aux lois de l'hospitalité. Voici le récit sans fards, d'une scène de violence inouïe⁷³. Nous la donnons pour montrer l'état des mœurs de l'époque et pour permettre de juger à quel point la Bible se trouve devant un problème grave qu'elle va essayer de résoudre.

Un voyageur et sa concubine ayant reçu l'hospitalité d'un vieillard de la ville de Guibéa : « Les hommes de la ville, gens pervers, entourèrent la maison, frappèrent à la porte, et dirent au vieillard, maître de la maison : Fais sortir l'homme qui est entré chez toi, pour que nous le connaissions. Le maître de la maison se présentant à eux, leur dit : Non, mes frères, ne faites pas le mal, je vous prie ; puisque cet homme est entré dans ma maison, ne commettez pas cette infâmie. Voici, j'ai une fille vierge, et cet homme a une concubine ; je vous les amènerai dehors ; vous les déshonorerez, et vous leur ferez ce qu'il vous plaira. Mais ne commettez pas sur cet homme une action aussi infâme. Ces gens ne voulurent point l'écouter. Alors l'homme prit sa concubine, et la leur amena dehors. Ils la connurent, et ils abusèrent d'elle toute la nuit, jusqu'au matin ; puis ils la renvoyèrent au lever de l'aurore.

Vers le matin, cette femme alla tomber à l'entrée de la maison de l'homme chez qui était son mari et elle resta là jusqu'au jour. Et le matin, son mari se leva, ouvrit la porte de la maison, et sortit pour continuer son chemin. Mais voici la femme, sa concubine, était étendue à l'entrée de la maison, les mains sur le seuil. Il lui dit : Lèves-toi et allons-nous en.

(71) 2S. XIII.

(72) De. XXII, 25.

(73) Jg. XIX, XX, XXI.

Elle ne répondit pas. Alors le mari la mit sur un âne, et partit pour aller dans sa demeure.

Arrivé chez lui, il prit un couteau, saisit sa concubine, et la coupa membre par membre en douze morceaux, qu'il envoya dans tout le territoire d'Israël. Tous ceux qui virent cela dirent : Jamais rien de pareil n'est arrivé et ne s'est vu depuis que les enfants d'Israël sont montés du pays d'Égypte jusqu'à ce jour ; prenez la chose à cœur, consultez-vous et parlez ! »⁷⁴.

L'assemblée d'Israël se réunit, convoque toutes les tribus, la ville de Guibéa est prise « frappée du tranchant de l'épée » depuis ses « hommes jusqu'au bétail », brûlée et l'« infâmie ôtée d'Israël ».

Distinction du viol et du consentement mutuel dans l'acte sexuel : S'il s'agit d'une vierge non fiancée, le législateur ne s'occupe pas de cette distinction puisque le coupable est condamné à une compensation identique dans l'un comme dans l'autre cas.

S'il s'agit d'une vierge fiancée, le sort de l'homme n'entre pas en ligne de compte puisque, de toute façon, il est condamné à mort. C'est le sort de la femme qui en dépend : si elle a été consentante elle subit la même peine que l'homme, la lapidation ; si elle a été violée elle est remise en liberté.

Pour le législateur le fil directeur est le cri. Un acte sexuel réalisé en ville sans que la femme ait crié équivaut à un consentement, réalisé dans les champs il aboutit à la relaxe de la prévenue au bénéfice du doute : les cris n'ont pu être entendus. Voici d'ailleurs le passage :

« Si une jeune fille vierge est fiancée, et qu'un homme la rencontre dans la ville et couche avec elle, vous les amènerez tous deux à la porte de la ville, vous les lapiderez, et ils mourront, la jeune fille pour n'avoir pas crié dans la ville, et l'homme pour avoir déshonoré la femme de son prochain. Tu ôteras ainsi le mal du milieu de toi. Mais si c'est dans les champs que cet homme rencontre la jeune femme fiancée, lui fait violence et couche avec elle, l'homme qui aura couché avec elle sera seul puni de mort. Tu ne feras rien à la jeune fille ; elle n'est pas coupable d'un crime digne de mort, car il en est de ce

(74) Jg. XIX, 22 à 30.

cas comme de celui où un homme se jette sur son prochain et lui ôte la vie. La jeune fille fiancée, que cet homme a rencontré dans les champs a pu crier sans qu'il y ait personne pour la secourir »⁷⁵.

Ces cris, suffisant peut-être à disculper une innocente, font d'ailleurs pour nous un écho curieux avec ceux poussés par Madame Putiphar et qui suffisent à accuser de tentative de viol et à faire jeter en prison un innocent, l'un des pères d'Israël : Joseph.

En conclusion les lois mosaïques présentent le viol, soit comme lié à la survivance de la tribu, tolérable alors, soit comme un crime contre les bonnes mœurs, punit avec la dernière rigueur. Les prophètes vont le juger encore plus sévèrement, puisqu'ils le décrivent parmi les calamités qui tombent sur Israël⁷⁶ et parmi les châtements les plus sévères atteignant les femmes et les filles de l'envahisseur⁷⁷.

b) LA PROSTITUTION

Cette pratique est la négation de toutes les traditions de la tribu.

N'oublions pas que la femme y est la propriété inaliénable de quelqu'un et durant toute son existence. Avant son mariage, elle n'a qu'un maître, son père : sa virginité est sacrée. Après son hyménée, elle appartient à son époux tout comme sa « maison, sa servante, son bœuf et son âne »⁷⁸, sa descendance exige une pureté de sang absolue.

Aussi les lois mosaïques ne peuvent-elles tolérer la prostitution. « Il n'y aura aucune prostituée parmi les filles d'Israël, et il n'y aura aucun prostitué⁷⁹ parmi les fils d'Israël »⁸⁰.

Si le châtiment n'est pas indiqué, un récit montre que cet acte peut être puni de mort : Juda, un chef de la tribu, apprenant que sa belle-fille s'est prostituée et bien que la coupable

(75) De. XXII, 23-27.

(76) La. V, 11.

(77) Es. XIII, 16.

(78) Ex. XX, 17.

(79) Ce dernier point visant les hommes, se justifie pleinement par la fréquence de la prostitution masculine dans l'antiquité.

(80) De. XXIII, 17.

soit veuve, lance contre elle une seule sentence « Faites-la sortir et quelle soit brûlée »⁸¹.

Le salaire des prostituées n'est pas admis pour l'accomplissement d'un vœu quelconque dans la maison de l'Eternel ⁸² ce qui équivalait à la privation de toute cérémonie sacrée.

Les descendants d'unions illicites ne sont pas admis dans l'assemblée de l'Eternel jusqu'à la dixième génération⁸³ ; mais cette règle sévère semble, dans les cas de force majeure, avoir prêté à quelques accommodations. Nous voyons ainsi Jephthé, fils d'une femme prostituée, chassé tout d'abord par ses frères, rappelé ensuite, nommé chef de guerre pour combattre les fils d'Ammon, ennemis de sa ville natale⁸⁴.

Pour le sacrificateur, la loi est rigoureuse : Le serviteur de l'Eternel ne peut prendre une femme prostituée ou déshonorée — il occupe une fonction sacrée — si sa fille se prostitue elle sera brûlée au feu : elle a déshonoré la fonction sacrée de son père !⁸⁵.

Cette attitude d'Israël est une réaction très nette contre les mœurs des peuples voisins chez lesquels la prostitution a pris le caractère d'un rite sacré : Si Hérodote signale que « ce sont les Egyptiens qui, les premiers, se sont astreints à ne pas s'unir à des femmes dans des sanctuaires » c'est que la coutume contraire en est fort généralisée à son époque. Le même historien écrit d'ailleurs dans un autre passage que « les Babyloniennes doivent, une fois dans leur existence, s'asseoir dans le temple d'Aphrodite et s'unir à un étranger qui leur jette de l'argent »⁸⁶. De nombreux documents indiquent ainsi que non seulement le grand prêtre et la grande prêtresse accomplissent cet acte, mais que toute une classe de prêtresses, les hiérodules, se tiennent à la disposition des fidèles dans les sanctuaires⁸⁷. Des plaquettes de plomb trouvées dans le temple d'Ishtar à Assur montrent même que le support de ces ébats

(81) Ge. XXXVIII, 24.

(82) De. XXIII, 18.

(83) De. XXIII, 2.

(84) Jg. XI.

(85) Lé. XXI, 7, 9.

(86) HÉRODOTE I, 199.

(87) E. DHORME. — Les Religions de Babylonie et d'Assyrie, Paris 1949. Presses Universitaires de France.

ressemble fort à un véritable autel⁸⁸. La théorie communément admise c'est que ces coutumes dérivent directement de la croyance en la hiérogamie, — union sacrée des dieux et des déesses — source de la fécondité universelle. C'est ainsi que les ziggurats, ces tours à étages de la Mésopotamie, comportent un palier aménagé en bosquet, destiné à abriter les amours des dieux : « Dans ce sanctuaire de la couche, dit Gudéa, il y avait une couche, et c'est cette litière qui, dans ce sanctuaire de la couche procurait la volupté. Sur ce terroir sacré, jonché de plantes, de lapis-lazuli, la Mère, la déesse Baba avec le souverain, le dieu Ningirsu, jouissait du sanctuaire de la couche »⁸⁹.

En Palestine, l'établissement de « temples » au sommet des collines avec aménagements de bosquets de térébinthes semble destiné à l'accomplissement des mêmes rites idolâtriques.

Aussi la Bible est-elle particulièrement sévère :

« Garde-toi de faire alliance avec les habitants du pays, de peur que se prostituant à leurs dieux et leur offrant des sacrifices, ils ne t'invitent et que tu ne manges de leurs victimes, de peur que tu ne prennes de leurs filles pour tes fils, et que leurs filles se prostituant à leurs dieux, n'entraînent tes fils à se prostituer à leurs dieux »⁹⁰.

Peine perdue... Israël va gravir graduellement les marches qui vont le mener vers ce qu'il appelle les « hauts lieux », ces lieux où se trouvent les temples de l'idolâtrie et de la prostitution sacrée.

Le mauvais exemple commence à être donné par ses chefs qui, au vu et au su de leurs sujets, cherchent la compagnie de la prostituée étrangère⁹¹, quitte à la faire brûler si elle se révèle israélite et parente de surcroît⁹². Les meilleurs des siens vont ainsi dilapider leur force et leur intelligence depuis le puissant Samson⁹³, jusqu'au subtil roi Salomon⁹⁴. Il est vrai que par

(88) M. RUTTEN. — Les religions Asianiques : Histoire des Religions, Tome IV, p. 69, 134, 127.

(89) M. RUTTEN. — Les Religions Asianiques : Histoire des Religions, Tome IV, p. 69, 127, 134.

(90) Ex. XXXIV, 15, 16.

(91) Ge. XXXVIII, 15, 16.

(92) Ge. XXXVIII, 24.

(93) Jg. XVI.

(94) IR. XI.

compensation ils vont utiliser « l'étrangère » pendant l'espionnage d'un pays étranger (la prostituée Rahab à Jéricho⁹⁵) et se servir de sa demeure comme refuge, mais c'est bien là une faible consolation...

Les prostituées vont sans cesse augmenter en nombre. Si pendant longtemps elles sont recrutées uniquement parmi les étrangères (et dans de nombreux passages ce terme va les désigner ⁹⁶), elles vont être retrouvées par ci par là, mêlées aux faits et gestes de la nation.

Nous avons vu que prostituée est la mère d'un chef : Jephté ; prostituées sont aussi les deux femmes qui donnent l'occasion au roi Salomon d'annoncer son jugement célèbre.

La Bible ne manque pas de donner quelques détails pittoresques sur leur compte. « Elles se tiennent, dit-elle, sur le chemin, à l'entrée de la ville »⁹⁷ ou « dans la rue près de l'angle »⁹⁸, de préférence au « crépuscule, dans l'obscurité »⁹⁹. Elles ont une « mise » caractéristique¹⁰⁰, soit « couvertes d'un voile », signe distinctif¹⁰¹, soit « revêtues de cramoisi »¹⁰² de « vêtements brodés »¹⁰³ « parées d'ornements d'or et d'argent »¹⁰⁴. Elles ont du fard aux yeux¹⁰⁵, une démarche « bruyante et rétive »¹⁰⁶ mais des paroles doucereuses ¹⁰⁷. Elles attirent par ruse¹⁰⁸ l'Israélite dans des niches « voutées »¹⁰⁹ ou dans leur maison dont l'intérieur est garni de « tapis de fil d'Egypte »¹¹⁰, « d'étoffes de toutes couleurs »¹¹¹ et dont le lit est parfumé de myrrhe, d'aloès et de cinnamome¹¹². Leur salaire, s'il consiste en « chevreau »¹¹³ ou en argent, assure « leur pain et leur eau, leur laine et leur lin, leur huile et leur boisson »¹¹⁴, mais il est déshonorant de l'accepter¹¹⁵ et la pire injure c'est d'être jeté dans le bassin spécial où elles se baignent (peut-être pour s'y purifier)¹¹⁶.

(95) Jos. II.

(96) Pr. VII - XXIII, 27, etc...

(97) Ge. XXXVIII, 14.

(98) Pr. VII, 8.

(99) Pr. VII, 9.

(100) Pr. VII, 10.

(101) Ge. XXXVIII, 14, 15.

(102) Jé. IV, 30.

(103) Ez. XVI, 18.

(104) Ez. XVI, 17.

(105) Jé. IV, 30.

(106) Pr. VII, 11.

(107) Pr. VII, 5.

(108) Pr. VII, 13, 15.

(109) No. XXV, 8.

(110) Pr. VII, 16.

(111) Ez. XVI, 16.

(112) Pr. VII, 17.

(113) Ge. XXXVIII, 17.

(114) Os. II, 7.

(115) De. XXIII, 18.

(116) IR. XXII, 38.

Cependant leur attirance ne fait pas de doute. D'ailleurs voici la description d'une scène de séduction :

« J'étais à la fenêtre de ma maison, et je regardais à travers mon treillis. J'aperçus parmi les stupides, je remarquai parmi les jeunes gens un garçon dépourvu de sens. Il passait dans la rue, près de l'angle où se tenait une de ces étrangères, et il se dirigeait lentement du côté de sa demeure. C'était au crépuscule, pendant la soirée au milieu de la nuit et de l'obscurité. Et voici, il fut abordé par une femme ayant une mise de prostituée et la ruse dans le cœur. Elle était bruyante et rétive ; ses pieds ne restaient point dans sa maison ; tantôt dans la rue, tantôt sur les places, elle était aux aguets. Elle le saisit et l'embrasse, et d'un air effronté lui dit :

Je devais un sacrifice d'action de grâces, aujourd'hui j'ai accompli mes vœux. C'est pourquoi je suis sortie au devant de toi pour te chercher et je t'ai trouvé.

J'ai orné mon lit de couvertures, de tapis de fil d'Egypte ; j'ai parfumé ma couche de myrrhe, d'aloès et de cinnamome. Viens, enivrons-nous d'amour jusqu'au matin, livrons-nous joyeusement à la volupté. Car mon mari n'est pas à la maison, il est parti pour un lointain voyage ; il a pris avec lui le sac de l'argent, il ne reviendra à la maison qu'à la nouvelle lune. Elle le séduisit à force de paroles, elle l'entraîna par ses lèvres doucereuses. Il se mit tout à coup à la suivre, comme le bœuf qui va à la boucherie, comme un fou qu'on lie pour le châtier, jusqu'à ce qu'une flèche lui perce le foie¹¹⁷, comme l'oiseau qui se précipite dans le filet sans savoir que c'est au prix de sa vie.

Et maintenant, mes fils, écoutez-moi et soyez attentifs aux paroles de ma bouche. Que ton cœur ne se détourne pas vers les voies d'une telle femme, ne t'égare pas dans ses sentiers. Car elle a fait tomber beaucoup de victimes et ils sont nombreux tous ceux qu'elle a tués.

Sa maison, c'est le chemin du séjour des morts ; il descend vers les demeures de la mort »¹¹⁸.

Malgré tous ces conseils, la masse du peuple ne manque pas de « s'égarer dans les sentiers de telles femmes ». L'un de ses prophètes s'en effraye :

« Ils sont en foule dans la maison de la prostituée
Semblables à des chevaux bien nourris, qui courent çà et là.
Ils hennissent chacun après la femme de son prochain »¹¹⁹.

La prostitution sacrée va être le point culminant atteint par un peuple qui s'est éloigné de sa loi.

Et loin de s'élever Israël va toucher les abîmes de sa

(117) Pour l'Israélite c'est l'un des sièges de la vie et des passions violentes.

(118) Pr. VII, 6 à 17.

(119) Jé. V, 7 à 9.

déchéance en envoyant ses enfants se prostituer dans ce qu'il appelle les « hauts lieux ».

Déjà à l'entrée en Terre Promise, il s'est laissé séduire... Devant sa vitalité, ses lois rigides, révolutionnaires pour l'époque, cette sorte de bénédiction qui semble s'attacher à ses pas, ses ennemis se sont effrayés. Les uns, tel Gabaon, se sont alliés par ruse, les autres ont essayé de l'éloigner de ses principes. Sur les conseils de Balaam, un sage venu des bords de l'Euphrate lointaine, Moab, un peuple de Canaan a réussi. Les femmes moabites ont entraîné les Hébreux à se débaucher sous l'égide de Baal-Péor, un dieu local qui semble tellement patronner des pratiques de prostitution sacrée que l'Ancien Testament parle d'un véritable « accouplement d'Israël à Baal-Péor »¹²⁰. Une « plaie » s'est déclarée parmi le peuple, entraînant vingt-quatre mille morts¹²¹, — probablement une maladie vénérienne (gonococcie ?) à forme septicémique.

Des mesures impitoyables ont limité le mal : Moïse a ordonné de « tuer tous les mâles » du peuple contaminateur, « tout mâle parmi les petits-enfants » et « toute femme qui a connu un homme en couchant avec lui »¹²².

Les dispositifs habituels de sécurité, les lois concernant l'impureté, ont été rapidement mis en action pour empêcher les méfaits du péché contaminateur : les gens de guerre en contact avec le peuple étranger ont été éloignés du camp pendant sept jours. « L'or, l'argent, l'airain, le fer, l'étain et le plomb, tout objet qui peut aller au feu » ont été passés à la flamme. « Tout ce qui n'a pu y aller » a été « passé dans l'eau » et « les vêtements ont été lavés le septième jour »¹²³.

Et pourtant les effets du mal ont persisté, puisque plus tard, bien après la mort de Moïse, les Israélites s'en plaignent encore : « Regardons-nous comme peu de choses le crime de Péor, dont nous n'avons pas, jusqu'à présent, enlevé la tache de dessus nous »¹²⁴.

Après l'installation en Terre Promise, à l'époque des rois, le peuple s'adonne volontiers à ces pratiques étrangères et il en est fréquemment fait mention dans la Bible. On voit même apparaître des prostitués¹²⁵ dans les maisons desquels les femmes

(120) No. XXV, 3.

(121) No. XXV, 9.

(122) No. XXXI, 17.

(123) No. XXXI, 19-24.

(124) Jos. XXII, 17.

(125) IR. XIV, 24.

tissent des tentes pour Astarté¹²⁶. Ces temples de la prostitution sacrée se multiplient « dans les places, à l'entrée de chaque chemin »¹²⁷.

Cependant certains souverains, ne manquent pas de réagir. Le roi Asa s'attaque aux prostitués¹²⁸, son descendant Josaphat supprime les survivants¹²⁹ et Josias détruit leurs temples¹³⁰. Il est intéressant de noter que ce sont justement ceux qui ont le plus à cœur de revenir à la pureté de la religion primitive d'Israël.

Aussi devons-nous conclure de cette étude que si les prophètes de l'Ancien Testament luttent avec acharnement contre la prostitution, s'ils la présentent sous un tel jour d'infâmie, ils n'ont pas en vue l'hygiène de leur peuple, ni tellement des raisons morales. Leur lutte se situe avant tout sur un terrain religieux : il faut abattre cette pratique car elle correspond à un rite idolâtrique !

Le caractère religieux de cette réprobation est encore accentué par le Nouveau Testament qui estime que « celui qui s'attache à la prostituée est un seul corps avec elle »¹³¹ et faillit donc à cette union sacrée conférée par le mariage.

c) L'HOMOSEXUALITÉ :

L'Ancien Testament l'interdit rigoureusement :

« Tu ne coucheras point avec un homme, comme on couche avec une femme. C'est une abomination »¹³².

Et par une sorte de précaution supplémentaire, il interdit tout travestissement :

« Une femme ne portera point un habillement d'homme, et un homme ne mettra point des vêtements de femme car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Eternel, ton Dieu »¹³³.

Un seul châtiment punira les coupables : la mort.

« Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable ; ils seront punis de mort : leur sang retombera sur eux »¹³⁴.

(126) 2R. XXIII, 7.

(127) Ez. XVI, 25.

(128) IR. XV, 12.

(129) IR. XXII, 47.

(130) 2R. XXIII, 7.

(131) ICo. VI, 16.

(132) Lé. XVIII, 22.

(133) De. XXII, 5.

(134) Lé. XX, 13.

Cette prise de position est d'autant plus remarquable que ce vice semble très répandu chez les peuples environnant Israël. La Bible ne manque pas de le signaler par le récit connu de la mésaventure qui risque d'arriver à deux anges en visite à Sodome.

« Ils n'étaient pas encore couchés que les gens de Sodome entourèrent la maison depuis les enfants jusqu'aux vieillards ; toute la population était accourue. Ils appelèrent Lot, et lui dirent : Où sont les hommes qui sont entrés chez toi cette nuit ? Fais-les sortir vers nous, pour que nous les connaissions. Lot sortit vers eux à l'entrée de la maison, et ferma la porte derrière lui. Et il dit : Mes frères, je vous prie, ne faites pas le mal ! Voici, j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme. Je vous les amènerai dehors et vous leur ferez ce qu'il vous plaira. Seulement ne faites rien à ces hommes puisqu'ils sont venus à l'ombre de mon toit. Ils dirent : Retire-toi ! Ils dirent encore : Celui-ci est venu comme étranger, et il veut faire le juge ! Eh bien, nous te ferons pis qu'à eux. Et, pressant Lot avec violence, ils s'avancèrent pour briser la porte. Les hommes étendirent la main, firent rentrer Lot vers eux dans la maison, et fermèrent la porte. Et ils frappèrent d'aveuglement les gens qui étaient à l'entrée de la maison, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils se donnèrent une peine inutile pour trouver la porte »¹³⁵.

Et pour mieux impressionner le lecteur, il décrit le châ-timent qui va atteindre la ville :

« Alors l'Eternel fit pleuvoir du Ciel sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu, de par l'Eternel. il détruisit ces villes, toute la plaine et tous les habitants des villes, et les plantes de la terre »¹³⁶.

Par la désolation de la Mer Morte et de ses environs, témoignage éternel, les juifs auront ainsi une impression ineffaçable sur la punition ayant atteint les adeptes de cette abomination. La stérilité de la nature rejoignant l'infécondité d'unions contre nature, voilà le symbole offert au peuple élu aux siècles des siècles.

Et lorsque plus tard, par un récit presque identique nous apprenons, qu'une tribu, celle des Benjamites, a pris le chemin de cette infâmie¹³⁷ nous comprenons fort bien que les enfants d'Israël se « lèvent comme un seul homme », « depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba », combattent les coupables et « les frappent du tranchant de l'épée »¹³⁸.

(135) Ge. XIX, 4-11.

(136) Ge. XIX, 24, 25.

(137) Jg. XIX, 22-30.

(138) Jg. XX.

Répressions sanglantes qui ne concernent pas cependant uniquement l'homosexualité. Une étude attentive montre qu'elle vise à punir dans les deux cas, avant tout le manquement aux règles élémentaires de l'hospitalité des Benjamites et des habitants de Sodome.

Le Nouveau Testament ne manque pas non plus d'émettre un jugement sévère sur cette perversion. Saint Paul la décrit dans son épître aux Romains comme l'aboutissement extrême de ceux qui préfèrent servir la créature au lieu du Créateur.

« C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions infâmes : car leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature ; et de même les hommes, abandonnant l'usage naturel de la femme, se sont enflammés dans leurs désirs les uns pour les autres, commettant homme avec homme des choses infâmes et recevant en eux-mêmes le salaire que méritait leur égarement »¹³⁹.

d) LA BESTIALITÉ

La loi mosaïque l'interdit aussi catégoriquement¹⁴⁰. Elle maudit le coupable¹⁴¹ et n'envisage qu'un seul châtiment, la mort¹⁴² et la suppression de l'objet du délit, l'animal¹⁴³.

L'Ancien Testament n'insiste pas inutilement sur cette question, la fréquence de ce vice chez les peuples environnant Israël étant attestée par ailleurs. Hérodote assure ainsi avoir assisté en Egypte à une exhibition publique¹⁴⁴.

La Bible réproouve à la fois l'immoralité de l'acte et l'évocation de l'idolâtrie des animaux qui s'y rattache sans doute.

(139) Ro. I, 26, 27.

(140) Le. XVIII, 23.

(141) De. XXVII, 21.

(142) Ex. XXII, 19.

(143) Le. XX, 15, 16.

(144) Hérodote II, 46.

La conception et la grossesse

La conception

Un verset d'un livre apocryphe de l'Ancien Testament résume la Théorie de l'Israélite en la matière :

« J'ai été formé quant à la chair dans le sein de ma mère, pendant dix mois, prenant consistance dans le sang. Par le moyen de la semence de l'homme. Durant le repos du sommeil »¹.

Si pour l'homme cette conception est entourée d'un épais mystère, Dieu ne manque pas d'en suivre tout le processus :

« Mon corps n'était point caché devant toi, lorsque j'ai été fait dans un lieu secret, tissé dans les profondeurs de la terre. Quand je n'étais qu'une masse informe tes yeux me voyaient »².

Bien plus, l'homme ne joue qu'un rôle accessoire, c'est en réalité Dieu qui préside à cette formation. Non seulement c'est Lui qui a tiré le premier homme « de la poussière de la terre » et l'a fait « à son image » en « soufflant dans ses narines un souffle de vie »³, non seulement c'est Lui qui « tisse » tout homme dans le sein de sa mère⁴, mais *Il intervient dans toutes les phases de cette conception* sur lesquelles le livre de Job donne quelques détails curieux :

« Ne m'as-tu pas coulé comme du lait ?
Ne m'as-tu pas caillé comme du fromage ?
Tu m'as revêtu de peau et de chair,
Tu m'as tissé d'os et de nerfs »⁵.

(1) « Sagesse de Salomon », VII, 7.

(2) Ps. CXXXIX. 15, 16.

(3) Ge. I, 26 - II, 7.

(4) Ps. CXXXVIII, 13.

(5) Job. X, 10-11.

Aussi, n'apprécie-t-Il peut-être pas trop que l'être humain puisse s'approprier des prérogatives qui Lui appartiennent à Lui seul : par exemple en troublant le déroulement normal du processus procréateur par des *manœuvres anti-conceptionnelles*.

Un récit semblerait, à première vue, nous guider vers une telle hypothèse :

« Juda prit pour Er, son premier né, une femme nommée Tamar. Er, premier né de Juda, était méchant aux yeux de l'Eternel ; et l'Eternel le fit mourir. Alors Juda dit à Onan : Va vers la femme de ton frère, prends-la comme femme, et suscite une postérité à ton frère. Onan, sachant que cette postérité ne serait pas à Lui, *se souillait à terre* lorsqu'il allait vers la femme de son frère, afin de ne pas donner de postérité à son frère. Ce qu'il faisait déplut à l'Eternel, qui le fit aussi mourir »⁶.

Ce pauvre Onan, qui a laissé son nom à un vice solitaire qui n'était en aucune façon le sien, employait donc le moyen très simple de projeter sa semence, lors de relations sexuelles, hors des voies génitales féminines.

Mais l'esprit du texte montre que ce n'est pas tellement l'emploi d'une méthode anticonceptionnelle qui est répréhensible, mais le refus d'accomplir le devoir sacré du « Lévirat » envers un frère défunt : lui assurer une postérité.

LA POSTÉRITÉ. L'Israélite tient à l'avoir et la plus nombreuse possible. Elle constitue parfois une juste compensation pour la femme tant soit peu oubliée⁷. C'est même un signe de bénédiction divine qu'elle ne puisse être comptée comme « le sable de la mer »⁸ ou « les étoiles du ciel »⁹. Aussi des méthodes telles que rapt, inceste... qui nous semblent si choquantes sont-elles exposées avec quelque indulgence.

LA STÉRILITÉ, au contraire, est un sujet de mépris¹⁰. De multiples vexations ne manquent pas d'être réservées aux femmes qui en sont atteintes¹¹.

(6) Ge. XXXVIII, 6-10.

(7) Ge. XXIX, 31 - 1 S. 1.

(8) Ge. XIII, 16.

(9) Ge. XV, 5.

(10) Ge. XVI, 4.

(11) 1 S. I, 2, 8.

Tout comme la peste, la famine et la guerre, c'est un signe de malédiction de Dieu¹² qui punit l'adultère¹³, l'idolâtrie¹⁴...

C'est un « opprobre » tellement marquant que les femmes stériles n'hésitent pas à employer un subterfuge. Elles confient leur servante aux bons soins de leur propre époux et en cas de grossesse il leur suffit, lors de l'accouchement, de se placer face à la parturiente, de recueillir l'enfant sur leurs propres genoux pour s'attribuer définitivement cette progéniture :

« Lorsque Rachel vit qu'elle ne donnait point d'enfants à Jacob, elle porta envie à sa sœur, et elle dit à Jacob : Donne-moi des enfants, ou je meurs ! La colère de Jacob s'enflamma contre Rachel, et il dit : Suis-je à la place de Dieu, qui t'empêche d'être féconde ? Elle dit : voici ma servante Bilha ; va vers elle ; qu'elle enfante sur mes genoux et que j'ai par elle aussi des fils. Bilha devint enceinte, et enfanta un fils à Jacob. Rachel dit : Dieu m'a rendu justice, il a entendu ma voix, et Il m'a donné un fils »¹⁵.

Si l'Israélite sait très bien que cette stérilité peut provenir aussi bien de l'homme que de la femme¹⁶, s'il connaît sa corrélation avec la vieillesse et la ménopause¹⁷, il croit en revanche que l'Eternel peut remédier à cette déficience physiologique car « il n'y a rien qui ne soit étonnant de sa part ».

C'est un signe de faveur particulière de Dieu qu'une femme longtemps stérile puisse, par la suite, enfanter ; dans ces cas la stérilité primitive, loin de constituer un signe de malédiction doit être plutôt considérée comme destinée à marquer plus intensément la manifestation future de la toute puissance divine.

Il est même curieux de noter que les enfants issus dans de telles circonstances sont prédestinés à une mission transcendante portant le sceau divin. Si Israël, père des Israélites, Joseph fixant une certaine prépondérance de son peuple, Samson le Libérateur, Samuel le Grand Serviteur, Jean le prédécesseur de Jésus-Christ, sont nés de mères longtemps stériles, c'est pour bien montrer dans l'esprit de la Bible en quoi leur arrivée est providentielle¹⁸.

(12) Jé. XVIII, 21.

(13) Ge. XX, 17, 18.

(14) Os. IX, 11.

(15) Ge. XXX, 1-6 et aussi Ge. XVI, 2 et Ge. XXX, 9-13.

(16) De. VII, 14.

(17) Ge. XVIII, 11-15.

(18) Nous pourrions ajouter Moïse, le Législateur dont la vie, juste après la naissance, relève du miracle.

L'HÉRÉDITÉ semblerait avoir, à première vue dans les Ecritures, une place importante.

Moïse promet « la punition de l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième génération »¹⁹.

Les Israélites ne manquent pas de la formuler en un proverbe :

« Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants ont été agacées »²⁰ et ils trouvent ses conséquences fort lourdes à supporter : « Nos pères ne sont plus et c'est nous qui portons la peine de leur iniquité »²¹.

Nous voyons donc qu'il ne s'agit pas ici de transmission, de père en fils, de certains caractères physiques ou psychiques, mais bien d'une hérédité en rapport avec la vie spirituelle, régie d'ailleurs par l'au-delà, et dont la suppression dans un avenir rapproché, ne manque pas d'être promise par les prophètes :

« En ces jours-là, on ne dira plus : Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants ont été agacées. Mais chacun mourra pour sa propre iniquité. Tout homme qui mangera des raisins verts, ses dents en seront agacées »²².

La grossesse

Nous en voyons dans un cas le *diagnostic* porté dès le début du quatrième mois :

« Environ trois mois après, on vint dire à Juda : Tamar, ta belle-fille s'est prostituée, et même la voilà enceinte à la suite de sa prostitution »²³.

Si à la fin du troisième mois d'une grossesse normale le ventre d'une femme enceinte est seulement légèrement saillant, rien ne permet de conclure ici que les Israélites étayaient leur diagnostic sur d'autres signes. En effet la suite du récit montrant que la grossesse de Tamar était gémellaire, l'hypertrophie

(19) Ex. XX, 5 - XXXIV, 7 - No. XIV, 18.

(20) Ez. XVIII, 2.

(21) La. V, 7.

(22) Jé. XXXI, 29-30.

(23) Ge. XXXVIII, 24.

plus marquée de son abdomen a pu donner à elle seule une certitude suffisante pour entraîner sa condamnation.

De même, quand la Bible dit d'une femme à qui l'enfantement est promis par Dieu après une longue période de stérilité « son visage ne fut plus le même »²⁴ il faut se garder de conclusions médicales hâtives : ce changement n'est qu'un reflet de la joie ou plus probablement de ce rayonnement qui accompagne le contact de l'être humain avec le divin :

« J'ai cherché l'Eternel, et il m'a répondu. Il m'a délivré de toutes mes frayeurs. Quand on tourne vers lui les regards, on est rayonnant de joie »²⁵.

Les mouvements actifs du fœtus perçus par la mère sont signalés dans un passage. Si les femmes s'inquiètent parfois de ce « que les enfants se heurtent dans leur sein » et au point même de regretter une grossesse tardive ; elles se tranquillisent bien vite de la vivacité de ces mouvements en apprenant qu'elle est déterminée par la destinée hors de pair attachée aux « fruits de leurs entrailles » :

« Deux nations sont dans ton ventre et deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles ; un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit »²⁶.

Si certaines prescriptions sont édictées parfois elles sont loin de provenir de considérations hygiéniques :

« Il y avait un homme de Tsorea, de la famille des Danites, et qui s'appelait Manoach. Sa femme était stérile et n'enfantait pas. Un ange de l'Eternel apparut à la femme, et lui dit : Voici, tu es stérile, et tu n'as point d'enfants ; tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils. Maintenant prends bien garde, ne bois ni vin ni liqueur forte, et ne mange rien d'impur. Car tu vas devenir enceinte et tu enfanteras un fils »²⁷.

La suite du récit nous donne la raison de ces prohibitions :

« Parce que *cet enfant sera consacré à Dieu* dès le ventre de sa mère jusqu'au jour de sa mort »²⁸.

(24) 1 S. I, 18.

(25) Ps. XXXIV, 5, 6.

(26) Ge. XXV, 23.

(27) Jg. XIII, 2 à 6.

(28) Jg. XIII, 7.

Nous voyons donc que cette prescription est uniquement liée à une réglementation concernant le sacerdoce et que nous retrouvons dans différents passages de l'Ancien Testament :

« Lorsqu'un homme ou une femme se séparera des autres en faisant vœu de naziréat, pour se consacrer à l'Eternel, il s'abstiendra de vin et de boisson enivrante ; il ne boira ni vinaigre fait avec du vin, ni vinaigre fait avec une boisson enivrante ; il ne boira d'aucune liqueur tirée des raisins, et il ne mangera point de raisins frais ni de raisins secs. Pendant tout le temps de son naziréat, il ne mangera rien de ce qui provient de la vigne, depuis les pépins jusqu'à la peau du raisin »²⁹.

Les lois mosaïques protègent la grossesse :

« Si des hommes se querellent, et qu'ils heurtent une femme enceinte, et la fassent accoucher, sans autre accident, ils seront punis d'une amende imposée par le mari de la femme, et qu'ils paieront devant les juges. Mais s'il y a un accident, tu donneras vie pour vie, œil pour œil »³⁰.

Aussi comprenons-nous que la Bible puisse voir avec horreur les peuples voisins « fendre le ventre des femmes enceintes » de leurs ennemis³¹ un roi juif les imiter³² et prédise à ce dernier par ses prophètes un juste châtiment pour le crime³³.

L'avortement est considéré comme une punition divine frappant entre autres l'idolâtrie³⁴.

Aussi est-il tout à fait incompréhensible que « les génisses des méchants conçoivent et n'avortent point »³⁵.

Le fœtus, mort in utero, est particulièrement à plaindre car il n'a vu ni la lumière³⁶, ni le soleil³⁷ ; pourtant sous l'emprise de la souffrance physique³⁸ ou morale³⁹ l'Israélite envie parfois son sort qui, tout compte fait, est meilleur que celui de l'homme, « dont l'âme ne s'est point rassasié de bonheur » et « qui n'a pas eu de sépulture » :

« Car il est venu en vain, il s'en va dans les ténèbres et son nom reste couvert de ténèbres ; il n'a point vu, il n'a point connu le soleil ; il a plus de repos que cet homme »⁴⁰.

(29) No. VI, 2 à 4.

(30) Ex. XXI, 22, 23.

(31) Os. XIII, 16 - 2R. VIII, 12.

(32) 2R. XV, 16.

(33) Am. I, 13.

(34) Os. IX, 14.

(35) Job XXI, 10.

(36) Job III, 16.

(37) Ps. LVIII, 9.

(38) Job III, 11.

(39) Jé. XX, 17.

(40) Ec. VI, 3 à 5.

Sur l'étiologie de l'avortement et sa prophylaxie un seul passage biblique aurait pu avoir un intérêt médical. C'est celui où nous voyons les habitants de Jéricho venir trouver le prophète Elisée pour lui exposer leur situation :

« Le site de la ville est agréable, comme mon Seigneur peut le voir, mais l'eau est mauvaise et il n'y a qu'avortements dans ce pays ». Elisée dit : « apportez-moi un plat neuf et mettez-y du sel ». Ils lui apportèrent (ce qu'il demandait). Alors il sortit de la ville pour se rendre à la source ; il y jeta du sel et dit : « Ainsi parle Yahvé : j'assainis cette eau : elle devint saine et l'est restée jusqu'à ce jour conformément à la parole prononcée par Elisée »⁴¹.

Nous pourrions tenter de donner une explication scientifique aux divers éléments de ce récit :

1° *L'effet abortif de cette eau* pourrait résulter :

a) De sa composition chimique, de la dissolution en son sein de produits toxiques : métaux ou métalloïdes. Nous connaissons fort bien les avortements spontanés dus au saturnisme et à l'hydrargisme.

b) De sa pollution par des microorganismes pouvant entraîner des maladies infectieuses ; nous connaissons les interruptions de grossesse dues aux bacilles typhiques et paratyphiques.

Nous pourrions aussi avec quelque bonne volonté lui faire jouer quelque rôle par l'intermédiaire du myxœdème⁴² et du paludisme⁴³ autres sources bien connues d'avortements spontanés.

2° *L'action du sel* pourrait alors se comprendre :

a) Par la neutralisation des produits toxiques, par formation d'un précipité.

b) Par l'inhibition des microbes, par une modification du pH du milieu.

En réalité, si, à la rigueur, l'action abortive de cette eau pourrait s'expliquer, nous ne voyons pas en quoi l'adjonction momentanée de sel dans une source fort importante pourrait faire changer ses propriétés.

L'explication encore une fois doit être cherchée hors de la médecine.

(41) 2R. II, 19 à 22. Trad. de l'Édition du Centenaire.

(42) Myxœdème par faible teneur en iode de l'eau.

(43) Paludisme par les moustiques naissant dans l'eau stagnante.

Le geste du prophète Elisée, ajoutant du sel à cette fontaine qui devait, par la suite, porter son nom, prend son origine dans un rite religieux que nous retrouvons dans les lois mosaïques :

« Tu mettras du sel sur toutes tes offrandes, tu ne laisseras point ton offrande manquer de sel, signe de l'alliance de ton Dieu ; sur toutes tes offrandes tu mettras du sel »⁴⁴.

Pour l'Ancien Testament le vrai traitement préventif de l'avortement est formulé dans le verset suivant :

« Vous servirez l'Eternel, votre Dieu, et il n'y aura dans ton pays ni femme qui avorte, ni femme stérile »⁴⁵.

(44) Le. II, 13.

(45) Ex. XXIII, 25, 26.

L'accouchement et les suites de couches

L'accouchement

La Bible nous apprend qu'il se fait parfois en Israël *sans assistance médicale*. C'est ainsi qu'il arrive à des prostituées d'accoucher en leur maison en présence simplement d'une compagne¹, à des enfants de naître en pleine nature.

« ...Sous le pommier, là ta mère t'a enfantée. C'est là qu'elle t'a enfantée, Qu'elle t'a donné le jour »².

On rapporte même au pharaon d'Egypte que :

« Les femmes des Hébreux ne sont pas comme les Egyptiennes, elles sont vigoureuses et elles accouchent avant l'arrivée de la sage-femme »³.

L'existence de ces sages-femmes est signalée dès le début de l'Ancien Testament. Nous voyons qu'en Egypte deux d'entre elles, nommées Schiphra et Pua sont spécialement affectées aux Hébreux. Nous n'avons malheureusement guère de renseignements sur leurs interventions :

1. — *Elles assistent la parturiente, remontent son moral :*

C'est ainsi que lors d'accouchements pénibles, elles essayent d'avoir quelque influence heureuse sur le psychisme de la souffrante en lui annonçant une nouvelle particulièrement agréable à toute femme israélite :

« Ne crains point, car tu as encore un fils »⁴.

2. *Elles désignent le premier-né* lors des accouchements gemellaires. Et dans ce but, elles attachent un fil cramoisi à la

(1) 1R. III, 16-23.

(2) C. d. c. VIII, 5.

(3) Ex. I, 19.

(4) Ge. XXXV, 17 1 S. IV, 20.

main du jumeau se présentant le premier hors des voies génitales maternelles⁵. L'aîné devant avoir, par la suite des prérogatives particulièrement importantes.

3. — *Elles constatent les accidents obstétricaux* : telles les déchirures périnéales⁶.

4. — *Elles donnent parfois elles-mêmes le nom de l'enfant, en se rapportant à un incident obstétrical*⁷.

5. — *Elles semblent parfois être aidées par des assistantes*⁸.

6. — *Elles ont déjà un sens profond du devoir médical* : c'est ainsi que par « crainte de Dieu » elles refusent l'infanticide malgré l'ordre formel de Pharaon, la plus haute autorité dont elles dépendent⁹.

LA POSITION OBSTÉTRICALE DE LA FEMME.

La Bible nous montre la femme enceinte, surprise par les douleurs, « se courber et accoucher »¹⁰ ; se placer sur « un siège »¹¹ avec les « mains sur les reins »¹², laisser échapper le fruit de son enfantement sur les genoux d'un membre influent de sa tribu, la maîtresse de maison¹³ et le patriarche¹⁴. Cette réception particulière de l'enfant semble être une coutume généralisée puisqu'on en retrouve la mention dans les plaintes de Job : « Pourquoi ai-je trouvé des genoux pour me recevoir »¹⁵. De ces extraits bibliques il ressort donc que les parturientes adoptaient une position obstétricale sensiblement différente de celle horizontale pratiquée de nos jours.

Des documents, tirés de l'histoire de l'Orient antique, confirment ces données et nous fournissent des précisions complémentaires.

(5) Ge. XXXVIII, 27.

(6) Ge. XXXVIII, 29.

(7) Ge. XXXVIII, 29.

(8) 1S IV, 20.

(9) Ex. I, 15.

(10) 1S IV, 19.

(11) Ex. I, 16.

(12) Jé. XXX, 6.

(13) Ge. XXX, 3.

(14) Ge. L, 23.

(15) Job III, 12.

*Chez les Hittites*¹⁶ le rituel nous apprend l'existence du « siège obstétrical ».

*Chez les Egyptiens*¹⁷ si les inscriptions hiéroglyphiques mentionnent l'utilisation de « briques » de mise au monde, des bas-reliefs nous montrent des scènes d'accouchement, nous éclairant fort bien sur le sens des versets bibliques :

L'un d'eux, trouvé à Hermonthis, représente la reine Cléopâtre accouchant de Césarion dans une position agenouillée.

Un autre, celui du temple de Louqsor, représente la reine Aménophis accouchant assise sur un fauteuil obstétrical.

Dans les deux cas des femmes se placent derrière la parturiente pour tenir ses bras et probablement la soutenir de leurs paroles. La sage-femme principale, agenouillée devant elle, recueille l'enfant sur ses propres genoux et le passe ensuite à des assistantes chargées des premiers soins du nouveau-né.

*Chez les Grecs*¹⁸ les médecins de l'antiquité font mention également du siège à accouchement et Hippocrate ne manque pas de conseiller l'utilisation de la « chaise percée et élevée » en cas de délivrance laborieuse. Sur le fronton du Parthénon se trouve d'ailleurs une scène montrant que les Grecques accouchaient assises, appuyées sur un aide.

Chez de nombreux peuples et jusqu'à nos jours, ces fauteuils obstétricaux sont utilisés. G.-J. Witkowski en reproduit un grand nombre dans un appendice à son Histoire des Accouchements. Il en existe à dossiers à inclinaison variable, finement sculptés et la plupart du temps évidés devant.

Pouvons-nous déduire de toutes ces indications que les femmes israélites utilisaient un mobilier obstétrical identique ?

Question d'autant plus controversée que le seul passage où il est question de « siège »¹⁹ a été traduit de façon fort diverse. On est allé jusqu'à assimiler ce terme au siège de l'enfant ou de la mère, voire à un bain de siège.

(16) M. RUTTEN. — Les religions Asianiques, p. 91. Histoire des Religions.

(17) N. RIAD. — La médecine au temps des Pharaons, p. 275.

(18) G.-J. WITKOWSKI. — Histoire des Accouchements chez tous les peuples, Paris 1887.

(19) Ce terme traduit le mot hébreu EBNAIM dont la similitude avec le mot égyptien ABENIM a entraîné différentes interprétations.

L'interprétation la plus valable semble montrer qu'il devait probablement s'agir de deux piles de briques sur lesquelles les femmes devaient s'agenouiller et s'appuyer, cette position étant d'ailleurs signalée jusqu'à nos jours en Perse²⁰.

Il est tout aussi probable que, la Bible relatant des faits épars sur plus d'un millénaire, les positions obstétricales aient pu varier suivant les époques et même les circonstances du moment. Il n'est pas douteux que l'enfantement, pour les femmes israélites, ne s'opérait pas de la même façon lors de la captivité en Egypte, lors de leurs pérégrinations dans le désert et en Israël dans les demeures bourgeoises ou en plein travail des champs. Aussi comprenons-nous que les divers extraits des Saintes Ecritures que nous avons donnés plus haut, puissent nous montrer ces femmes accoucher aussi bien agenouillées qu'accroupies, assises sur les genoux d'un aide ou appuyées sur deux piles de briques (ou un fauteuil obstétrical) : positions obstétricales qui ne sont pas en contradiction avec celles adoptées par de nombreux peuples primitifs ou de l'antiquité.

LA PRÉSENTATION DU FŒTUS.

Elle ne retient guère l'attention des scribes de l'Ancien Testament. Le seul cas où ceux-ci nous permettent de l'établir avec quelque certitude se retrouve dans le récit de l'un des deux accouchements gemellaires qu'ils nous donnent : celui de Rachel.

« Les jours où elle devait accoucher s'accomplirent : et voici, il y avait deux jumeaux dans son ventre. Le premier sortit entièrement roux, comme un manteau de poil ; et on lui donna le nom d'Esau. Ensuite sortit son frère *dont la main tenait le talon d'Esau* ; et on lui donna le nom de Jacob »²¹.

Si les scribes nous apprennent ainsi que les deux fœtus avaient une présentation du sommet, ce n'est pas du tout dans l'intention de nous donner un détail qui pourrait être utile à l'obstétrique. « Saisir par le talon » étant synonyme de supplanter et de tromper, ce geste de Jacob est mentionné par eux pour bien montrer que le futur patriarche était prédestiné, dès le ventre de sa mère, à une vie de ruse et de tromperie.

(20) Dr POLAK, médecin du Shah, cité par Witkowski.

(21) Ge. XXV, 24, 26.

SUR LE TRAVAIL DE LA PARTURIENTE :

La Bible est aussi avare de renseignements.

La durée de l'expulsion est signalée comme rapide, par suite de la robustesse des femmes israélites²².

Mais les carences alimentaires sont parfois tellement importantes, elles diminuent à un tel point la *force de contraction* que l'expulsion du fœtus en devient impossible. Lors du siège de sa capitale le roi Ezéchias s'exprime ainsi : « Ce jour est un jour d'angoisse, de châtement et d'opprobre ; car les enfants sont près de sortir du sein maternel et il n'y a point de force pour l'enfantement »²³.

La douleur lors du travail : le facteur psychique intervenant pour une grande part dans sa genèse, certains auteurs ont émis l'hypothèse que cet élément douleur a dû croître d'intensité avec la marche de la civilisation. De nul chez la femme préhistorique il aurait atteint lentement le paroxysme que nous connaissons chez la femme moderne.

Une certaine identité de vue semble se dégager de la Bible où la femme, après son péché originel, se voit prévenir de la sorte : « J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur »²⁴.

De nombreux versets montrent le caractère pénible de l'enfantement : « la femme enceinte sur le point d'accoucher se tord et crie au milieu de ses douleurs »²⁵, halète et souffle tout à la fois »²⁶, « ses mains s'affaiblissent »²⁷, « son visage pâlit »²⁸. Son cœur est défaillant²⁹. Ces réactions, plus violentes chez la primipare³⁰, vont aussi de « l'angoisse »³¹ aux tremblements »³², et « aux spasmes »³³.

Nous voyons donc que si les scribes notent quelques troubles

(22) Ex. I, 19.

(23) 2R. XIX, 3 - Es. XXXVII, 3.

(24) Ge. III, 16.

(25) Es. XXVI, 17.

(26) Es. XLII, 14.

(27) Jé. VI, 24 - L. 43.

(28) Jé. XXX, 6.

(29) Jé. XLVIII, 41 - XLIX, 22.

(30) Jé. IV, 31.

(31) Jé. XLIX, 24 - L. 43.

(32) Es. XXI, 4 - Ps. XLVIII, 7.

(33) Es. XIII, 8 - XXI, 4.

neurovégétatifs, des crampes musculaires, la dyspnée d'effort et — en y mettant quelque bonne volonté — parfois un certain degré d'anémie et de défaillance cardiaque, leurs observations ne dépassent pas le cadre de la banalité. Les mentions de ces différents troubles de la parturiente n'ont d'ailleurs aucune visée médicale et ne se retrouvent qu'à titre de métaphores pour exprimer avec le plus d'intensité possible la détresse humaine.

L'expulsion du placenta : ne fournit guère sujet à réflexion. La Bible se borne simplement à la citer dans un passage où elle montre la désobéissance à Dieu suivie des pires calamités, en particulier d'une famine tellement intense que « la femme la plus délicate »... « aura un œil sans pitié pour le mari qui repose sur son sein, pour son fils et pour sa fille ; elle ne leur donnera rien de *l'arrière-faix sorti d'entre ses pieds*... car manquant de tout, elle en fera secrètement sa nourriture »³⁴.

LES ACCOUCHEMENTS ANORMAUX :

1. — *Les accouchements retardés* : Si, comme nous l'avons signalé, un livre apocryphe situe la durée de la grossesse à dix mois, si certains accouchements semblent bien s'opérer dans cette limite de temps³⁵, les scribes font pourtant mention « d'enfants peu sages qui, au terme voulu, ne sortent pas du sein maternel »³⁶.

Israël adopte même la croyance de nombreux peuples de l'antiquité, suivant laquelle non seulement une gestation peut se prolonger plusieurs années, mais que la femme peut rester « éternellement enceinte »³⁷.

2. — *Les accouchements prématurés* : Si aucun cas n'est mentionné, nous voyons en revanche le « travail » déclenché sous l'impulsion d'une émotion violente. La belle-fille du prophète Eli se courbe, accouche et meurt en apprenant « la nouvelle de la prise de l'arche de Dieu, de la mort de son beau-père et de celle de son mari »³⁸.

3. — *Les déchirures périnéales* : Il en est fait état dans un cas d'accouchement gemellaire, celui de Tamar. La sage-femme, semblant avoir été surprise par la rapidité de l'expul-

(34) De. XXVIII, 56, 57.

(35) Ge. XVIII, 10 - 1S. I, 20.

(36) Os. XIII, 13.

(37) Jé. XX, 17.

(38) 1S. IV, 19.

sion, constate les dégâts : « Quelle brèche tu as faite » dit-elle à l'enfant et elle ne manque pas de lui donner un nom en rapport avec cet accident : « peretz » (= brèche, ouverture).

4. — *La mort de la parturiente* est signalée à deux reprises : dans les accouchements de Rachel, femme du patriarche Jacob, et de la belle-fille du prophète Eli ; sans que nous puissions en fixer avec précision la cause :

Hémorragie et collapsus pour la première ? Décollement prématuré du placenta et choc pour la seconde ?

*
**

En conclusion de cette étude sur l'accouchement dans la Bible il ressort que les quelques renseignements que nous y puissions, nous sont donnés fortuitement. La notion essentielle qui s'en dégage c'est que « C'est Dieu qui fait sortir du sein maternel »³⁹, c'est à Lui qu'il faut se fier avant tout⁴⁰ et lorsque l'Israélite regrette le jour de sa naissance c'est à Lui qu'il s'en prend tout naturellement⁴¹.

Le nouveau-né

Les premiers soins à l'enfant nous sont exposés dans Ezéchiel XVI, 4. Nous voyons qu'ils consistent à :

1. — Couper le cordon ombilical.
2. — Laver l'enfant dans de l'eau.
3. — Le frotter ensuite avec du sel.
4. — L'envelopper enfin dans des langes.

L'Israélite rattache sans doute le deuxième et le troisième acte à deux rites distincts.

Le lavement dans de l'eau est destiné à purifier l'enfant de la souillure liée à la naissance et que nous retrouverons pour la mère dans l'étude des préceptes concernant les suites de couche.

(39) Ps. LXXI, 6, etc...

(40) Ps. XXII, 11.

(41) Job X, 18.

Le frottement avec du sel marque sans doute l'idée du don, de l'enfant à Dieu : son usage étant obligatoire — comme nous l'avons vu — pour toute offrande destinée à l'au-delà.

Il semblerait aussi résulter de la suite du texte, que l'enfant puisse être abandonné dans les cas de monstruosité :

« Tu as été jeté dans les champs, le jour de ta naissance, parce qu'on avait horreur de toi »⁴².

Le nom de l'enfant est donné par le père, la mère ou la sage-femme. Il semble le plus souvent résulter de l'inspiration du moment.

Il peut être relié à l'apparence de l'enfant : C'est ainsi qu'Esau (= velu) s'appelle ainsi par suite de sa pilosité déjà abondante.

Il peut évoquer les circonstances de la conception. Samuel (= Dieu a exaucé), Moab (= issu du père) portent de tels noms parce que le premier provient d'une mère longtemps stérile et le second est le résultat de relations incestueuses.

Il peut se rapporter à un incident obstétrical. Ben Oni (= fils de ma douleur), Peretz (= brèche) sont baptisés de tels noms parce que l'accouchement du premier a été particulièrement pénible, et celui du second a entraîné une déchirure périnéale fort importante.

Mais souvent aussi, le nom est donné après coup, en se basant sur les caractéristiques les plus marquantes de la vie du personnage.

La substitution de nouveau-nés : se retrouve dans le fameux épisode du jugement de Salomon⁴³. Nous y voyons ce roi, aidé de son épée, faire un diagnostic différentiel de maternité par la recherche d'un symptôme aussi sûr que l'amour maternel.

Plût au ciel que nos recherches d'exclusion de paternité, par la « génytypie », fussent d'une efficacité aussi absolue !

La circoncision se pratique sur le nouveau-né au huitième jour de sa naissance. Elle est obligatoire, comme nous le verrons.

(42) Ez. XVI, 5.

(43) 1R. III, 17, 18.

Les suites de couches

Les lois de Moïse les soumettent à certaines prescriptions :

«Lorsqu'une femme deviendra enceinte, et qu'elle enfantera un mâle, elle sera impure pendant sept jours; elle sera impure comme au temps de son indisposition menstruelle. Le huitième jour, l'enfant sera circoncis. Elle restera encore trente-trois jours à se purifier de son sang ; elle ne touchera aucune chose sainte, et elle n'ira pas au sanctuaire, jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis. Si elle enfante une fille, elle sera impure pendant deux semaines, comme au temps de son indisposition menstruelle ; et elle restera soixante-dix jours à se purifier de son sang »⁴⁴.

Ces considérations ne sont pas spécifiques aux Hébreux⁴⁵.

Comme pour la menstruation, nous les retrouvons chez les peuples de l'antiquité, les peuplades primitives et dans des coutumes locales actuelles.

La dureté de l'impureté : varie ainsi d'une dizaine à une soixantaine de jours. Chez les Indous elle est de dix jours, chez les Japonais de 50, chez les Chinois de deux mois. Mais en général elle est comme chez les Israélites de 40 jours, et chez des peuples aussi divers et aussi éloignés les uns des autres que les Pschawes du Caucase, les adeptes indo-persans de la religion de Zoroastre, les Malais, les Indiens de Californie et les Grecs de l'Antiquité... Chez ces derniers, d'ailleurs, cette durée varie, comme chez les Israélites, d'après le sexe de l'enfant mis au monde.

L'idée de la contagiosité de la souillure : est assez répandue. Si l'homme évite tout contact direct ou indirect avec l'agent contaminé, en l'espèce la femme accouchée, il est intéressant de noter qu'il emploie tous ses efforts à protéger avant tout les objets sacrés en rapport avec son culte.

La Grèce antique interdit l'entrée de ses temples aux femmes en période de suites de couches ; le Bengale, l'approche de l'eau du Gange, son fleuve sacré.

(44) Lé. XII, 2, 5.

(45) Nous empruntons la plupart des exemples à la thèse de P. DUHAZE : *Etude des prescriptions religieuses et des coutumes concernant la femme pendant la menstruation et les suites de couches*, Paris 1922.

Zoroastre punit même le contact, ô combien lointain, avec le feu, l'eau, le soleil, la terre, ces matérialisations de la divinité. C'est ainsi qu'il a été extrait de la deuxième partie du Zens-Avesta, le Sad-der, le passage que voici :

« Si une femme récemment accouchée, jette la vue sur du *feu*, elle commettra un péché évalué quinze direms. Si elle en approche de quinze pas, il ne sera que de douze direms. Si elle fait trois pas sur la cendre embrasée son péché sera de douze cent direms. Si elle s'assied sur l'*eau*, tu dois savoir que son péché sera quinze fois plus grand, ou plutôt il le surpassera de douze cent fois... Elle ne doit pas fixer les yeux sur le *soleil*... Qu'elle se souvienne de ne pas jeter les yeux sur le *ciel*, ni marcher pieds nus sur la *terre*. Elle ne doit pas toucher des mains le pain qu'elle mange, ni remplir plus qu'à demi le vase qu'elle emploie pour boire. Qu'elle tienne pendant qu'elle boit, les mains toujours renfermées dans ses manches, et qu'elle les enveloppe d'un morceau de drap, afin qu'elle ne s'expose pas à verser de l'eau sur sa peau... » (Porte LXXV).

L'isolement rigoureux de la femme est parfois réalisé : On observe alors une coutume que nous avons vu lors de l'étude de la menstruation, la claustration de la malheureuse dans une cabane spéciale.

Si chez les Japonais ces enclos servent lors de la parturition et sont brûlés après l'accouchement, chez d'autres peuplades, non seulement ils ne sont pas détruits mais servent, tels chez les Ghiliaks de l'île de Sakhaline, de lieu de séjour commun, à toutes les femmes en période de post-partum, voire aussi à celles en période menstruelle comme chez les Falasyans d'Abysinie.

Certains poussent même très loin cette prescription puisqu'ils n'hésitent pas à isoler du reste de la communauté non seulement la femme ayant enfanté, mais encore toute sa famille.

C'est ainsi, qu'entre autres, les Négritos de Bornéo interdisent à la maisonnée de la malheureuse de prendre un contact quelconque avec le voisinage.

La vulnérabilité de la femme à l'action pernicieuse d'esprits malfaisants : se retrouve dans les moyens employés par diverses peuplades pour établir un rideau protecteur autour d'elle. Les subterfuges utilisés contre les démons relèvent de tactiques fort curieuses :

Le camouflage des cabanes d'isolement sous d'épaisses broussailles chez les Ghiliaks et leur défense par des plantes piquantes chez les Daïaks.

L'intimidation de ces génies de la nuit par un éclairage continu de l'accouchée en Palestine, la présence d'un voisin auprès d'elle, la disposition dans son lit de fourchettes, couteaux et plantes consacrées dans certains villages des Balkans.

On voit même en Albanie, des villageois essayer d'effaroucher l'attaquant éventuel par des cris poussés autour de la maison de la femme en couches.

La ruse ayant toujours fait partie de l'arsenal du parfait combattant, nous voyons dans certaines tribus de l'Amérique du Sud, le mari se substituer à la femme vulnérable et essayer de donner le change au démon par une attitude et des gémissements appropriés.

La purification définitive est de nature religieuse :

Les Parsis de l'Indoustan se purifient avec de l'urine de vache, leur animal sacré.

Les Chinoises réservent leur première sortie à la pagode de leurs ancêtres.

Les adeptes de la religion de Zoroastre font des ablutions avec de l'eau, mais un passage du Sad-der montre bien où est l'essentiel : « L'eau peut à la vérité, purifier à l'extérieur, mais la religion peut seule effacer les taches de l'âme ». (Porte LXXXVII).

CES PRESCRIPTIONS DE L'ANCIEN TESTAMENT N'ONT PAS MANQUÉ D'ÊTRE EXPLIQUÉES ENCORE UNE FOIS PAR DES CONSIDÉRATIONS HYGIÉNIQUES.

Mais avant d'en discuter valablement, voyons quelles sont ces suites de couches. Elles consistent essentiellement en un ensemble de modifications qui ramènent l'utérus puerpéral à l'état de non gravidité, cette involution utérine se caractérisant histologiquement par une régression du muscle et une réfection de la muqueuse.

Normalement cette transformation s'objective par deux signes cliniques essentiels qui ont certainement impressionné le primitif :

1° Une diminution de la masse de l'utérus dont le fond descend de 1 cm. par jour. Perceptible au palper à un travers de doigts de l'ombilic après la délivrance, il est à mi-chemin entre le pubis et l'ombilic du cinquième jour, et disparaît sous le pubis au douzième jour. Cependant, il est admis que son état redevient réellement normal seulement six semaines après le début de la période des suites de couches, durée qui n'est pas sans analogie avec les quarante jours de la purification biblique.

2° Un écoulement, les lochies, qui, de sanglant les premiers jours, devient séro-sanguinolent, puis séreux, pour disparaître le douzième jour, réapparaître pour 24-48 heures le vingt-et-unième jour en constituant ce qu'on appelle le « petit retour ». La menstruation se rétablit en général chez celles qui n'allaitent pas, vers le quarante-cinquième jour et met fin ainsi à la période des suites de couches.

Si normalement les choses se passent ainsi, il faut tout de suite faire remarquer que cette période de la puerpéralité se caractérise par une fragilité très grande de la femme. C'est le moment où celle-ci paye le plus lourd tribut aux complications de tous ordres : hémorragies, prolapsus utérin, embolie, psychoses, éclampsie... et au premier rang : les infections puerpérales (septicémie, phlébites des membres inférieurs, etc...).

Il faut aussi signaler que la femme ayant accouché représente un réel danger pour des compagnes dans la même situation. Il est classique d'observer un plus grand nombre d'accidents infectieux dans les salles d'hôpitaux où les parturientes se côtoient, qu'au domicile particulier où la femme est relativement isolée.

Aussi comprenons-nous fort bien que certains aient expliqué les préceptes bibliques concernant les suites de couches par le désir des codificateurs de ménager d'un côté la femme, et de la prémunir contre tout danger de contamination extérieure et d'éviter d'un autre côté la contagion au voisinage des agents infectieux résidant en elle par son isolement rigoureux. On est allé jusqu'à rechercher si la durée plus ou moins grande de l'impureté liée à l'enfantement d'une fille ou d'un garçon, ne correspondait pas à des données scientifiques.

EN RÉALITÉ CES EXPLICATIONS HYGIÉNIQUES ET PHYSIOLOGIQUES DE LA POSITION EN LA MATIÈRE DE LA BIBLE OU D'AUTRES RELIGIONS NE TIENNENT PAS !

1° Le désir de ménager la femme après un accouchement ne se remarque nulle part.

2° Si certaines peuplades ont une notion des dangers courus par la femme durant cette période critique, elles attribuent les complications à l'action d'esprits malfaisants. Dans l'ignorance de l'étiologie exacte du péril, les moyens employés par elles pour s'en protéger relèvent de la plus grande fantaisie. Nous ne voyons pas comment le vacarme autour de l'accouchée, la disposition de fourchettes et de couteaux dans son lit, les gémissements de son époux peuvent arrêter la marche d'une infection puerpérale.

3° En réalité la plupart des prescriptions ne visent pas à protéger la femme durant ses suites de couches, mais à préserver son entourage de ses méfaits éventuels. Méfaits que nous savons inexistantes.

S'il y a danger dans le contact d'une telle femme, il ne peut menacer que d'autres parturientes. Or celui-là semble complètement ignoré puisqu'on n'hésite pas, dans certaines régions, à grouper toutes les femmes ayant accouché — voire aussi celles en période menstruelle — dans un même enclos. Promiscuité qui ne peut être que catastrophique !

Et surtout qu'on n'aille pas dire qu'à l'origine, comme chez les Japonais, la cabane était uniquement destinée à une seule personne, puis brûlée, et que cette excellente méthode a été détournée par la suite de son sens réel. Rien ne permet de généraliser, sur une coutume bien particulière à ce peuple d'Extrême-Orient.

4° La durée de l'impureté prescrite par l'Ancien Testament, que ce soit celle de quarante jours pour la naissance d'un garçon, ou celle de quatre-vingt jours pour la naissance d'une fille, ne correspond pas à la durée de l'écoulement de lochies.

Si le premier chiffre se rapproche du temps nécessaire à l'accomplissement de l'involution utérine, nous verrons que ce sont des considérations religieuses qui l'ont fixées.

5° La différence de durée de l'impureté liée à l'accouche-

ment d'un enfant mâle ou femelle ne correspond à aucune donnée physiologique.

P. Duhaze⁴⁶, pour plus de sûreté, a fait des vérifications sur plusieurs centaines d'observations, et il est arrivé à cette conclusion qu'en aucune façon la période des suites de couches ne se prolongeait plus ou moins longtemps suivant le sexe de l'enfant mis au monde.

Il a remarqué aussi, qu'inversement il aurait été absolument impossible de faire dans les différents cas le diagnostic du sexe de l'enfant en se basant sur la durée de l'écoulement lochial de la mère.

6° Le rite de purification ne peut se relier à aucune donnée curative ou prophylactique.

LES BASES HYGIÉNIQUES ET PHYSIOLOGIQUES DES PRESCRIPTIONS CONCERNANT LES SUITES DE COUCHES ÉTANT BIEN FRAGILES, IL NOUS EST NÉCESSAIRE D'ORIENTER NOS RECHERCHES VERS D'AUTRES VOIES.

A. — Il nous faut tout d'abord observer, ici encore, que ces coutumes se retrouvent non seulement dans différentes religions ou traditions locales, mais encore chez la plupart des peuples de l'antiquité et des peuplades archaïques de différents continents. Elles remontent ainsi très loin dans la nuit des temps, et tirent leur origine de la mentalité primitive.

1° Pour les primitifs, les suites de couches se sont présentées comme une période, liée au processus inconnu de la *reproduction*, se signalant par un *écoulement* insolite, qui bizarrement, de sanglant devient séro-sanguinolent, puis séreux, pour se tarir enfin, et s'accompagnant d'un *bouleversement* physique et psychique de la parturiente allant jusqu'à la *pathologie*.

Devant ces trois mystères pouvant receler maints dangers : une peur — cette frayeur extrême de nos lointains ancêtres, si désarmés face aux forces hostiles de la Nature — et une tendance instinctive à se protéger.

2° Puis au fur et à mesure de son évolution, ce Primitif s'est attelé à une tâche : donner une explication plausible à ce problème.

(46) Thèse déjà citée.

Dans un premier stade, il a attribué une signification particulière à chacun des phénomènes qui nous occupent :

— La Procréation est entachée de péché.

— L'Écoulement sanglant correspond à une déperdition de principe vital !

— Les bouleversements normaux ou pathologiques sont sous l'action de puissances invisibles !

Dans un second stade, par un besoin de synthèse, il n'a pas manqué de relier les unes aux autres ces données pour formuler une conclusion globale qui peut fort bien être la suivante :

La femme, après son accouchement, est encore pour un certain temps sous l'influence du péché lié à la conception. Bien plus, c'est à ce moment qu'elle expie sa faute par un sacrifice sanglant. Une expiation venue de la profondeur de ses entrailles. Elle est aussi peut-être plus que jamais une proie facile des esprits malfaisants. Ce sont probablement des démons qui entraînent ses blessures internes, cette hémorragie de « principe vital » dont ils se délectent.

Devant cette situation, si certaines peuplades tentent de protéger la femme, d'autres se rendent bien vite compte que toute protection est bien illusoire, la femme passera de toute façon par les différentes phases du post-partum. La seule solution est au fond de préserver le reste du clan des méfaits du péché contaminateur et des puissances du mal qui s'attachent à la parturiente. Si donc la malheureuse est mise en « quarantaine », l'homme cherche avant tout à établir un cordon sanitaire autour des objets de son culte pour les garder de toute action pernicieuse.

Dans un troisième stade, l'homme a cherché à se libérer de ces explications métaphysiques des causes secondes. La première tentative importante de rattacher la médecine à un raisonnement scientifique est venu d'Hippocrate. Dans le cas particulier qui nous occupe ici, celui-ci s'exprime ainsi :

« Les purgations subséquentes à l'accouchement viennent chez les femmes parce que dans les premiers temps jusqu'à quarante-deux jours pour la fille, jusqu'à trente pour le garçon, très peu de sang descend

pour la croissance de l'enfant, et que la quantité à partir de là, en augmente jusqu'à l'accouchement. Il faut que la purgation lochiale soit correspondante et qu'elle coule suivant le calcul des jours ».

Nous voyons donc que le père de la médecine n'est pas encore libéré des traces de cette mentalité primitive. Il croit aussi à la différence de durée d'écoulement lochial maternel suivant le sexe de l'enfant mis au monde, mais il tente d'en donner une explication scientifique qui, malheureusement, ne peut être que fausse.

Nous pensons — et c'est le but de cette thèse — que de telles tentatives d'expliquer par la physiologie ou l'hygiène l'origine de prescriptions ou croyances religieuses, ne peuvent aboutir qu'à de semblables échecs.

B. — Nous pouvons maintenant, en fonction de ces données, essayer de reconstituer le cheminement de la pensée israélite, tel qu'il se dégage de l'Ancien Testament.

1° Si la reproduction s'accompagne d'un épais mystère, que seul Dieu peut pénétrer, son caractère essentiel c'est que « l'homme naît dans l'iniquité, et sa mère le conçoit dans le péché »⁴⁷. La Bible est formelle : « Il ne peut naître un être pur d'un être souillé »⁴⁸.

2° La conception est d'autant plus entachée de péché, qu'elle aboutit à la naissance d'un enfant de sexe femelle sur lequel s'imprègne plus fortement la marque de la faute originelle.

3° L'écoulement sanguin provenant des organes génitaux féminins est probablement en rapport avec cette notion. Les pertes menstruelles et lochiales sont peut-être les aboutissements d'un même phénomène. La femme après son accouchement, répète par deux fois le lévitique, « sera impure comme au temps de son indisposition menstruelle ». Si d'un côté elle expie périodiquement sa faute pendant seulement quelques jours, comme un rappel douloureux à sa conscience, d'un autre côté son expiation augmente en intensité et en durée à l'occasion d'un enfantement.

4° Cette déperdition vitale étant le reflet du péché, confère une souillure généralisée à la femme, et l'homme doit éviter

(47) Ps. LI, 7.

(48) Job. XIV, 4.

tout contact avec elle. D'autant plus que c'est peut-être une période propice à l'intervention des génies malfaisants. Il faut surtout préserver de toute contamination les objets en rapport avec le culte : d'où l'interdiction s'adressant à la femme en couches :

« Elle ne touchera aucune chose sainte...

Elle n'ira pas au sanctuaire...! »

5° La durée de l'impureté de la femme qui n'a rien à voir avec des observations scientifiques (écoulement des lochies — involution utérine — grand retour de couches), est fixé par deux chiffres clés, 7 et 40, auxquels l'Israélite attribue une haute valeur symbolique et que nous retrouvons tout au long de la Bible⁴⁹.

a) Pour la naissance d'un mâle nous avons vu que si le Lévitique rappelle la durée de sept jours de la souillure menstruelle, il ne manque pas de la prolonger de trente-trois jours pour atteindre le chiffre de quarante jours.

b) Pour la naissance d'une fille et pour les raisons citées plus haut il double simplement les deux chiffres, qui devenant quatorze jours et soixante-six jours prolongent la durée de l'impureté à quatre-vingt jours (deux fois quarante).

6° La souillure étant d'ordre métaphysique, la purification définitive de la femme ne peut être liée qu'à un sacrifice religieux.

« Lorsque les jours de sa purification seront accomplis, pour un fils ou pour une fille, elle apportera au sacrificateur, à l'entrée de la tente d'assignation, un agneau d'un an pour l'holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle pour le sacrifice d'expiation. Le

(49) Nous portons à l'attention de ceux qui ont attribué une signification physiologique aux 40 jours d'impureté liée au post-partum que pour la Bible :

-- Moïse séjourne sur le Mont Sinaï 40 jours et 40 nuits (Ex. XXXIV. 28).

-- L'exploration de la Terre Promise prend : 40 jours (No. XIII, 26).

-- Les pérégrinations du peuple d'Israël dans le désert durent : 40 ans (No. XIV, 34).

-- Elie marche : 40 jours et 40 nuits (I R. XIX, 8).

-- Le jeûne de Jésus-Christ dans le désert se prolonge 40 jours et 40 nuits (Mt IV, 2), etc...

sacrificateur le sacrifiera devant l'Eternel, et fera pour elle l'expiation ; et elle sera purifiée du flux de son sang. Telle est la loi pour la femme qui enfante un fils ou une fille. Si elle n'a pas de quoi se procurer un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, l'un pour l'holocauste, l'autre pour le sacrifice d'expiation. Le sacrificateur fera pour elle l'expiation, et elle sera pure » (Lé. XII, 6-8).

CHAPITRE III

LA NUTRITION ET LA BIBLE

La Bible ne nous dit pratiquement rien sur la physiologie de la nutrition qui, pour Elle, s'accompagne d'un grand mystère :

« Tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre puis est jeté dans les lieux secrets »¹.

Les seuls renseignements que nous pouvons en tirer, concernent le régime alimentaire des Israélites, les diverses prohibitions qui le touchent dans l'Ancien Testament et le rétablissement d'une plus grande tolérance à son égard dans le Nouveau Testament.

(1) Mt. XV, 17.

Le régime alimentaire des Israélites

Examiné à travers les pages de la Bible, il subit des variations multiples suivant les périodes de la vie d'Israël.

1° *A l'époque antédiluvienne* : il n'est question que de régime végétarien sans qu'on puisse formellement conclure à une croyance en cette alimentation exclusive :

« Voici je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre nourriture »¹.

Une seule restriction : un fruit « ouvrant l'intelligence » et provenant d'un arbre « de la connaissance du bien et du mal »².

2° *Après le déluge* : on assiste à une orientation vers le régime mixte, carné et végétarien :

« Tout ce qui se meut et qui a vie vous servira de nourriture : je vous donne tout cela, comme l'herbe verte »³.

Une seule restriction ici aussi : manger de la chair avec son sang.

3° *A l'époque des patriarches* : le régime est celui des Bédouins de régions désertiques avec les caractéristiques suivantes :

Prédominance des produits de l'élevage : viande de mouton, chevreau, bœuf⁴, plus rarement de veau réservé aux invités de marque⁵ ; laitages⁶, le beurre n'étant pas inconnu puisqu'un

(1) Ge. I, 29.

(2) Ge. II, 17.

(3) Ge. IX, 3.

(4) Ge. XII, 16 - XXI, 27.

(5) Ge. XVIII, 7.

(6) Ge. XVIII, 8.

bas-relief découvert près d'Ur en Chaldée et datant de 3.000 ans av. J.-C. montre les phases de sa préparation⁷.

Comme appoints : des denrées facilement conservables et provenant d'achats⁸, d'échanges commerciaux⁹, et peut-être bien aussi de quelques rapines¹⁰ : céréales¹¹, légumes secs fort appréciés si nous nous basons sur l'épisode d'Esau vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles¹², fruits secs tels pistaches et amandes¹³, miel¹⁴.

Les préparations culinaires étant très simples : viandes grillées, grains de blé grillés ou bouillis, farine pétrie et cuite avec ou sans levain, soupe de légumes secs.

Manque d'eau entraînant de multiples problèmes.

Disettes fréquentes nécessitant des voyages dans des pays fertiles. C'est ainsi que les trois patriarches, Abraham¹⁵, Isaac¹⁶, Jacob¹⁷, ne manquent pas d'y être contraints.

En résumé : alimentation frugale, digne pendant de la vie rude du désert.

4° *En Égypte* : par contraste la nourriture y est riche et abondante. Non seulement les Hébreux y trouvent viande et poisson à satiété mais encore des légumes frais « concombres, melons, poireaux, oignons et aulx¹⁸, dont l'absence ultérieure dans le désert entraînera maints regrets.

Nous savons par d'autres sources que les repas de la classe aisée étaient très copieux au temps des Pharaons. Les festins, dont nous relevons quelques traces dans la Bible¹⁹ avaient, d'après Pétrie²⁰ un menu fort achalandé : apéritifs (?), volailles, viandes rôties ou bouillies, poissons, plusieurs plats de légumes et plusieurs sortes de fruits.

(7) G. Contenau : la médecine en Assyrie et Babylonie, p. 29.

(8) Ge. XLII, 3.

(9) Ge. XLIII, 11.

(10) Ge. XXXIV, 28.

(11) Ge. XXVII, 28.

(12) Ge. XXV, 34.

(13) Ge. XLIII, 11.

(14) Ge. XLIII, 11.

(15) Ge. XII, 10.

(16) Ge. XXVI, 1.

(17) Ge. XLII.

(18) No. XI, 4-5.

(19) Ge. XL, 20 - XLIII, 34.

(20) Pétrie cité par N. RIAD : la médecine au temps des Pharaons, p. 72.

La conséquence en était une obésité fréquente et fort importante que Ruffer²¹ n'a pas manqué de retrouver sur les momies.

Mais la condition sociale des Juifs, devenus esclaves des Egyptiens, ne leur laisse guère le temps de profiter d'un tel régime alimentaire. Il faut d'ailleurs fuir bientôt vers des régions plus arides.

5° *Dans le désert* : Israël y retrouve bon gré mal gré son alimentation pauvre de nomade. Le manque de légumes frais²², de fruits²³, le repoussent vers un régime lacté et carné. Il utilise ce que « l'Eternel veut bien lui envoyer à manger »²⁴ : cailles²⁵ ; gros et menu bétail, cerfs, gazelles²⁶, daims, chevreuils, bouquetins, voire girafes²⁷ et ...sauterelles²⁸.

L'appoint consiste en un aliment bizarre : la manne « quelque chose de menu comme des grains, quelque chose de menu comme la gelée blanche sur la terre »²⁹.

L'absence d'eau se fait aussi cruellement sentir déterminant maints murmures contre les chefs qui ont poussé le peuple à quitter l'Egypte.

Et comme si les restrictions naturelles ne suffisaient pas, une loi inflexible, que nous étudierons, limite encore la variété des aliments par diverses prohibitions.

6° *En Terre Promise* : Dans ce pays où « coulent le lait et le miel » les Israélites trouvent enfin la possibilité de profiter d'une alimentation normale.

*
**

A titre de curiosité nous dresserons une liste des différents aliments cités dans l'Ancien Testament et que nous empruntons aux diverses encyclopédies bibliques.

(21) RUFFER cité par le même auteur, p. 58.

(22) No. XI, 5.

(23) No. XX, 5.

(24) Ex. XVI, 8.

(25) Ex. XVI, 13.

(26) De. XII, 15.

(27) De. XIV, 4.

(28) Lé. XI, 22.

(29) Ex. XVI, 14.

<i>Viandes</i>	Mouton. Agneau. Chèvre. Chevreau. Bœuf. Veau.	<i>Légumes frais.</i>	Concombre. Melon. Poireau. Oignon. Ail. Herbe amère (?) Coloquintes.
<i>Gibier</i>	Cerf. Gazelle. Chevreuil. Bouquetin. Daim. Chèvre sauvage.	<i>Légumes secs</i> .	Lentilles. Fèves.
<i>Volaille</i>	Perdrix. Cailles. Passereaux. Pigeons. Tourterelles.	<i>Fruits frais</i> ..	Figues. Raisins. Grenades. Caroubes. Mandragore.
<i>Poissons</i>		<i>Fruits secs</i>	Dattes.
<i>Sauterelles</i>		<i>Noix, etc.</i>	Figues sèches. Pistaches. Amandes. Noix. Olives.
<i>Céréales</i>	Froment. Orge. Epeautre. Millet.	<i>Divers</i>	Miel. Œuf. Manne (?).
<i>Laitages</i>	Lait. Crème. Fromage.	<i>Condiments</i> ..	Cumin. Coriandre. Menthe. Fenouil. Moutarde. Câpre. Safran. Cannelle. Vinaigre.
<i>de chèvres, va-</i>			
<i>ches et brebis</i>			
<i>Boissons</i>	Eau. Vin.		

Nous constatons qu'en se basant uniquement sur cette nomenclature, le régime pouvait être facilement équilibré, la forte teneur en lipides : de la crème et de certains fruits (olives, noix) ; en protides : de diverses viandes et du fromage ; en glucides : du miel et de certains fruits (dattes, figues sèches) suppléant facilement à la carence passagère de tel ou tel constituant.

Cependant cet équilibre subit quelques entorses. Tout d'abord les excès de table. Les chefs et les prophètes se plaignent de ceux qui, de bon matin mangent⁽³⁰⁾ et courent après les boissons enivrantes⁽³¹⁾, de celui « qui fait boire son prochain et qui l'enivre »⁽³²⁾ de ceux qui ont le corps « chargé ou brillant d'embonpoint »⁽³³⁾.

(30) Ec. X, 16.

(31) Es. V, 11.

(32) Ha. II, 15.

(33) Ps. LXXIII, 4 - Je. V, 28.

L'un deux, Amos, décrit leur festin :

« Ils sont mollement étendus sur leurs couches ;
Ils mangent les agneaux du troupeau,
Les veaux mis à l'engrais
Ils extravaguent au son du luth...
...ils boivent le vin dans de larges coupes,
Ils s'oignent avec la meilleure huile »³⁴.

Mais ces plaintes ne sont pas déterminées par des considérations hygiéniques, mais pour des raisons religieuses, morales ou nationales dont on trouve chaque fois la trace. Les adeptes de la bonne chère sont répréhensibles non parce qu'ils nuisent à leur santé, mais parce qu'« ils ne prennent point garde à l'œuvre de l'Eternel »³⁵, « ils n'ont aucune part aux souffrances humaines »³⁶, « ils ne font pas droit aux indigents »³⁷, « ils ne s'attristent pas sur la ruine » de leur peuple³⁸.

Par réaction l'homme de Dieu ne manque pas de jeûner. Cette abstention alimentaire peut être totale avec refus de consommer plus ou moins longtemps même du pain et de l'eau³⁹ ou partielle avec restriction plus sélective de mets délicats, de viandes et de vin⁴⁰. Mais là encore, « si les genoux sont affaiblis par le jeûne et si le corps est épuisé de maigreur »⁴¹, ce ne sont pas des données hygiéniques qui déterminent ce refus d'absorption alimentaire.

Le jeûne est un signe d'humiliation⁴², de deuil⁴³. Il renforce les supplications faites à Dieu⁴⁴ et permet à l'être humain de « faire entendre sa voix en haut »⁴⁵.

Malheur si l'au-delà reste insensible à cet ultime appel. Alors s'abattent sur l'homme les pires calamités dont, avec la peste et l'épée, la famine est la plus meurtrière⁴⁶.

La Bible cite souvent ces grandes disettes et les décrit d'une façon fort réaliste.

Nous voyons ainsi les carencés « avoir un aspect plus sombre que le noir, la peau collée sur les os, sèche comme du bois »⁴⁷,

(34) Am. VI, 4 à 7.

(35) Es. V, 11.

(36) Ps. LXXIII, 4.

(37) Jé. V, 28.

(38) Am. VI, 6.

(39) De. IX, 9.

(40) Da. X, 3.

(41) Ps. CIX, 24.

(42) Esd. VIII, 21.

(43) Né. I, 4 - Da. X, 2.

(44) Jé. XIV, 12.

(45) Es. LVIII, 4.

(46) Jé. XIV, 12 à 16.

(47) La. IV, 8.

payer pour leur subsistance « jusqu'à quatre-vingt sicles d'argent la tête d'un âne et jusqu'à cinq sicles d'argent une portion de fiente de pigeon »⁴⁸, en arriver à manger leurs excréments et à boire leur urine⁴⁹, les pères manger leurs enfants et les enfants manger leur père⁵⁰, les femmes, malgré leur tendresse, faire cuire leurs enfants⁵¹ et dévorer ces fruits de leurs entrailles⁵².

Ces descriptions effroyables ne sont données que pour renforcer l'idée du châtement divin lié à la famine que le Deutéronome n'a pas manqué d'affirmer solennellement auparavant :

« Si tu n'obéis point à la voix de l'Eternel, ton Dieu, si tu n' observes pas et ne mets pas en pratique tous ses commandements et toutes ses lois que je te prescris aujourd'hui, voici toutes les malédictions qui viendront sur toi et qui seront ton partage »⁵³ :

« Au milieu de l'angoisse et de la détresse où te réduira ton ennemi, tu mangeras le fruit de tes entrailles, la chair de tes fils et de tes filles que l'Eternel, ton Dieu, t'aura donnés. L'homme d'entre vous le plus délicat et le plus habitué à la mollesse aura un œil sans pitié pour son frère, pour la femme qui repose sur son sein, pour ceux de ses enfants qu'il a épargnés ; il ne donnera à aucun d'eux de la chair de ses enfants dont il fait sa nourriture, parce qu'il ne lui reste plus rien au milieu de l'angoisse et de la détresse où te réduira ton ennemi dans toutes tes portes.

« La femme d'entre vous la plus délicate et la plus habituée à la mollesse, qui par mollesse et par délicatesse n'essayait pas de poser à terre la plante de son pied, aura un œil sans pitié pour le mari qui repose sur son sein, pour son fils et pour sa fille ; elle ne leur donnera rien de l'arrière-faix sorti d'entre ses pieds et des enfants qu'elle mettra au monde, car, manquant de tout, elle en fera secrètement sa nourriture au milieu de l'angoisse et de la détresse où te réduira ton ennemi dans tes portes »⁵⁴.

(48) 2 R. VI, 25.

(49) 2 R. XVIII, 27.

(50) Ez. V, 10.

(51) La. IV, 10.

(52) La. II, 20.

(53) De. XXVIII, 15.

(54) De. XXVIII, 53 à 57.

Les prohibitions alimentaires de l'Ancien Testament

Elles sont fort nombreuses et peuvent s'appliquer :

- A certains animaux,
- A certains de leurs organes,
- A certains modes d'abattage,
- Aux préparatifs culinaires et au repas.

A. — Les animaux à rejeter de toute utilisation élémentaire

a) Les espèces dites « impures ».

Nous sommes sûrs que le lecteur pense ici à un animal particulier, le porc ; à son rôle positif dans la transmission de certains parasites à l'homme ; à sa consommation néfaste dans les pays chauds ; au flair médical de Moïse interdisant son utilisation alimentaire par les Juifs, sous prétexte d'appliquer des préceptes religieux mais en réalité poussé par des considérations hygiéniques. Des dizaines de livres ont défendu cette thèse dans les milieux médicaux et pour ma part je n'ai assisté à aucun cours introductif de parasitologie sans que ce petit rappel historique ne soit administré aux auditeurs. Nous verrons bientôt si une telle interprétation repose sur des bases solides.

Tout d'abord, si la Bible fait remonter la distinction entre animaux purs et impurs dès avant le déluge au temps de Noé¹, c'est surtout la loi mosaïque qui la précise. Le Chapitre XI du Lévitique, tout en subdivisant le règne animal en quatre grandes classes, donne les indications suivantes :

1° Les animaux terrestres impurs sont « tous ceux qui n'ont pas à la fois la corne fendue, le pied fourché et qui ne ruminent pas ». Les exemples sont donnés par : le chameau, le daman

(1) Ge. VII, 2, 3.

et le lièvre (?)² « qui ruminent mais n'ont pas le pied fourché » ; le porc qui a « la corne fendue et le pied fourché, mais qui ne rumine pas ».

2° Les animaux aquatiques impurs sont tous ceux qui n'ont pas des nageoires et des écailles.

3° Les oiseaux impurs sont donnés par la liste suivante : l'aigle, l'orfraie, l'aigle de mer, le milan, l'autour, le corbeau, l'autruche, le hibou, la mouette, l'épervier, le chat-huant, le plongeon, la chouette, le cygne, le pélican, le cormoran, la cigogne, le héron, la huppe et la chauve-souris (qui est oiseau...).

4° Les reptiles. Sont rangés dans cette classe non seulement les reptiles proprement dits, mais encore tous les petits animaux depuis les insectes, jusqu'aux batraciens et certains mammifères. Sont impurs :

« Tous ceux qui volent et qui marchent sur quatre pieds » ; sauf la sauterelle et trois de ses espèces : solam, hargol et hagab parce qu'ils ont « des jambes au-dessus de leurs pieds pour sauter sur la terre ».

« Tous ceux qui rampent » (?) : taupe, souris, lézard, hérisson, grenouille, tortue, limaçon et caméléons sont donnés en exemples.

« Tous ceux qui se traînent sur le ventre, qui marchent sur quatre pieds ou sur un grand nombre de pieds ».

Tous ces animaux dont un autre chapitre : Deutéronome XIV dresse une nomenclature quelque peu différente, sont en abomination à l'Israélite. Non seulement il ne doit pas les manger, mais il lui est interdit de toucher à leurs corps morts qui lui transmettraient leur impureté.

*
**

Voici donc donnée la liste des animaux impurs. Nous pouvons en tirer deux conclusions :

1° La notion d'impureté n'est pas liée seulement au porc, mais à un grand nombre d'animaux. C'est une règle plus générale qui l'a déterminée.

(2) Le Lièvre serait classé parmi les ruminants par suite du mouvement continu de ses mâchoires.

2° La notion d'impureté ne peut avoir une origine hygiénique. S'il est indéniable que le porc transmette à l'homme des parasitoses nombreuses dont, la trichine et la cysticercose sont les plus fréquentes, que la consommation de sa chair grasse et indigeste soit nuisible aux habitants des pays chauds, même si on admet que l'Israélite ait fait preuve d'une très bonne observation médicale dans ce cas particulier, nous ne voyons pas en quoi l'utilisation alimentaire du lièvre, de la tortue, du hérisson et du chameau — pour ne parler que de ceux-ci — soit moins hygiénique que celle du mouton, origine aussi de parasitoses ou plus insolite que celle de la girafe, deux animaux sur lesquels ne s'appesantit aucun préjugé alimentaire.

L'explication ici encore doit être recherchée par ailleurs en nous aidant de l'étude des traditions répandues de par le monde.

IL FAUT EN EFFET REMARQUER QUE LE REJET DE CERTAINES ESPÈCES ANIMALES DE TOUTE UTILISATION ALIMENTAIRE N'EST PAS SPÉCIFIQUE AUX HÉBREUX.

Non seulement on l'observe chez des peuples de l'antiquité, des peuplades primitives et dans certaines religions, mais on en relève encore des traces dans des groupements humains actuels des plus évolués :

Chez les peuplès de l'antiquité :

En Egypte : Hérodote signale que les habitants de ce pays « tiennent le pourceau pour une bête impure ; si quelqu'un en frôle un en passant, il va se plonger dans le fleuve avec ses vêtements ». En ce qui concerne les gardiens de troupeaux « ils ne pénètrent dans aucun sanctuaire... personne ne veut leur donner sa fille en mariage »³. La Bible précise même de son côté que « tous les bergers sont en abomination aux Egyptiens »⁴.

Les Syriens : considèrent le poisson comme un animal sacré dont l'utilisation entraîne chez le consommateur ulcères généralisés et œdème des pieds et ascite (Frazer : le Rameau d'Or).

(3) HÉRODOTE II, 47.

(4) Ge. XLVI, 34.

Les Anciens Bretons : si on en croit Jules César, s'interdisent de manger lièvre, poule et oie. (J. César : Bell, Gall V, 12).

Chez les peuplades primitives⁵ :

Les animaux touchés par des prohibitions alimentaires sont très variables. Ils diffèrent non seulement d'une contrée à l'autre mais bien souvent à l'intérieur d'un même clan pour chacun des membres de celui-ci.

— *Les espèces animales interdites, suivant les régions* : Si le poisson est le plus souvent en cause, le porc, la volaille et bien d'autres animaux jouissent parfois — et pour leur grand bien — d'un préjugé tout aussi défavorable :

Le Poisson : chez les Tasmaniens, certaines tribus de Formose, les Bantous, les Zoulous, les Akikuyu du Kenya, les aborigènes des Iles Canaries, les Zuni, Navaho, Apaches d'Amérique.

Le Porc : au Queensland, chez les Tangkul du Manipur, les Wapisiana de la Guyane Britannique, les Caingue du Paraguay, les Zuni, Navaho et Apaches.

La Volaille : à Sarawak, sur la côte du Loango, chez les Banyoro de l'Ouganda, les Bakundu du Cameroun, les Wapisiana. Plus spécialement le canard chez les Coroado du Brésil, les Indiens d'Amérique du Nord ; les poules en Somalie ; le dindon sauvage chez les Navaho.

La Chèvre : à Sarawak, sur la côte du Loango, chez les Banyoro, les Indiens de la Guyane Britannique.

Le Mouton : chez les Banyoro, les Indiens de la Guyane Britannique.

Le Bœuf : chez les Indiens de la Guyane Britannique.

Le Buffle sauvage : chez les Védas.

L'Antilope bubale : chez les Zoulous.

Le Cerf : chez les Coroado et les Jivaro d'Amérique du Sud.

Le Léopard, l'Eléphant, le Chacal : chez les Védas.

(5) Nous empruntons les exemples à :

FRAZER : le Rameau d'Or.

P. GORDON : Religion des Primitifs.

et principalement à l'excellent livre de H. WEBSTER : Le Tabou. Trad. J. MARTY, Paris 1952, Pavot.

L'Ours : chez les Vêda et les Navaho.

Les Oiseaux : en Somalie et sur la côte de Loango.

Les Rongeurs : en Somalie. Parmi eux, le *Cutia*, dont la chair pourtant succulente serait interdite par les Coroado du Brésil. L'Ecureuil chez les Indiens Seri du Mexique.

Le Lézard : chez les Baroro et les Jivaro.

L'Alligator : chez les Baroro.

Le Requin : pour les habitants des îles de Torrès.

De cette longue énumération, pourtant bien incomplète, nous pouvons conclure qu'il n'existe pratiquement aucun animal important qui ne soit, pour ainsi dire, la « bête noire » de quelque tribu. Il serait certainement malaisé pour n'importe quel parasitologue ou vétérinaire de donner une origine hygiénique sérieuse à de telles prohibitions et pour compliquer une entreprise visant un tel but :

Ces Tabous alimentaires varient souvent chez certaines peuplades pour chaque individu faisant partie du groupement humain :

— D'après son sexe ou son âge ou son degré d'initiation : c'est ainsi que :

A Sarawak : la chèvre et la volaille, chez les Dayaks de Malintam : le singe, le cerf et le crocodile, chez les Bahuana du Congo Belge : la grenouille, sont réservés aux femmes et aux enfants et rigoureusement interdits aux hommes.

Chez les Bakwiri du Cameroun c'est le contraire : la volaille est à rejeter rigoureusement de toute alimentation pour les femmes et seulement pour celles-ci.

Chez les Zoulous la volaille peut être consommée uniquement par les gens très jeunes et les vieillards. Chez les Athéraka du Kenya les oiseaux sauvages et la volaille ne peuvent faire que les délices des enfants incirconcis.

— D'après sa situation de famille ou sa position sociale :

En Nouvelle-Guinée britannique, seuls les célibataires s'interdisent la consommation de lézards. Les Touareg, s'ils sont nobles, ne mangent jamais deux variétés de reptiles, le varanus et l'uromastix qui seraient, d'après eux, leurs parents éloignés. Les chamanes Vedda s'interdisent le porc, les Todas ne con-

somment la chair du buffle mâle qu'au milieu d'une cérémonie sacrée, réservée d'ailleurs uniquement aux hommes.

— Très souvent dans certaines tribus chaque personne est liée dès sa naissance à un animal particulier qui sera tabou pour lui par la suite sans l'être pour ses compagnons. C'est ce qui se passe entre autres au Tanganyika chez les Wabena, au Bas-Congo dans certaines tribus, au Gabon chez les Bakalaï...

Nous comprenons qu'il n'existe dans ces conditions non seulement pas d'animal qui ne soit tabou de quelque tribu de par le monde, mais encore aucun qui ne puisse l'être pour quelque membre d'une même tribu.

Dans certaines religions et chez presque tous les peuples du monde actuel ces préjugés ne sont pas absents. Comment expliquer par des notions d'hygiène : que le porc soit prohibé chez les Juifs et les Musulmans, alors que c'est la vache qui l'est pour certains Indous ; que l'escargot et la grenouille soient dédaignés par les Anglo-Saxons alors qu'ils font le régal des gourmets français ; que le rat, le chat et le chien soient méprisés par les Européens, du point de vue alimentaire, alors qu'ils sont fort bien cuisinés, dit-on, en Extrême-Orient ?

LES BASES HYGIÉNIQUES DE TOUTES CES PROHIBITIONS ÉTANT BIEN FRAGILES, LA MENTALITÉ PRIMITIVE PEUT SEULE EXPLIQUER DE TELS PRÉJUGÉS.

De nombreuses théories ont été élaborées dont la synthèse, croyons-nous, est possible.

I. — *Pour nos lointains ancêtres* : les premières impressions ressenties face aux animaux ont été certainement la crainte et la frayeur. C'était l'époque où, nus et désarmés devant des espèces particulièrement imposantes par leur taille et leur force, ils se réfugiaient dans des cavernes ou construisaient leur demeure sur pilotis pour leur échapper. Dès cette période une tendance naquit : exagérer le pouvoir des bêtes particulièrement dangereuses et leur lier toutes sortes de superstitions ; les attaquer et les consommer pouvait en particulier entraîner des représailles de leur part : c'est ainsi que de nos jours les habitants des îles de Torrès et des Nouvelles Hébrides refusent de manger le requin par crainte d'être attaqués un jour en mer par d'autres requins.

II. — *Dans une seconde phase*, surmontant tant soit peu sa crainte, le primitif a observé ces êtres mystérieux et redoutables.

D'un côté il leur a trouvé quelque ressemblance avec lui-même et estimé en conséquence que leur consommation était assimilable à de l'anthropophagie.

Certaines peuplades ont été amenées à attribuer aux animaux une certaine paternité sur l'espèce humaine. C'est ainsi que certains Touaregs se considérant issus de certains lézards ; que les habitants de l'île de Wetar, non loin de Célèbes, se croyant descendus de porcs sauvages, de serpents, de crocodiles, de tourterelles, de chiens et d'anguilles, n'en mangent jamais.

D'autres groupes ont estimé que l'âme humaine pouvait fort bien élire quelque résidence dans la faune terrestre. Cette croyance en la métempsychose est, même à l'heure actuelle, très répandue. Les animaux, récepteurs d'âmes d'hommes défunts sont très divers : chez les Canalo de l'Equateur c'est le jaguar : dans d'autres tribus d'Amérique du Sud : l'aigle et le faucon ; en Afrique : le porc, l'hyène, l'hippopotame, le léopard... En Nouvelle-Bretagne les membres de certaines sociétés secrètes pensent même que leur propre âme résidant temporairement ou en permanence dans le porc, le requin, la tortue, le chien, la seiche et certains poissons. Manger ces espèces, équivaldrait peut-être à une auto-consommation.

D'un autre côté le primitif a observé les caractères physiques, les qualités et les défauts des différents animaux et a été amené à proscrire de son alimentation ceux qui risquaient de le contaminer — par voie digestive — de certains vices. Si des peuplades pensent, en consommant la chair d'hippopotame, de grenouille, être atteintes respectivement d'éléphantiasis, d'exophtalmie ou de goitre, d'autres pensent s'infuser de tares morales. Aussi évitent-elles par exemple d'utiliser le lièvre, le cygne, le porc... pour ne pas s'assimiler la peur, l'orgueil, la malpropreté...

III. — *Dans une troisième phase*, l'homme s'est mis à codifier toutes ces croyances, léguées de père en fils depuis des temps immémoriaux, imbriquées bien souvent les unes aux autres et il les a rattachées à ses idées religieuses.

Qu'un animal soit pour les uns le réceptacle de l'âme humaine, qu'il contienne pour d'autres un « esprit gardien »,

qu'il soit particulièrement associé au clan, le voilà atteignant le sacré et devenu inconsommable⁶.

Qu'un animal soit repoussant par certains de ses caractères, qu'il lui soit rattaché un préjugé défavorable et lointain, le voilà classé « impur » et rejeté également de toute utilisation alimentaire.

J.-G. Frazer⁷ estime même que la limite entre ces deux extrêmes est souvent bien mince.

Prenant l'exemple du porc, incarnation dans l'antiquité de l'Adonis divin ou d'Aphrodite, considéré comme sacré par les Syriens et impur par les Egyptiens et les Hébreux, cet éminent sociologue conclut :

« Il faut probablement expliquer les croyances et les coutumes des Egyptiens en ce qui concerne le porc, comme étant fondées sur l'idée de la sainteté extrême, plutôt que sur celle de l'impureté extrême de l'animal ou plutôt et plus exactement elles impliquent que l'on regardait l'animal, non pas simplement comme une créature malpropre et dégoûtante, mais comme douée de hauts pouvoirs surnaturels, et que par suite elle était considérée avec ce sentiment primitif de terreur et de respect religieux dans lequel la vénération et l'horreur se confondent ». « Et il est peut-être possible de dire d'une façon générale que tous les animaux ainsi prétendus impurs étaient à l'origine sacrés : la raison pour laquelle on ne les mangeait pas, était qu'ils étaient divins ».

CES NOTIONS BIEN ÉTABLIES, NOUS POUVONS MAINTENANT TENTER DE DONNER UNE EXPLICATION DES PRESCRIPTIONS DE L'ANCIEN TESTAMENT CONCERNANT CERTAINES ESPÈCES ANIMALES.

I. — *D'un côté, le peuple d'Israël est héritier de la mentalité primitive.*

L'animal est pour lui un être particulièrement mystérieux : sa reproduction, sa nutrition, toute sa vie sont pleines d'inconnues explicables seulement pour Dieu⁸. Certains, tel le lion⁹,

(6) (En dehors de certaines cérémonies où il peut être utilisé comme nourriture communautaire).

(7) J.-G. FRAZER : le Rameau d'Or, Paris 1923. Geuthner p. 445 et 446.

(8) Job XXXIX.

(9) Ps. VII, 3.

l'hippopotame¹⁰, le crocodile¹¹, sont particulièrement redoutables par leur force ; il sait (et il le dit) qu'il a peu de prise sur eux. D'autres espèces, considérées certainement comme impures par d'autres peuples avec lesquels il a quelque contact, lui inspirent du dégoût.

II. — *D'un autre côté l'Israélite a une foi, bien à lui, qui ne manque pas d'accentuer les prohibitions.*

1° Les animaux carnassiers : oiseaux ou mammifères, qui se repaissent d'animaux « trouvés morts » ou « déchirés dans les champs » lui inspirent une sainte horreur gastronomique : ils se sont abreuvés de sang et du « principe vital » sacré contenu en son sein.

2° Le serpent, tous les reptiles et par analogie tous les animaux bas sur pattes et tous les poissons sans nageoires ni écailles, évoquent en lui l'incarnation de Satan et le péché originel et sont à éliminer de l'alimentation.

3° Les animaux, objet de l'idolâtrie des peuples avoisinants et qui servent peut-être de nourriture communelle lors de cérémonies religieuses ne peuvent être mangés.

Il est très caractéristique, qu'un prophète, Esaïe, puisse lier la consommation de certaines espèces animales¹² à des pratiques païennes et se plaindre en ces termes :

« D'un peuple qui ne cesse de m'irriter (l'Eternel) en face
Sacrifiant dans les jardins,
Et brûlant de l'encens sur les briques :
Qui fait des sépulcres sa demeure,
Et passe la nuit dans les cavernes,
Mangeant de la chair de porc,
Et ayant dans ses vases des mets impurs ;
Qui dit : Retire-toi,
Ne m'approche pas, car je suis saint !... »

(Es. LXV, 3-5.)

(10) Job XL, 10-19.

(11) Job XL, 20-28 et tout le chapitre XLI.

(12) Es. LXVI, 17.

b) **Les animaux impropres à toute utilisation élémentaire par suite de leur comportement ou des circonstances de leur naissance.**

1. — *Les bêtes ayant entraîné la mort d'un être humain* sont condamnées à être lapidées et leur chair ne peut être mangée¹³. L'Israélite ne pense ici en aucune façon empêcher une contamination quelconque de son propre organisme par des principes infectieux présents dans le corps d'animaux peut-être malades. Sa loi procède d'une idée générale que nous rappelons : « Sachez-le aussi je redemanderai le sang de vos âmes, je le redemanderai à tout animal... Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé »¹⁴.

2. — *Les nouveau-nés* : doivent rester au moins sept jours après leur naissance auprès de leur mère et ne peuvent être sacrifiés pendant ce laps de temps¹⁵.

Cette loi peut dériver, soit de l'idée de l'impureté se transmettant de la mère au petit et qui ne prend fin que le septième jour, soit d'une règle morale liée au respect de la maternité et de la vie naissante. Il est interdit en effet d'égorger un animal et son petit le même jour¹⁶, de prendre dans un nid un oiseau en même temps que ses petits¹⁷.

C'est d'ailleurs une notion que nous retrouvons chez d'autres peuples : les Fuégiens entre autres s'abstiennent de tuer les oiseaux avant qu'ils ne puissent voler, certains Indiens de l'Arizona refusent d'enlever du nid tous les aiglons en même temps¹⁸.

3. — *Le premier-né* ne peut être consacré qu'à Dieu, auquel doivent revenir les prémices de toute chose.

(13) Ex. XXI, 28.

(14) Ge. IX, 5, 6.

(15) Lé. XXII, 26, 27.

(16) Lé. XXII, 28.

(17) De. XXII, 6, 7.

(18) Mr. WEBSTER, le Tabou, p. 323.

B. — Les parties de l'animal à rejeter de l'alimentation

a) Le sang :

La règle est formelle :

« Personne d'entre vous ne mangera du sang et l'étranger qui séjournera au milieu de vous ne mangera pas de sang »¹⁹.

Elle est souvent répétée et sa non observation est considérée comme une faute grave²⁰, entraînant même pour l'étranger vivant parmi les Israélites la sanction impitoyable d'être « retranché du milieu de son peuple »²¹.

De nombreux médecins, se penchant sur la Bible, ont attribué une origine prophylactique à cette interdiction. Ils sont partis de l'idée des bactériologistes du siècle dernier qui, se basant sur la présence de microbes dans les hémocultures en cas de septicémie ont défendu la théorie de leur pullulation dans le sang, pensé à la contamination du consommateur par ingestion de ce sang pollué et conclu au bien-fondé de la règle de Moïse en avance de trois millénaires sur la médecine de son époque.

En réalité nous savons depuis les travaux de Reilly et Gastinel que :

— Il n'y a presque jamais de prolifération microbienne dans le sang²².

— Même en cas de septicémie intense le nombre de bactéries y est relativement constant.

— Celles-ci migrent simplement en provenance d'un foyer de l'organisme où elles se sont établies et où elles se multiplient.

S'il fallait interdire une consommation quelconque, c'est celle d'un foyer microbien qui s'imposerait et non celle du sang. Or, nulle part il n'en est question.

L'origine hygiénique d'une telle prohibition étant plus que problématique, l'explication ne peut ressortir que de considérations métaphysiques :

(19) Le. XVII, 12.

(20) IS. XIV, 32-35.

(21) Le. XVII, 10.

(22) De rares cas de pullulation bactérienne dans le sang existent : dans le charbon par exemple au stade ultime de la maladie.

1. — *Rapport du sang avec le « nefesh »* : nous avons vu que pour l'Hébreu le principe vital est dans le sang et les scribes insistent plus d'une fois que c'est pour cette raison que la consommation de ce dernier est rigoureusement interdite. Puisque c'est Dieu qui a donné cette « vitalité », elle appartient donc à Lui et à Lui seul. Il ne peut revenir qu'à Lui et à Lui seul. Nul n'a le droit de tenter d'augmenter ses propres forces vitales, en ingérant celles contenues dans le sang des animaux.

Sur cette croyance se sont peut-être greffées deux autres :

2. — *Rapport du sang avec la nourriture des démons* : Une croyance antique, reprise par Origène, attribue aux démons le pouvoir d'aspirer le sang. Nous en retrouvons quelque trace chez les Touaregs qui redoutent des génies malfaisants suçant le sang des hommes à distance. Peut-être l'hébreu ne veut-il pas risquer d'avoir un contact quelconque avec ces puissances du mal ?

3. — *Rapport du sang avec les pratiques idolâtriques* : De nombreux peuples buvant le sang des victimes au milieu d'un rituel païen et cette consommation étant liée à de telles cérémonies, l'Hébreu veut, peut-être, se tenir à l'écart de toute pratique éloignée de sa foi religieuse. Il est, en tout cas, curieux de noter que, parfois, cette interdiction de consommer le sang est associée à d'autres prohibitions qui, elles, se rapportent bien à des rites idolâtriques de peuples voisins d'Israël :

« Vous ne mangerez rien avec du sang. Vous n'observerez ni les serpents ni les nuages pour en tirer des pronostics. Vous ne couperez point en rond les coins de votre chevelure, et tu ne raseras point les coins de ta barbe. Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez point de figures sur vous. Je suis l'Eternel ». (Lé. XIX, 26-28).

b) La graisse :

Nous avons vu que l'Israélite croit en la contenance d'une partie du principe vital dans ce tissu de réserve dont l'utilisation alimentaire est en conséquence soumise à une interdiction absolue tout comme celle du sang²³.

(23) Le. III, 17.

Un autre passage²⁴ limite plus spécialement cette prohibition d'une part à la graisse d'animaux « dont on offre à l'Eternel des sacrifices consumés par le feu » (c'est-à-dire le bœuf, l'agneau et la chèvre) et d'autre part à la graisse de toute bête « morte ou déchirée », partie du corps qui peut cependant servir dans ce cas à tout autre usage que l'alimentation.

Nous voyons ainsi que l'interdiction de consommer de la graisse n'est pas déterminée par des considérations hygiéniques en rapport avec sa nature indigeste sous des climats chauds ou avec son influence aggravante, fâcheuse sur l'adiposité de l'utilisateur. Elle provient du respect attaché à sa noble fonction. Ici encore c'est à Dieu et à Dieu seul que peut revenir l'organe qui contient ce principe vital donné par Lui seul.

c) Le « tendon de l'emboiture de la hanche » :

La Bible fait remonter l'origine de son élimination de l'alimentation à l'épisode suivant de la vie d'un de ces patriarches :

« Jacob demeura seul. Alors un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne pouvait le vaincre, cet homme le frappa à l'emboiture de la hanche ; et l'emboiture de la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : laisse-moi aller car l'aurore se lève. Et Jacob répondit : Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni. Il lui dit : Quel est ton nom ? Et il répondit : Jacob. Il dit encore : Ton nom ne sera plus Jacob, mais tu seras appelé Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec des Hommes, et tu as été vainqueur. Jacob l'interrogea en disant : Fais-moi je te prie, connaître ton nom. Il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Et il le bénit là.

Jacob appela ce lieu du nom de Péniel : car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée. Le soleil se levait lorsqu'il passa Péniel. Jacob boitait de la hanche. C'est pourquoi jusqu'à ce jour les enfants d'Israël ne mangent point le tendon qui est à l'emboiture de la hanche ; car Dieu frappa Jacob à l'emboiture de la hanche, au tendon »²⁵.

Le cas paraît au prime abord troublant. Cet exemple ne nous montre-t-il pas au plus haut point de quelles précautions prophylactiques les codificateurs israélites voulaient entourer leur peuple ? Sur l'observation d'une atteinte articulaire pathologique, qui peut être aussi bien une luxation qu'une arthrite

(24) Lé. VII, 22 à 27.

(25) Ge. XXXII, 24 à 32.

de la hanche²⁶, n'ont-ils pas été amenés à préconiser la prohibition alimentaire d'un organe pouvant recéler des dangers ?

Pourtant ici encore, nous rejetons une telle interprétation :

Si la prophylaxie a déterminé une telle interdiction alimentaire, elle devrait s'appliquer à d'autres organes plus fréquemment touchés par des atteintes pathologiques.

L'étude des mœurs de certains peuples primitifs montre que chez ceux-ci les prohibitions frappent certaines parties du corps d'un animal sans que des visées hygiéniques en soient la cause déterminante. C'est ainsi qu'entre autres :

Les Chaambas d'Afrique ne consomment pas la cervelle et la langue du chameau.

Les Indiens, Shuswap d'Amérique s'interdisent l'ingestion de la tête d'un oiseau ou du nez d'un renne, suivant la croyance que leurs « esprits gardiens » y résident.

Les Coroado du Brésil refusent de manger la protubérance du cou du tapir, de peur de perdre l'amour de leur femme.

Dans certains clans d'Amérique on observe même ce qu'on appelle le « split-totem » ou totem-fendu, conséquence de la subdivision du groupe en sous-clans. La prohibition alimentaire touche alors des organes différents du même animal : la langue pour un sous-groupe, les os pour un autre, le sang, la queue, les yeux... pour d'autres, sans que le tabou particulier à l'une des tribus s'applique aux autres individus du clan.

L'origine du rejet de l'alimentation du « tendon » de la hanche relève de croyances religieuses dont nous trouvons quelques traces chez certains peuples primitifs. C'est ainsi que chez les Hottentots d'Afrique l'idée est répandue que l'ancêtre lointain aurait été une personnalité lunaire du nom de Tsui-Goab (=blessure au genou). Celui-ci aurait été frappé à l'articulation du genou par un spectre et aurait, par cette mutilation initiatique, acquis la qualité d'initiateur. Et c'est en son honneur que, lors de cérémonies mystiques, l'officiant qui représente l'astre nocturne ne manque pas de boîter pour marquer l'inégalité des phases de la lune²⁷. Aussi pensons-nous qu'Israël, suivant en

(26) Luxation de la hanche si on accepte la version du traumatisme. Arthrite si on interprète l'incident comme un épisode fébrile nocturne. Certains en font même une névralgie sciatique.

(27) P. GORDON : les religions des primitifs, p. 196.

cela une tradition fort lointaine, a voulu marquer son respect envers un organe dont la lésion, attribuée à Dieu, conférait un caractère sacré.

C. — La réglementation des abattages

Elle est bien précisée tant en ce qui concerne le lieu que la méthode employée pour sacrifier la bête.

a) **L'abattage d'un animal, même en vue de la consommation, ne doit se faire que devant le tabernacle :**

« Si un homme de la maison d'Israël égorge dans le camp ou hors du camp un bœuf, un agneau ou une chèvre et ne l'amène pas à l'entrée de la tente d'assignation, pour en faire une offrande à l'Eternel devant le tabernacle de l'Eternel, le sang sera imputé à cet homme, il a répandu le sang, cet homme-là sera retranché du milieu de son peuple »²⁸.

Cette loi, qui semblerait concerner uniquement trois espèces animales n'a aucune visée hygiénique, contrairement à tout ce qu'on pourrait penser. Elle n'est destinée ni à assurer la propreté des lieux ou de l'alimentation en centralisant de telles opérations en un emplacement unique, ni à permettre l'observation et l'élimination de viandes pathologiques par des personnes compétentes. Elle dérive du fait qu'un abattage étant toujours, et avant tout, considéré comme un sacrifice religieux, cette cérémonie sacrée ne pouvait s'accomplir que devant Dieu et suivant un rite bien établi.

Cette réglementation inapplicable à la longue semble avoir été rapportée par la suite, si on se réfère au texte suivant :

« Néanmoins quand tu en auras le désir, tu pourras tuer du bétail et manger de la viande dans toutes tes portes, selon les bénédictions que t'accordera l'Eternel ton Dieu »⁽²⁹⁾.

b) **Toute bête destinée à la consommation doit être saignée :**

Son sang doit être « répandu sur la terre comme de l'eau »³⁰.

(28) Lé. XVII, 3 à 5.

(29) De. XII, 15 à 17.

(30) De. XII, 16, 24.

L'Israélite ne peut, en conséquence, utiliser dans ce but des animaux :

1° Abattus sans écoulement sanguin.

2° « Déchirés dans les champs » : « Il les jettera aux chiens »³¹.

3° « Trouvés morts » : « Il les donnera à l'étranger qui sera dans ses portes afin qu'il les mange ou il les vendra à un étranger car il est un peuple saint pour l'Eternel »³².

En cas d'utilisation alimentaire involontaire « il lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau et sera impur jusqu'au soir ; puis il sera pur. S'il ne lave pas ses vêtements et ne lave pas son corps, il portera la peine de sa faute »³³.

Ces préceptes ne proviennent pas de l'idée que les circonstances de la mort de l'animal étant inconnues, des intoxications pourraient résulter de telles consommations. La loi de Moïse pleine de prévenance pour l'étranger³⁴, n'aurait pas permis de faire reporter de tels risques sur celui-ci et nous ne voyons pas comment le nettoyage du corps et des vêtements de l'utilisateur pourrait arrêter les effets d'une éventuelle ingestion pathologique.

Ces règles découlent simplement de celles concernant la consommation du sang.

c) Le sang versé doit être recouvert de poussière³⁵ :

Cette loi ne procède pas d'une croyance, même vague, que le sang stagnant puisse servir de milieu de culture particulièrement favorable à la pullulation de principes infectieux, pouvant par la suite contaminer tout un camp par l'intermédiaire ou non d'insectes vecteurs.

Elle ne dérive que des notions que nous avons déjà exposées :

(31) Ex. XXII, 31.

(32) De. XIV, 21.

(33) Lé. XVII, 15, 16.

(34) Entre autres, nous reproduisons un passage caractéristique : « Vous traiterez l'étranger en séjour parmi vous comme un indigène du milieu de vous ; vous l'aimerez comme vous-même, car vous avez été étrangers dans le pays d'Egypte ». Lé. XIX, 34.

(35) Lé. XVII, 13.

Respect attaché au principe vital contenu dans le sang et qu'on ne peut laisser exposé à tous les vents.

Impureté liée au « sang mort » et qu'il faut cacher.

Malédiction attirée par ce fluide non recouvert « criant vengeance »³⁶.

D. — Prohibitions liées au repas et à sa préparation

a) La préparation du repas.

Si elle est codifiée quand il s'agit de cérémonies religieuses comme la Pâque par exemple, une seule interdiction la touche et se trouve mentionnée en dehors de celles-ci :

« Tu ne feras point cuire un chevreau dans le lait de sa mère »³⁷.

La répétition par trois fois de cette prohibition³⁸ et l'importance que l'Ancien Testament semble lui attacher a fait couler pas mal d'encre.

Aucune explication hygiénique n'ayant été avancée³⁹ nous nous contenterons de citer les interprétations d'une telle prescription :

1° Raffinement d'humanité exigeant de ne pas lier dans la cuisson le lait de la mère et le petit de celle-ci.

2° Croyance, héritée de la mentalité primitive, qu'un lien sympathique existe entre un animal et le lait qui en a été extrait : J.-G. Frazer⁴⁰ qui avance cette hypothèse, tire quelques arguments de l'étude de certains tabous de peuples primitifs : répugnance des tribus pastorales d'Afrique (Massaï, Baganda, Banyoro, etc.) à faire bouillir le lait du bétail, parfois à mettre en contact lait et viande dans un pot (Massaï-Bahima) ou même dans l'estomac humain (Nandi et Souks pastoraux)⁴¹

(36) Ez. XXIV, 7.

(37) Ex. XXIII, 19.

(38) Aussi : Ex. XXXIV, 26 - De. XIV, 21.

(39) Une interprétation assez fantaisiste en rapport avec des réactions anaphylactiques a pourtant été formulée par D. SCHAPIRO : L'hygiène alimentaire des Juifs devant la Science moderne.

(40) J.-G. FRAZER : le folklore dans l'Ancien Testament. édition abrégée. Trad. E. Audra, Paris, 1924. Geuthner.

(41) Ces peuplades laissent s'écouler 24 heures : entre l'absorption de la viande et du lait.

sous prétexte que la vache par représailles ne donnerait plus son lait. Et l'éminent sociologue anglais conclut en ce qui concerne la loi israélite : « liée à la marmite par un double lien de sympathie puisque le chevreau aussi bien que le lait venait de ses entrailles, la chèvre-mère avait deux fois plus de chance que n'importe quelle autre chèvre de perdre son lait ou de périr par la chaleur et l'ébullition ».

3° Rejet d'une pratique existant chez les peuples voisins d'Israël et à laquelle devait s'attacher une signification idolâtrique : J.-G. Frazer cite, sans la suivre, une théorie médiévale suivant laquelle cette prescription dériverait de la tradition suivante : « Quand les anciens païens avaient rentré toute la récolte ils avaient coutume de faire cuire un chevreau dans le lait de sa mère, puis, comme rite magique d'asperger avec le lait les arbres, les jardins et les vergers, pensant qu'ainsi ils les rendraient plus féconds l'année suivante ».

b) Le repas.

Il est soumis aussi à une certaine réglementation :

1° L'Israélite est tenu de se laver les mains avant de se mettre à table, de passer à l'eau les récipients devant contenir les mets⁴². Mais contrairement à ce qu'on pourrait penser, ici encore, il n'a pas en vue un but hygiénique : préserver sa santé physique. Il vise à ne pas souiller « sa vie intérieure » par des aliments qui auraient pu se contaminer de cette impureté rituelle dont il a horreur.

2. Les compagnons de table de l'Israélite ne peuvent être choisis parmi les gens de mauvaise vie⁴³ ou les païens⁴⁴ toujours pour la même raison et pour lui éviter aussi la tentation de consommer des « aliments impurs » utilisés par les étrangers. C'est sous cet aspect que la captivité d'Israël en Assyrie sera pénible, les Juifs pourront difficilement y suivre leurs traditions⁴⁵ et seront bien souvent obligés de ne pas les respecter⁴⁶.

(42) Marc VII, 2 à 5.

(43) Marc II, 16.

(44) Ga. II, 12 - Actes X, 28.

(45) Da. I.

(46) Os. IX, 3.

Aussi comprenons dans un certains sens que les Pharisiens soient, dans des circonstances plus favorables, particulièrement scandalisés de l'omission du lavage des mains par Jésus-Christ⁴⁷⁻⁴⁸ et ses disciples.

(47) Lu. XI, 38.

(48) Mt. XV, 2.

L'alimentation et le Nouveau Testament

Par contraste avec l'Ancien Testament, la seconde partie de la Bible adopte en la matière une position empreinte de la plus grande tolérance.

La plupart des prohibitions alimentaires édictées par les lois mosaïques et héritées de la mentalité primitive ou destinées à lutter contre les pratiques idolâtriques, perdent toute raison d'être car tout comme « les offrandes d'aliments, de boissons et les diverses ablutions », elles étaient certainement des « ordonnances charnelles imposées jusqu'à une époque de reformation ». Suivant le principe général exposé par Jésus-Christ :

« Il n'est hors de l'homme rien qui, entrant en lui, puisse le souiller ; mais ce qui sort de l'homme, c'est ce qui le souille »¹ car tout ce qui est du dehors « n'entre pas dans son cœur, mais dans son ventre, puis s'en va dans les lieux secrets, qui purifient tous les aliments » et « c'est du dedans, c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les méchancetés, la fraude, le dérèglement, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, la folie. Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans, et souillent l'homme »².

Suivant ce principe donc :

1. — *L'utilisation alimentaire des animaux considérés auparavant comme « impurs » se voit autorisée* : et l'apôtre Saint Pierre est tout étonné de s'entendre ordonner de manger « tous les quadrupèdes de la terre, les bêtes sauvages, les reptiles et les oiseaux du ciel » dont il ne s'est jamais « souillé »³.

(1) Mc. VII, 14, 15.

(2) Mc. VII, 19, 23 - Mt. XV, 10 à 20.

(3) Ac. X, 11-16 -- XI, 4-10.

2. — « *Le lavage des mains avant le repas* » tout comme celui « *des coupes, des cruches et des vases d'airain* » devient superflu en tant que prescription religieuse⁴ car « *tradition des anciens* » il est secondaire par rapport aux commandements de Dieu.

3. — *Le repas « avec l'étranger » et d'une façon générale avec « l'incirconcis »*⁵, avec les « *gens de mauvaise vie* » ne peut être répréhensible⁶. Malgré les remous que cela ne va pas manquer de provoquer chez les Juifs orthodoxes et dans la chrétienté naissante⁷.

S'il est conseillé de s'abstenir « *des viandes sacrifiées aux idoles, des animaux étouffés et du sang* »⁸ pour tenir les faibles loin de toute tentation d'idolâtrie⁹ tout cela est laissé au fond à l'appréciation du chrétien qui peut « *manger de tout* »¹⁰. A condition de ne pas scandaliser son prochain¹¹, qui de son côté « *n'a pas à juger au sujet du manger et du boire* »¹².

En revanche le Nouveau Testament prend une position ferme contre les excès de table et l'ivrognerie¹³ qui sont des « *œuvres de la chair* »¹⁴. « *Ceux qui ont pour Dieu leur ventre* »¹⁵ « *n'hériteront pas le royaume de Dieu* »¹⁶. Il faut éviter « *toutes relations avec un « frère » ivrogne* »¹⁷ et être soi-même très sobre¹⁸.

De toute façon l'alimentation de « *l'homme de Dieu* » est frugale. Nous voyons Saint Jean-Baptiste se contenter de « *saueterelles et de miel sauvage* »¹⁹, les apôtres « *arracher les épis et manger simplement les grains* »²⁰ ou consommer du « *poisson rôti et du miel* »²¹. Si, en cas « *d'indispositions fréquentes et*

(4) Mc. VII, 1 à 23 - Mt. XV, 2 à 11 - Luc XI, 38.

(5) Ac. X, 28 - XI, 2, 3.

(6) Mc. II, 16 - Lu. V, 30, XV.

(7) Ga. II, 12.

(8) Ac. XV, 20, 29 - XXI, 25.

(9) ICo. VIII - ICo. X.

(10) Ro. XIV, 2, 3.

(11) Ro. XIV, 15.

(12) Coll. II, 16.

(13) Ro. XIII, 13.

(14) Ga. V, 21.

(15) Ph. III, 19.

(16) 1 Co. VI, 10.

(17) 1 Co. V, 11.

(18) 1 Th. V, 7, 8.

(19) Mt. III, 4 et Mc. I, 6.

(20) Mt. XII, 1 et Mc. II, 23.

(21) Lc. XXIV, 42 - Jn. XXI, 9.

d'estomac défaillant il peut faire usage d'un peu de vin »²², il faut qu'il soit en règle générale « éloigné des excès du vin »²³ et parfois même qu'il s'abstienne complètement de « toute liqueur enivrante »²⁴.

Il ne doit pas s'inquiéter de ce qu'il doit manger²⁵ car il suffit de demander à Dieu le « pain quotidien » pour être pourvu²⁶. L'aliment a d'ailleurs si peu de prise sur lui qu'il peut ingérer sans dommage un « breuvage mortel » qu'on lui aurait servi²⁷.

Bien souvent il jeûne et parfois jusqu'à « 40 jours et 40 nuits »²⁸ ; mais pas pour le montrer aux hommes mais pour que le Père le voit²⁹.

Et la conclusion de la Bible en matière alimentaire, bien éloignée de toute considération terrestre, est la suivante :

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu »³⁰.

(22) 1 Ti. V, 23.

(23) 1 Ti. III, 8.

(24) Lc. I, 15.

(25) Mt. VI, 25.

(26) Mt. VI, 12.

(27) Mc. XVI, 18.

(28) Mt. IV, 2.

(29) Mt. VI, 16, 18.

(30) 1 Co X, 31.

CHAPITRE IV

LES MUTILATIONS DU CORPS ET LA BIBLE

Mise à part son utilisation dans un rite bien spécial : la circoncision, la mutilation du corps est pour l'Israélite un acte particulièrement répréhensible. Il la punit avec une extrême rigueur d'après la règle sommaire : le responsable d'une mutilation doit subir le même sort que la victime.

Cette « Loi du Talion » se trouve énoncée dans le livre de l'Exode de la façon suivante : « Tu donneras vie pour vie, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure »¹. Elle est confirmée dans le Lévitique avec la précision supplémentaire de « fracture pour fracture »² et dans le Deutéronome avec une exhortation pour les hésitants : « Tu ne jetteras aucun regard de pitié : œil pour œil... »³.

La compensation est plus faible pour le dommage subi par un esclave : « Si un homme frappe l'œil de son esclave, homme ou femme, et qu'il lui fasse perdre l'œil, il le mettra en liberté, pour prix de son œil. Et s'il fait tomber une dent à son esclave, homme ou femme, il le mettra en liberté pour prix de sa dent »⁴.

Certains ont montré que les Hébreux semblent avoir été inspirés par le code de Hammurabi⁵ dont le texte ressemble fort à celui de la Bible :

« Si quelqu'un l'œil d'un homme libre a crevé, son œil on crèvera. Si un membre d'un homme libre il a brisé, son membre on brisera... Si quelqu'un les dents d'un homme de même condition que lui a fait tomber, ses dents on fera tomber »⁶.

(1) Ex. XXI, 23-25.

(2) Lé. XXIV, 19, 20.

(3) De. XIX, 21.

(4) Ex. XXI, 26-27.

(5) Roi de Babylone vers l'An 2000 avant J.-C.

(6) Code de Hammurabi : 196, 197, 200 traduit par SCHELL : Mémoires de la délégation en Perse. Tome IV, 1902.

Cette réglementation s'applique même curieusement chez les Babyloniens à une corporation qui ferait bien de méditer sur les désavantages d'exercer sa profession à une période aussi reculée. « Si un médecin a traité un homme libre d'une plaie grave, avec le poinçon de bronze et a fait mourir l'homme, s'il a ouvert la taie de l'homme avec le poinçon de bronze et a crevé l'œil de l'homme, on coupera ses mains »⁷.

Evidemment le châtement peut donner à réfléchir : perdre un bras, une jambe, un œil ou un esclave oblige à prendre certaines précautions. La réparation peut se faire sans exagération de part et d'autre, avec au besoin un arrangement pécunier si la victime y trouve son compte.

Cette loi, qui nous semble si primaire, les Israélites vont pourtant l'adopter. D'autant plus qu'ils constatent chez des peuples voisins une tendance à pratiquer par vengeance des mutilations qu'ils répugnent, eux, à commettre. L'Ancien Testament nous donne un aperçu de ces mœurs :

— Si un roi cananéen, Adoni-Bézek, reconnaît que « soixante-dix rois, ayant les pouces des mains, des pieds, coupés, ramassent sous sa table »⁸, un chef ammonite, Nachasch, exige des habitants d'une ville assiégée une humiliation sévère ; « je traiterai avec vous — dit-il — à la condition que je vous crève à tous l'œil droit et que j'imprime ainsi un opprobre sur tout Israël »⁹.

— Les Philistins après avoir saisi Samson lui crèvent les organes de la vue¹⁰.

— Les Mésopotamiens (Assyriens et Babyloniens) ont une réputation bien établie en la matière. Le prophète Ezéchiel ne manque pas d'en prévenir le peuple juif au « cou roide » qui s'est éloigné de l'Eternel : « Ils te couperont le nez et les oreilles -- dit-il¹¹ ». Le dernier roi de Juda, Sédécias, révolté, subit ainsi un triste châtement. Nebucadnetsar, le célèbre roi de Babylone, crève ses yeux, le lie avec des chaînes d'airain et le mène dans sa capitale¹².

La loi du Talion, satisfaisante en gros pour le primitif, mais

(7) Id. 218.

(10) Jg. XVI, 21.

(8) Jg. 1, 7.

(11) Ez. XXIII, 25.

(9) 1 Sam. XI, 2.

(12) II R. XXV, 7.

source de tant d'injustice pour un peuple épris de tant de justice va subir tout au long de la Bible des attaques et disparaître.

Si les prophètes Jérémie¹³ et Ezéchiel¹⁴ s'attaquent à ses applications sur les enfants, Jésus-Christ va la supprimer en bloc :

« Vous avez appris ce qui a été dit : œil pour œil et dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre »¹⁵.

Cette répulsion devant la mutilation du corps, dont la loi du Talion est une conséquence, n'est probablement pas déterminée principalement par des considérations morales. L'idée qui semble dominer c'est que :

L'Israélite répugne à présenter devant son Créateur des êtres n'ayant pas toute leur perfection physique.

C'est ainsi que du Lévitique nous extrayons un passage caractéristique :

« Tout homme de ta race et parmi tes descendants, qui aura un défaut corporel, ne s'approchera point pour offrir l'aliment de son Dieu. Tout homme qui aura un défaut corporel ne pourra s'approcher : un homme aveugle, boiteux, ayant le nez camus ou un membre allongé ; un homme ayant une fracture au pied ou à la main ; un homme bossu ou grêle, ayant une tache à l'œil, la gale, une dartre, ou les testicules écrasés. Tout homme de la race du sacrificateur Aaron, qui aura un défaut corporel : il ne s'approchera point pour offrir à l'Eternel les sacrifices consumés par le feu ; il a un défaut corporel ; il ne s'approchera point pour offrir l'aliment de son Dieu. Il pourra manger l'aliment de son Dieu, des choses très saintes et des choses saintes. Mais il n'ira point vers le voile, et il ne s'approchera point de l'autel, car il a un défaut corporel ; il ne profanera point mes sanctuaires, car je suis l'Eternel qui les sanctifie »¹⁶.

C'est d'ailleurs une notion que nous retrouvons chez les Suméro-Akkadiens dont les futurs prêtres devaient avoir un physique sans défaut pour être admis à des cours d'instruction religieuse¹⁷.

(13) Jé. XXXI, 29.

(14) Ez. XVIII, 2.

(15) Mt. V, 38-39.

(16) Lé. XXI, 17 à 23.

(17) M. RUTTEN : Les religions asianiques, p. 66, Tome IV.

R. LARGEMENT : la religion suméro-akkadienne. p. 144. Histoire des Religions.

— De même pour qu'un sacrifice soit agréé, on ne peut offrir un animal « qui soit aveugle, estropié ou mutilé, qui ait des ulcères, la gale ou une dartre »¹⁸.

Aussi l'Ancien Testament ne peut accepter qu'une personne du peuple¹⁹ ou un sacrificateur²⁰ se fasse « des incisions dans sa chair pour un mort et s'imprime des figures sur son corps » d'autant plus que des nations voisines rattachent à ces pratiques des rites idolâtriques²¹. Et si l'Israélite perce le nez de ses jeunes filles²², les oreilles de ses esclaves²³, c'est uniquement parce que ce sont des mutilations somme toutes mineures qui ne nuisent pas tellement à sa conception de l'harmonie du corps.

Ces précisions données, nous allons plus spécialement étudier la position biblique sur deux opérations susceptibles de présenter un plus grand intérêt médical : la Castration et la Circoncision.

(18) Lévi. XXII, 22.

(19) Lévi. XIX, 28 - De. XIV, 1.

(20) Lévi. XXI, 5.

(21) Jér. XLVIII, 37.

(22) Gen. XXIV, 47.

(23) Ex. XXI, 6 - De. XV, 17.

La castration et la Bible

L'Ancien Testament est catégorique. Même le cas de légitime défense n'excuse une tentative de mutilation des organes de la reproduction :

« Lorsque des hommes se querellent ensemble, l'un avec l'autre, si la femme de l'un s'approche pour délivrer son mari de la main qui le frappe, si elle avance la main et saisit ce dernier par les parties honteuses, tu lui couperas la main, tu ne jetteras sur elle aucun regard de pitié »¹.

Cette interdiction est une prise de position fort heureuse dans ce monde antique où la violence semble, dans de nombreux cas, n'avoir eu guère de limites.

En effet l'Histoire² nous apprend que si d'un côté la castration a été une opération fort ancienne puisque les premiers cas connus datent des empereurs chinois Yao vers 2350 av. J.-C.³, d'un autre côté les eunuques ont été la source d'un commerce fructueux. C'est ainsi qu'Hérodote cite le cas d'un certain Panionos de Chios :

« Quand il avait acheté de jeunes garçons de belle apparence, il faisait d'eux des eunuques et les conduisait à Sardes ou à Ephèse pour les vendre à de très hauts prix ».

L'illustre historien grec ne manque pas d'ailleurs de nous apprendre que ces jeunes garçons ne devaient pas trop apprécier cette pratique, puisque l'un d'eux devenu par la suite un serviteur important du roi Xerxès se venge en faisant subir le même outrage au trafiquant et à ses enfants⁴.

(1) De. XXV, 11, 12.

(2) Pour plus de précisions se référer au livre du Rév. Père Riquet : *La Castration*, Paris 1948, Lethielleux.

(3) La Castration constituait l'un des 5 châtiments capitaux punissant un criminel et sa famille. Il devait s'y rattacher certainement un but génétique : on pensait priver ainsi de toute descendance des gens dont les tares pouvaient être héréditaires.

(4) Hérodote : Livre VIII, 104.

Un rôle particulièrement important au stade de la production semble dévolu à l'Éthiopie et dont nous relevons quelque trace dans le livre de Jérémie : Ebed Melec, eunuque du roi Sedecias est originaire de ce pays⁵.

CORROBORANT LES AUTRES SOURCES HISTORIQUES, LA BIBLE NE MANQUE PAS DE SIGNALER L'EXISTENCE DE CES EUNUQUES CHEZ PRESQUE TOUS LES PEUPLES ENVIRONNANT ISRAËL ET DÈS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS.

— Elle nous montre que la stérilisation devait se réaliser « en coupant, en tordant, en arrachant ou en écrasant les testicules »⁶ avec ou sans ablation du membre viril⁷ mais elle ne mentionne pas la ligature des cordons spermatiques connue du temps d'Hippocrate.

— Elle relève les diverses utilisations de la mutilation :

I. — *Les Assyro-Babyloniens s'en servent comme suprême injure infligée aux rois vaincus* qui voyaient ainsi disparaître deux attributs essentiels pour le seigneur des temps jadis : virilité et pouvoir procréateur. Les souverains de Mésopotamie exagèrent d'ailleurs tellement dans cette voie, que certains auteurs antiques ne manquent pas d'attribuer à tort l'origine d'une telle pratique à la reine Sémiramis. Aussi comprenons-nous la gravité de la prophétie d'Esaïe adressée à un roi israélite :

« Et l'on prendra de tes fils, qui seront sortis de toi, que tu auras engendrés, pour en faire des eunuques dans le palais du roi de Babylone »⁸.

II. — *De nombreux chefs d'Etat attachent à leur service des eunuques.* On n'a pas manqué de citer Hérodote pour qui :

« Chez les barbares les eunuques sont plus précieux que les autres esclaves en raison de la confiance totale qu'ils méritent »⁹.

On a dit aussi qu'il avait certainement suffi aux potentats d'observer la différence de comportement du taureau si violent

(5) Jér. XXXVIII, 7.

(6) Lé. XXII, 24.

(7) De. XXIII, 1.

(8) Es. XXXIX, 7.

(9) Hérodote VIII, 105.

et du bœuf si soumis et si paisible pour montrer tout le parti qu'ils pourraient tirer d'une telle opération sur l'homme.

Dans l'Ancien Testament les passages abondent où nous voyons les rois de l'Orient antique atteler tout naturellement les eunuques — ces bœufs résignés — au char de l'Etat.

En Egypte : si des documents nous les signalent sous la 20^e dynastie vers 1200 av. J.-C. et si des momies châtrées ont été d'ailleurs retrouvées, la Bible de son côté nous donne quelques précisions sur leurs fonctions. Le chef des gardes de Pharaon Putiphar est un eunuque, aussi bien que les chefs des échansons et des panetiers¹⁰. S'il est vrai que pour certains traducteurs le terme d'eunuque désigne en réalité le fonctionnaire, une telle identité d'expression ne peut que confirmer le rôle important joué par ces infirmes.

En Assyro-Babylonie : ils sont généraux, intendants. Nous voyons le roi d'Assyrie, Sanchérib, envoyer contre le roi Ezéchias, assiégé dans sa capitale Rabschaké, Rabsaris dont certains en se fiant aux racines des noms font des eunuques. Pour démoraliser les Israélites et susciter une révolte dans la ville, Rabschaké s'exprime en langue judaïque, ce qui semble démontrer son origine israélite ou une culture assez développée¹¹.

Le roi de Babylone Nebucadnetsar confie Daniel, ses deux compagnons ainsi que les enfants de race royale particulièrement doués au mutilé Aschpenaz. Celui-ci prend spécialement soin de leur santé et de leur instruction¹².

En Perse : Si, comme nous l'avons vu, Hérodote les signale jouant un grand rôle dans l'entourage de Xerxès au point que ce roi va jusqu'à leur confier le soin de ses enfants, la Bible nous les montre gardiens du palais d'Assuérus¹³, serviteurs importants de la cour transmettant les ordres du souverain¹⁴, ou préposés aux « hautes œuvres »¹⁵.

On ne manque pas non plus de remarquer que leurs qualités de dévouement, pour l'obtention desquelles ils ont été stérilisés, souffrent quelque exception puisqu'ils osent tenter l'assassinat de leur roi¹⁶.

En Ethiopie : Si les eunuques en sont souvent originaires,

(10) Ge. XXXIX, 1 - XL, 2.

(11) II R. XVIII, 19-36.

(12) Da. I, 3 et 10.

(13) Est. II, 21 - VI, 2.

(14) Est. I, 10, 15.

(15) Est. VII, 9.

(16) Est. II, 21.

ils jouent aussi un rôle dans ce pays. Le Nouveau Testament signale ainsi que le ministre surintendant des Trésors de la reine Candace a subi la castration¹⁷.

III. — *Des souverains vont confier sans risques, la garde de leur gynécée à ces personnes privées de leurs fonctions reproductrices*¹⁸. Garde toute illusoire d'ailleurs, puisque si l'eunuque est inapte à procréer, rien ne l'empêche dans certains cas d'accomplir un acte sexuel. Les Romaines vont d'ailleurs fort bien utiliser cette connaissance. Le Révérend Père Riquet, dans son étude fort complète sur la castration, cite le passage suivant de Juvenal :

« Il en est que ravissent les eunuques sans vigueur et leurs baisers qui ne piquent pas. Avec eux point de barbe à redouter, point d'avortement à préparer. Et la volupté n'y perd rien, car elles ne les livrent aux médecins qu'en pleine effervescence de jeunesse, quand leurs organes déjà ombragés sont au point voulu de maturité »¹⁹.

Ces phrases « piquantes » de l'auteur romain nous aident fort bien à comprendre — si la médecine ne l'avait confirmée de son côté — qu'il n'y a rien de contradictoire dans l'affirmation biblique suivant laquelle le chef des gardes de Pharaon, Putiphar, ait été à la fois eunuque²⁰ et marié²¹. Et probablement ce sont certaines capacités plutôt réduites de son mari qui ont entraîné Madame Putiphar à « porter les yeux sur Joseph », à le pousser sans succès à l'adultère et à « lui en parler tous les jours ». La conduite du serviteur tenté n'en est que plus mise en relief par la Genèse.

CES DIFFÉRENTES UTILISATIONS DE LA CASTRATION PAR DES PEUPLES AVEC LESQUELS ISRAËL EST EN CONTACT, NE PEUVENT ÊTRE APPROUVÉES PAR L'ANCIEN TESTAMENT.

I. — *Nous avons vu que pour lui toute mutilation est un acte répréhensible parce qu'elle détruit cette harmonie du corps que l'homme doit présenter devant son Créateur. L'opération particulière, qui nous intéresse ici, est d'autant plus à éviter qu'elle entraîne des modifications morphologiques non seulement loca-*

(17) Ac. VIII, 27.

(18) Est. II, 3-14 - IV, 4.5.

(19) JUVENAL : Satire VI, 336.

(20) et (21)) Ge. XXXIX, 1 - 7 à 20.

les, mais encore générales qui donnent le portrait classique de l'eunuque²² : corps obèse, lourd et vulgaire, visage glabre, crâne réduit, membres allongés : « les eunuques sont échassiers » dit-on ; adiposité de type féminin s'exagérant avec l'âge, le ventre devenant énorme, la voix fluette : d'où la comparaison classique avec une femme.

II. — *Cette mutilation est tout particulièrement à rejeter parce qu'elle entraîne aussi des perturbations psychiques*²³. Si la plupart des eunuques ont été décrits comme des êtres égoïstes, lâches, indifférents, paresseux, jaloux, hypocrites, rusés, sujets à des troubles neuro-végétatifs importants, Alexis Carrel²⁴ a résumé la question en quelques formules :

« La suppression des glandes sexuelles même chez l'individu adulte produit des modifications de leur état mental. La personnalité des hommes qui ont subi la castration, s'altère de façon plus ou moins marquée. Le pensée est fille des glandes à sécrétion interne, aussi bien que de l'écorce cérébrale ».

III. — *La suppression de la fonction reproductrice ne peut être du ressort de l'homme*. Comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre, si Dieu a un droit de regard jusque sur la conception, il ne peut accepter que l'être humain puisse modifier à sa guise le processus procréateur qu'Il a accordé.

Aussi les lois de Moïse poussent très loin le problème :

— Ils ne peuvent admettre que l'eunuque fasse partie du peuple de Dieu :

« Celui dont les testicules ont été écrasés ou l'urètre coupé n'entrera point dans l'Assemblée de l'Eternel »²⁵.

— L'anathème n'épargne pas les animaux castrés considérés comme impropres au sacrifice :

« Vous n'offrirez point à l'Eternel un animal dont les testicules ont été froissés, écrasés, arrachés ou coupés ; vous ne l'offrirez point en sacrifice dans votre pays »²⁶.

(22) FRAUNIE ELOI : Le Syndrome mental de la castration masculine. Thèse Méd. Toulouse 1948.

(23) E. FRAUNIE.

(24) A. CARREL : l'homme cet inconnu, cité par le même auteur.

(25) De. XXIII, 1.

(26) Lé. XXII, 24.

— L'eunuque est privé de toute fonction sacerdotale²⁷ alors que chez de nombreux peuples antiques il fait partie du personnel sacré : En Egypte, en Assyro-Babylonie²⁸ et jusqu'en Grèce²⁹ où les prêtres de Cybèle³⁰ ne manquent pas de subir l'ablation de leurs glandes sexuelles.

POURTANT MALGRÉ CETTE PRISE DE POSITION FORMELLE DE LA LÉGISLATION MOSAÏQUE, DES INDICES MONTRENT QUE CES LOIS SONT TOMBÉES PEU A PEU DANS L'OUBLI.

Des eunuques sont signalés dans l'entourage des rois israélites à différentes occasions : ils sont chargés de faire exécuter les ordres de leur souverain³¹, d'assassiner la reine Jézabel³², ils sont mentionnés sous le règne de Josias³³, cités parmi les personnages importants amenés en captivité à Babylone³⁴.

Les temps ont donc bien changé³⁵. Si la Bible a essayé jusque-là d'empêcher la castration au sein d'Israël, si Elle a dressé une barrière sévère devant un acte barbare, malgré tous ses efforts l'existence d'être mutilés est un fait devant lequel il faut adapter une loi par trop rigoureuse. Aussi les prophètes apportent-ils une espérance nouvelle à des malheureux irresponsables de leur état physique :

« Et que l'eunuque ne dise pas : voici, je suis un arbre sec ! Car ainsi parle l'Éternel : aux eunuques qui garderont mon sabbat, qui choisiront ce qui m'est agréable, et qui persévéreront dans mon alliance, je donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un nom, préférables à des fils et à des filles ; je leur donnerai un nom Éternel, qui ne périra pas »³⁶.

(27) Le. XXI, 20.

(28) E. DHORME : Les religions de Babylone et d'Assyrie. Paris 1949. Presses Universitaires de France.

(29) Ionel RAPAPORT : la castration rituelle. Thèse Méd. Paris 1947.

(30) C'est la fameuse Diane des Ephésiens qui va être l'occasion d'une émeute décrite dans le N. T. (Ac. XIX, 24-40).

(31) II R. VIII, 6.

(32) II R. IX, 32.

(33) II R. XXIII, 11.

(34) Jér. XXIX, 2 et LII, 25.

(35) Même si on suit le raisonnement de certains, suivant lequel ces eunuques étaient certainement recrutés hors d'Israël sans quoi les prophètes n'auraient pas manqué de protester violemment et même si une certaine confirmation de ce mode de recrutement semble se dégager d'un passage biblique (Jér. XXXVIII, 7), la loi n'a pas manqué d'être violée : le serviteur même d'origine étrangère faisant partie de la nation.

(36) Es. LVI, 3 à 5.

Comme toujours, partant de ces données, le Nouveau Testament spiritualise la question. Elle fait l'apologie de cette sorte de castration spirituelle qu'est la chasteté :

« Car il y a des eunuques qui le sont dès le ventre de leur mère ; il y en a qui le sont devenus par les hommes ; et il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes, à cause du royaume des Cieux. Que celui qui peut comprendre comprenne »³⁷.

Hélas il y en a qui ont très mal compris³⁸. L'un des cas les plus célèbres des premiers temps de l'Eglise, Origène, un jeune prêtre se mutile à 18 ans. Toute une secte, celle des Valésiens suit son exemple au 3^e siècle ap. J.-C. Des patriarches de Constantinople et des Métropolités russes célèbres, adoptent la même règle malgré l'interdiction décidée au Concile de Nicée en 325.

Si plus près de nous une secte, les Khlisty, prêche la chasteté absolue, elle est très vite dépassée par une communauté curieuse, les Skopsty qui ne manquent pas de faire des ravages en Russie et en Roumanie jusqu'au 20^e siècle. Ceux-ci, pour dompter le corps et faire triompher l'âme ne voient qu'une solution : la castration. Ils estiment même, en s'appuyant sur certains textes qu'ils interprètent à leur manière, que tous leurs efforts doivent tendre à obtenir le nombre fatidique de 144.000 prosélytes pour que certaines promesses de l'Apocalypse se réalisent³⁹.

Rien n'est plus opposé aux conceptions bibliques que cette transformation d'une communauté en une fourmière asexuée. La position des Saintes Ecritures est fort simple et nous la résumons :

Elle interdit la castration⁴⁰.

Elle apporte sa sollicitude aux eunuques.

Elle fait l'apologie de la castration spirituelle, la continence, sans la rendre obligatoire.

(37) Mt. XIX, 12.

(38) Pour plus de détails consulter la Thèse de I. RAPAPORT, déjà citée.

(39) Ap. XIV, 1 à 4.

(40) Sauf cas de force majeure.

La circoncision et la Bible

La circoncision et l'Ancien Testament

La position de cette première partie de la Bible est formelle :

« Dieu dit à Abraham : Toi, tu garderas mon alliance, toi et tes descendants après toi, selon leurs générations. C'est ici mon alliance, que vous garderez entre vous, et ta postérité après toi : tout mâle parmi vous sera circoncis. Vous vous circoncirez ; et ce sera un signe d'alliance entre moi et vous »¹.

Et après une période où cette alliance semble avoir été rompue, l'ordre arrive de nouveau impératif :

« En ce temps-là, l'Eternel dit à Josué : Fais-toi des couteaux de pierre et circoncis de nouveau les enfants d'Israël une seconde fois »².

La date même de l'opération est précisée pour ne donner lieu à aucune tergiversation, aucune négligence et aucun oubli : le huitième jour suivant la venue au monde de l'enfant³. Et si on attend une semaine ce n'est certainement pas pour ménager le nouveau-né mais dans le but de n'avoir à accomplir aucune cérémonie sacrée pendant la durée de 7 jours d'impureté rituelle liée à la naissance.

La règle s'applique non seulement à Israël mais à tous ceux qui vivent en son sein :

« Qu'il soit né dans la maison, ou qu'il soit acquis à prix d'argent et tout fils d'étranger sans appartenir à ta race, on devra circoncire celui qui est né dans la maison et celui qui est acquis à prix d'argent »⁴.

(1) Ge. XVII, 9 à 11.

(2) Jos. V, 2.

(3) Ge. XVII, 12 - Lé. XII, 3.

(4) Ge. XVII, 12-13.

En cas d'incirconcision, l'esclave et l'étranger sont privés de certaines cérémonies religieuses :

« Voici une ordonnance au sujet de la Pâques ; aucun étranger n'en mangera. Tu circonciras tout esclave acquis à prix d'argent, alors il en mangera. L'habitant et le mercenaire n'en manqueront point... Si un étranger en séjour chez toi veut faire la Pâques de l'Eternel, tout mâle de sa maison devra être circoncis ; alors il s'approchera pour la faire et il sera comme l'indigène ; mais aucun incirconcis n'en mangera »⁵.

L'étranger ne pourra non plus espérer épouser une Israélite. Voici en quels termes, les Hébreux répondent à un roi étranger venu demander pour son fils, la main d'une jeune Israélite.

« C'est une chose que nous ne pouvons faire, que de donner notre sœur à un homme incirconcis ; car ce serait un opprobre pour nous. Nous ne consentirons à votre désir qu'à la condition que vous deveniez comme nous et que tout mâle parmi vous soit circoncis »⁶.

L'oubli du rite est encore plus grave pour l'Israélite qui subit dans ce cas le châtiment suprême :

« Un mâle incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans sa chair, sera exterminé du milieu de son peuple : il aura violé mon alliance »⁷.

CETTE PRISE DE POSITION N'EST PAS SPÉCIALE AUX HÉBREUX. LA CIRCONCISION EST EN EFFET UNE OPÉRATION TRÈS ANCIENNE ET TRÈS RÉPANDUE.

Le simple fait que de nombreux peuples l'aient pratiquée, par tradition, avec des couteaux de silex prouve pour certains que son origine est antérieure à l'âge de bronze. La Bible précise elle aussi et à deux reprises la nature de l'instrument tranchant utilisé : Sephora, femme de Moïse, se sert d'une « pierre aiguë »⁸ et « Josué opère le peuple juif aux portes de la Terre Promise avec des couteaux de pierre »⁹. Si l'on en croit la tradition (version des Septante) Josué aurait fait rassembler tous ces instruments de pierre pour empêcher qu'ils ne devinssent par la suite des objets de superstition. On les aurait même retrouvé à Galgala sur les bords du Jourdain dans le tombeau attribué

(5) Ex. XII, 43-48.

(6) Ge. XXXIV, 14, 15.

(7) Ge. XVII, 14.

(8) Ex. IV, 25.

(9) Jos. V, 2-3.

à Josué, tant dans la chambre sépulcrale intérieure, le vestibule, que disséminés dans le champ environnant. Ce seraient des morceaux de silex et des couteaux en calcaire semblant avoir passé par le feu. Mais pour certains archéologues, ils seraient d'origine préhistorique et donc sans aucun rapport avec le récit biblique et la circoncision¹⁰.

DANS L'ANTIQUITÉ.

En Egypte : Si Hérodote¹¹ signale déjà l'usage de la circoncision, plus près de nous, Maspéro¹² précise que ce rite ne devait certainement pas être obligatoire en ce pays : les statues et les momies du temps des Pharaons sont retrouvées avec un prépuce aussi bien intact qu'enlevé.

De toute façon, de nombreux documents attestent l'ancienneté de cette pratique sur les bords du Nil. En voici quelques-uns rappelés par N. Riad¹³ :

— Une statue nue d'un prêtre, Anisatha, de la V^e dynastie, des momies découvertes par Elliot Smith dans la nécropole de Naga ed dêr datant aussi bien la première que les secondes de 2700 ans av. J.-C., sont circoncises.

— Un tableau du tombeau d'un haut fonctionnaire de la VI^e dynastie, datant donc de 2500 ans av. J.-C., et découvert par Loret dans la nécropole de Saqqârah représente deux circoncisions de jeunes gens, et fait curieux, l'instrument que l'opérateur tient dans sa main est un silex, alors que dans un autre tableau de la même salle représentant des opérations sur la main et sur le pied, les couteaux sont en cuivre. La concordance instrumentale est on ne peut espérer plus parfaite entre les données fournies par ce tableau et les extraits bibliques cités plus haut.

Les habitants de l'Arabie, presque tous les voisins d'Israël (Moabites, Edomites...) semblent avoir pratiqué ce rite. Exception faite des Philistins, objets du qualificatif méprisant d'incirconcis.

(10) Comptes rendus de l'Acad. des Inscrit. et Belles Lettres. 1-9-1871.

(11) HÉRODOTE II, 37, 104.

(12) Cité par E. RENAN.

(13) N. RIAD. — La médecine au temps des Pharaons, déjà citée.

DE NOS JOURS.

En dehors des religions israélite et musulmane qui l'imposent à leurs adeptes, de nombreuses peuplades archaïques disséminées aux quatre coins du monde pratiquent la ciconcision. Il serait trop long de les énumérer et de décrire le cérémonial utilisé par chacune d'elles. Nous nous bornerons ici à donner quelques exemples tirés du hasard de nos lectures et qui nous aideront à comprendre la signification profonde de cette mutilation.

Chez les Touaregs¹⁴ il n'y a pas de cérémonie spéciale qui la marque. Le marabout opère en même temps sur toute la collectivité d'enfants de 3 à 4 ans.

Chez les Bassoutos¹⁵ elle se pratique sur les garçons de 12 à 16 ans qui résident ensuite pendant 8 mois dans des huttes de mystère.

Dans l'Oubangui¹⁶ elle marque très nettement la fin de l'enfance et le début de l'agrégation à la vie d'homme. Elle est précédée d'une retraite de plusieurs mois pendant laquelle les futurs opérés s'abstiennent de viande, jeûnent parfois, subissent flagellations et mille brimades de la part des vieillards. On enferme ensuite les adolescents pendant 3 jours dans un camp spécial où les femmes et les incirconcis ne peuvent pénétrer. Si les rapports sexuels sont permis avant la circoncision, le mariage, quant à lui, n'est autorisé qu'après cette épreuve.

A Madagascar¹⁷ l'opération se fait suivant les régions, soit sur toute la collectivité d'enfants en même temps, soit sur ceux de 6 mois, d'un ou 8 ans. Chez certaines tribus, les jours précédant la cérémonie, on recueille dans unealebasse « l'eau puisante » provenant d'un endroit de la rivière où les tourbillons sont particulièrement violents, et qui servira à nettoyer la blessure et probablement à infuser au membre viril par la même occasion l'énergie contenue en elle.

(14) H. LHOE. — Les Touaregs du Hoggar. Paris 1955, Payot, p. 303, 327.

(15) J.-B. JOLY. — Histoire de la circoncision. Thèse Méd. Paris, 1895.

(16) A.-M. VERGIAT. — Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui. Paris 1936. Payot, p. 79.

(17) R. DECARY. — Mœurs et coutumes des Malgaches. Paris 1951. Payot, p. 33.

Après l'opération qui est marquée dans tout le village par une fête en l'honneur de la force et de la virilité, le prépuce est avalé par le père du mutilé ou mis dans une cartouche de fusil qu'on tire en l'air, ou enterré ou enfilé sur un poteau rituel.

En Amérique¹⁸ si les Aztèques opéraient sur l'enfant de 28 jours et brûlaient ensuite au feu la partie enlevée, les aborigènes du Nicaragua, d'après Squires, se contentaient d'une simple plaie au prépuce dont le sang arrosait un épi de blé que les parents et les invités mangeaient ensuite.

En Arabie Centrale¹⁹ l'opération se faisait dans certaines régions sur l'adulte, le lendemain de son mariage, et la jeune femme recevant sur sa chemise de noces le sang de son époux, se trouvait ainsi doublement ensanglantée.

En Australie²⁰ la plupart des tribus chassent le garçon hors de l'enceinte du camp et lors de l'initiation les hommes adultes s'ouvrent les veines du bras et font couler leur sang sur leur corps. Certains placent sous les aisselles et sur le pubis du postulant à l'initiation de petits bouquets de mousse pour symboliser la puberté.

De ces quelques exemples nous pouvons conclure que cette mutilation se pratique sur des personnes d'âge fort variable suivant les régions. Elle est parfois précédée et suivie de mortifications et d'épreuves. Si elle a lieu parfois sans cérémonial, elle est liée dans d'autres cas à la force et à la virilité, au mariage, à la puberté, à l'appartenance de l'initié au clan. L'écoulement sanguin qui en résulte et parfois même le prépuce après son ablation acquièrent une haute valeur magique. Si certaines tribus considèrent ce lambeau de chair comme une impureté qu'il faut enterrer ou déchiqueter encore sous une salve de fusil, d'autres ne manquent pas de le consommer pour assimiler ses vertus sacrées.

IL EST ADMIS QUE C'EST SOUS L'INFLUENCE D'AUTRES PEUPLES QUE LES ISRAÉLITES ONT ADOPTÉ LA CIRCONCISION.

Hérodote n'a pas manqué de signaler que « les Phéniciens

(18) et (19) J. JOLY, déjà cité.

(20) Ch.-P. MOUNTFORD. — *Mythes et rites des Aborigènes de l'Australie Centrale*. Paris 1953, Payot.

et les Syriens de Palestine reconnaissent eux-mêmes qu'ils ont appris cet usage des Egyptiens »²¹.

A Lods²², se basant sur des données littéraires disséquant la Bible et communément admises de nos jours formule que :

— D'après la version Yahviste les Hébreux auraient emprunté le rite à Madian : une peuplade du Nord-Ouest de l'Arabie. La circoncision du fils de Moïse est en effet opérée par Sephora²³ qui est fille d'un sacrificateur madianite.

— D'après la tradition élohiste c'est sous l'influence des riverains du Nil qu'Israël aurait adopté la coutume. Il est dit que lors de l'entrée du peuple juif à Canaan, l'Eternel ordonna à Josué de le circoncire²⁴ et que « l'opprobre de l'Egypte fut ainsi roulé » de dessus les Israélites²⁵, ce qui signifierait d'après une interprétation douteuse que leur incirconcision ne pouvait plus constituer un objet de dédain pour les Egyptiens²⁶.

— D'après la version sacerdotale, ce serait Abraham le créateur du rite.

Pratique africaine transmise par l'Egypte ? Pratique asiatique ? Les Israélites vont l'adopter et à part quelques défaillances, lui rester attachés jusqu'à nos jours.

LA BIBLE NE MANQUE PAS DE METTRE EN RELIEF LA FIDÉLITÉ DES ISRAÉLITES A CE RITE.

Le 1^{er} Patriarche reçoit l'ordre et malgré ses quatre vingt dix neuf ans

« *Ce même jour, Abraham fut circoncis, ainsi qu'Ismaël son fils. Et tous les gens de sa maison, nés dans sa maison ou acquis avec lui* »²⁷. De même « *Abraham circoncit son fils âgé de huit jours comme Dieu le lui avait ordonné* »²⁸.

(21) HÉRODOTE II, 104.

(22) A. LODS. — Israël des origines au milieu du VIII^e siècle, p. 225-228.

(23) Ex. IV, 25.

(24) Jos. IV, 5.

(25) Jos. V, 9.

(26) Nous avons vu que la circoncision n'étant pas obligatoire en Egypte, il est aléatoire que l'incirconcision ait pu être méprisée.

(27) Ge. XVII, 23.

(28) Ge. XXI, 4.

Josué, un autre chef, suit aussi strictement le règlement « Dès que l'Eternel l'ordonne, il se fait des couteaux de pierre et circoncit les enfants d'Israël sur la colline d'Araloth »²⁹.

Cependant entre le départ de l'Egypte et l'établissement des Hébreux en Canaan, pendant toutes les pérégrinations dans le désert, la loi n'est pas appliquée. Les uns l'expliquent par l'isolement des Israélites, qui n'avaient plus besoin de cette méthode sanglante pour se distinguer des autres peuples environnants (mais nous savons que la plupart de ceux-ci se circoncisaient) certains par les inconvénients de pratiquer une telle opération sur des gens en continuel déplacement (mais les accouchements et les maladies étaient d'aussi sérieux obstacles), enfin d'autres par la rupture de l'alliance avec Dieu, par suite de la désobéissance d'Israël.

Si un autre cas, celui de la circoncision tardive du fils de Moïse³⁰, montre que ce rite n'était peut-être pas systématiquement pratiqué avant l'établissement en Canaan, dès l'arrivée dans ce pays, son application va devenir stricte. Si stricte qu'elle va prêter à de nombreux abus et devenir intolérable. Ayant déjà poussé des étrangers à se circonscrire³¹ les Juifs récidivent lorsque l'occasion s'y prête³².

Ils méprisent les « incirconcis » et l'état naturel de l'organe « garel » devient une injure grave adressée à leurs ennemis, les Philistins. Les parents de Samson³³, Saül . David ne se privent pas de l'expression : « Ces Philistins, ces incirconcis... »

Ils vont même jusqu'à couper les prépuces des ennemis et s'en servir comme trophées de guerre³⁶.

Peu à peu l'incirconcision devient un symbole d'imperfection ou d'impureté. Avoir des lèvres incirconcises : c'est ne pas avoir la parole facile³⁷ ; des oreilles incirconcises : ne pas être attentif³⁸ ; le cœur incirconcis : être plein d'iniquités³⁹ — jusqu'aux fruits qui peuvent être incirconcis —⁴⁰.

Quelle peut être la cause déterminante d'un rite auquel on attache tant d'importance ?

(29) Jos. V, 3.

(30) Ex. IV, 24, 26.

(31) Ge. XXXIV, 14, 25.

(32) Est. VIII, 17.

(33) Jg. XIV, 3.

(34) IS. XIV, 6.

(35) IS. XVII, 26, 36.

(36) IS. XVIII, 25.

(37) Ex. VI, 12.

(38) Jé. VI, 10. -

(39) Lé. XXVI, 41.

(40) Lé. XIX, 23.

L'ORIGINE DE LA CIRCONCISION N'A PAS MANQUÉ D'ÊTRE ATTRIBUÉE A DES CONSIDÉRATIONS HYGIÉNIQUES ET PHYSIOLOGIQUES.

L'idée n'est pas nouvelle :

Hérodote indiquait déjà que les Egyptiens « se font circoncire par mesure de propreté »⁽⁴¹⁾.

Diodore, Strabon, Flavius Josephe donnent à cette mutilation un rôle important dans l'immunité des maladies vénériennes.

Thévenot, un voyageur du début du XVII^e siècle, relate ainsi une observation faite à Constantinople :

« Les Mahométans croient qu'un homme ayant le prépuce coupé est plus propre à la génération, et véritablement les Arabes ont le prépuce si long, que s'ils ne le coupaient il les incommoderait fort et on voit chez eux de petits enfants à qui il pend fort long, outre que s'ils ne coupaient leur prépuce, en urinant ils en retiendraient toujours quelques gouttes qui les polluraient »⁽⁴²⁾.

Et E. Renan qui cite la plupart de ces auteurs conclut :

« A l'origine cet usage n'eut ni la généralité ni la signification religieuse qu'on lui donna plus tard. C'était une opération que beaucoup de tribus pratiquaient et qui avait sa raison physiologique. Sans cette opération certaines races de l'Orient seraient condamnées à une demi-impuissance et à de fâcheuses impuretés »⁽⁴³⁾.

Dans les milieux médicaux des noms aussi illustres que Malgaigne, Reverdin, Lalemand, retiennent de cette opération avant tout le rôle prophylactique. Et la liste des médecins soutenant un tel point de vue est fort impressionnante.

MAIS AVANT D'EN DISCUTER VALABLEMENT, VOYONS QUELLES SONT CES CONSÉQUENCES HYGIÉNIQUES ET PHYSIOLOGIQUES ?

D'après Schnitkind la circoncision entraîne les modifications anatomiques suivantes :

« La dénudation du gland, sa sécheresse, sa dureté, l'épaississement de sa couche épithéliale, par suite de son contact

(41) Hérodote II, 37.

(42) THÉVENOT. — Relation d'un voyage fait au Levant. Chap. XXXII, p. 80.

(43) E. RENAN. — Histoire du Peuple d'Israël, p. 125.

direct avec l'air et les vêtements ». D'où la prévention de nombreux inconvénients pouvant résulter, dans certains cas, de la présence du prépuce⁴⁴ :

a) *Le phimosis* : qui peut entraîner :

1° Des complications urinaires : l'une des plus curieuses étant la lithiase préputiale⁴⁵. L'incontinence et la rétention d'urine par paraphimosis et calcul oblitérant le méat ont été aussi signalés.

2° Des complications génitales : infécondité par gêne de l'érection ou rétention et déviation du sperme ne pouvant être projeté ainsi directement sur le col, balanite, balanoposthite, fissures, gerçures, eczéma, éruption, prurigo, suppuration, adhérences, tendance au paraphimosis et éléphantiasis de la verge.

3° Des complications à distance auraient été également observées : dyspepsie, gastralgie, hydrocèle (?), convulsions⁴⁶...

Grützhaendler estime aussi « qu'il existe un léger degré de phimosis chez tous les enfants nouveau-nés, ainsi que des adhérences molles unissant le prépuce et le gland ; si bien que pendant un laps de temps plus ou moins long le gland ne peut être découvert. Et comme d'autre part il se produit toujours une accumulation de matière sébacée dans la rainure balano-préputiale, on conçoit que cette disposition puisse être une cause d'irritation et de point de départ de balanite compliquée d'exulcérations ; en particulier lorsqu'on néglige les soins de propreté ou que l'on force le retrait du prépuce, se produisent des érosions de la surface du gland »⁴⁷.

b) *Les inflammations* : balanites, balanoposthites favorisées par le manque de propreté laissant séjourner le smegma préputial.

Quelques-uns ont défendu aussi à tort la thèse que les circoncis étaient aussi plus réfractaires aux maladies vénériennes, à l'herpès, etc...

(44) Nous recueillons la liste de ces complications dans les thèses de A. THIBAUT : *Histoire Chirurgicale du Phimosis*, Paris 1908. Grützhaendler : *De la Milah (circoncision)* : son histoire, son importance historique, sa technique opératoire. Montpellier 1914.

(45) D'après BOURDILLAT : thèse Paris 1872 : on aurait ainsi retiré des calculs pesant jusqu'à 225 grammes, mesurant plusieurs centimètres de diamètre et parfois jusqu'au nombre de 110 sur le même individu.

(46) BERGER dans sa thèse de Paris 1900 cite ainsi un certain nombre d'accidents peu connus du phimosis congénital.

(47) GRÜTZHAENDLER. — Thèse citée p. 32, 33.

c) *Cancer de la verge* : l'importance étiologique du phimosis serait indéniable dans ce cancer qui constituerait, dans les pays chauds, 10 % de toutes les affections cancéreuses. D'autre part on ne signalerait pas cette prolifération maligne chez les circoncis⁴⁸.

Si certains ont encore attribué à cette mutilation un effet préventif contre la masturbation, d'autres n'ont pas manqué de pousser très loin le problème en attribuant à la circoncision des conséquences physiologiques, telle la diminution du désir sexuel. Le Docteur Surbled cite ainsi un passage du Talmud d'après lequel,

« le juif donne et éprouve moins de bonheur que l'incirconcis »⁴⁹.

En parlant de telles données, beaucoup ont donc conclu à l'origine hygiénique et physiologique de cette opération.

Nous nous étonnons même que ceux qui ont attribué à une maladie vénérienne la stérilité de la femme d'Abraham n'aient pas trouvé une donnée biblique facilitant une telle interprétation de la circoncision. En comparant le cas de Louis XVI qui, au dire de l'histoire, n'aurait pu féconder la couche de Marie-Antoinette qu'après avoir eu son phimosis opéré⁵⁰, au cas du premier patriarche israélite, ils auraient pu tirer quelques déductions intéressantes : Abraham était âgé de quatre-vingt dix neuf ans lorsqu'il fut circoncis »⁵¹... « Abraham était âgé de cent ans à la naissance d'Isaac, son fils »⁵².

La stérilité de Sarà, sa femme, aurait pu indirectement être déterminée par son époux ; d'où la reconnaissance d'Abraham pour le bienfait procuré par un tel acte et son imposition à toute sa descendance. Il faudrait, bien sûr, éliminer la naissance d'un premier fils, Ismaël, par sa servante : très facilement

(48) A.-M. BERVEILLER. — Contribution à l'étude du cancer de la verge : Thèse Paris, 1942.

(49) Dr G. SURBLED. — La morale dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène. Paris 1905. V. RÉTAUX, p. 78-84.

(50) H.-G. MARTIN (Thèse Paris 1870) signale qu'en réalité Louis XVI refusa les conseils de son chirurgien et ne subit pas la circoncision. Ce fut le relâchement normal de son atrésie qui permit ultérieurement le déroulement normal de la fonction.

(51) Ge. XVII, 24.

(52) Ge. XXI, 5.

d'ailleurs en invoquant une plus grande facilité de fécondabilité de cette dernière. Il faudrait aussi oublier la vieillesse de Sarà sur laquelle on insiste tant et ne garder que ces deux versets libres de toute attache. Mais avec les libertés habituelles prises dans les interprétations actuelles on aurait pu en arriver là.

EN RÉALITÉ TOUT CELA NE TIENT PAS DEVANT UNE ÉTUDE UN PEU MOINS SUPERFICIELLE.

1° *Les inflammations par manque d'hygiène sont plus faciles à prévenir par des soins de propreté que par une mutilation.* Il est d'ailleurs curieux de noter que cette opération a été abandonnée dans le désert, là où le manque d'eau aurait pu la rendre plus utile.

2° *L'étiologie du cancer de la verge n'a pu intervenir*, elle supposerait une très grande finesse d'observation que seules les statistiques modernes ont mis en évidence.

3° *Le phimosis n'est pas aussi fréquent* pour déterminer l'ablation du prépuce. Les membres des communautés sémites chrétiennes de l'Orient qui ne subissent pas la circoncision s'en portent tout aussi bien.

4° *Les avantages physiologiques de la circoncision* sont bien problématiques. Les sérénades à Vénus de certains peuples adeptes de ce rite sont trop connues, pour que nous puissions croire aux vertus d'une telle opération.

L'étude du cérémonial chez les Israélites va nous donner de nouveaux arguments contre de telles conceptions.

LA CÉRÉMONIE DE LA CIRCONCISION CHEZ LES ISRAÉLITES.

Si à l'origine l'opération a pu se faire sur le vieillard⁵³, sur le fiancé⁵⁴, l'enfant de treize ans⁵⁵, sur tous les membres de la tribu en même temps⁵⁶ ; par le père⁵⁷, la mère^{57 bis}, par le chef

(53) Ge. XVII, 24.

(54) Ge. XXXIV, 19.

(55) Ge. XVII, 25.

(56) Ge. XVII, 23-24 - Ex. V, 2 à 8.

(57) Ge. XVII, 23, XXI, 4.

(57 bis) Ex. IV, 25.

de la tribu⁵⁸, elle s'est codifiée par la suite pour ne s'appliquer qu'à l'enfant de huit jours⁵⁹ et par un opérateur spécial : le « mohel ».

Voici quelques détails sur un cérémonial vieux de plusieurs dizaines de siècles et que nous recueillons dans la thèse de Grützhaendler, déjà cité :

Le parrain et le mohel sont drapés dans un vêtement de prière qui, blanc à l'origine, comprend depuis la prise de Jérusalem par Titus, des bandes noires en signe de deuil.

L'opération comprend la section du prépuce (milah), le déchirement de la muqueuse (péria), la succion de la plaie (metzitza), le pansement avec saupoudrage ou badigeonnage avec de l'huile émulsionnée avec du vin :

« Le mohel coupe le prépuce qu'il tient de la main gauche. Il rabat derrière le gland la partie de peau qui reste et déchire avec les ongles des deux pouces, spécialement taillés à cet effet, la muqueuse dorsale jusqu'au sillon ; puis par trois fois il prend dans sa bouche une gorgée de vin et suce la plaie, la bouche remplie de liquide et pulvérise sur la plaie, ce mélange de vin et de sang. On enroule ensuite la partie malade avec des bandes d'étoffe renouvelables jusqu'à la guérison »⁶⁰.

Nous pensons qu'il n'est pas besoin d'être versé sur les questions médicales pour constater qu'une opération pratiquée dans de telles conditions comporte beaucoup plus de dangers immédiats pour la santé de l'enfant que d'avantages ultérieurs (d'ailleurs fort problématiques). Nous ne manquerons pas cependant d'énumérer toutes les suites fâcheuses pouvant le grever.

LES COMPLICATIONS DE LA CIRCONCISION

Elles peuvent être rangées sous trois rubriques :

1° *Accidents dus à certains enfants* : par suite de cette règle formelle d'opérer le huitième jour de leur naissance, certains nourrissons ne peuvent manquer de payer un lourd tribut

(58) Ge. XVII, 23 - Ex. V, 2, 3, 4.

(59) Ge. XVII, 12.

(60) J.-B. JOLY (Th. Paris 1895) a obtenue de quelques mohels d'Europe Centrale et Orientale leur compte rendu opératoire qui est voisin de celui cité par GRÜTZHAENDLER et aussi peu hygiénique.

aux complications : les débiles, les hémophiles, ceux nés prématurément, ceux malades ou présentant une infection locale juste à ce moment.

2° *Accidents dus à une technique opératoire défectueuse* : ablation exagérée, hémorragie, blessure du gland et de l'urèthre, cicatrice vicieuse.

3° *Infection due à un défaut d'asepsie de l'instrument tranchant utilisé, du vêtement traditionnel, des mains, des ongles* (au moment de la « periah »). La section de la plaie est particulièrement catastrophique : sans parler de l'infection par la flore microbienne banale pullulant dans la cavité buccale de l'adulte, les cas de contamination par une syphilis primaire (chancre) et secondaire (plaques muqueuses), par une tuberculose, abondent dans la littérature médicale. On a signalé ainsi des mohels malades contaminant les nourrissons et par l'intermédiaire de ceux-ci, la mère, et des opérés malades infectant le mohel et d'autres enfants.

Aux temps bibliques, cette infection devait certainement faire pas mal de ravages ; l'instrument tranchant étant un couteau de silex, et souillé passablement sans doute. Deux passages de l'Ancien Testament mentionnent d'ailleurs cette suite opératoire fâcheuse.

L'un nous montre les enfants d'Israël, ayant subi la circoncision aux portes de la Terre Promise, obligés de rester « à leur place dans le camp jusqu'à leur guérison »⁶¹.

L'autre est encore plus instructif. Un prince étranger ayant enlevé et violé une jeune fille israélite, la fait demander en mariage par la suite. Pour venger l'honneur de leur sœur, ses frères emploient un stratagème. Ils feignent d'accepter mais exigent au préalable la circoncision du prince, de son père et de tous leurs sujets. Les étrangers acceptent l'exigence

« et tous les mâles se firent circoncire, tous ceux qui étaient venus à la porte de la ville. Le troisième jour, pendant qu'ils étaient souffrants, les deux fils de Jacob, Siméon et Lévi, frères de Dina, prirent chacun leur épée, tombèrent sur la ville qui se croyait en sécurité et tuèrent tous les mâles »⁶².

(61) Jos. V, 8.

(62) Ge. XXXIV, 24, 25.

De ce récit nous pouvons tirer des conclusions intéressantes :

— Le troisième jour correspond à la période où l'infection se signale particulièrement.

— Les suites opératoires sont assez intenses pour entraîner une impotence telle que quelques guerriers puissent massacrer les habitants d'une ville entière.

— Loin de constituer un accident exceptionnel, cette infection devait être courante, irrémédiable et bien connue des Hébreux pour déterminer leur ruse.

Même en admettant que la circoncision est nettement plus bénigne chez le nourrisson que chez l'adulte, les multiples accidents que nous avons énumérés subsistent dans une telle mesure qu'il est inconcevable d'admettre l'origine hygiénique ou physiologique de cette mutilation.

Nous ne pensons pas que pour des avantages somme toute mineurs et s'appliquant à un nombre de cas réduit, l'Israélite aurait pu affronter :

1° La douleur de cette opération.

2° Ses suites grevées de complications.

3° Cette répulsion instinctive qui est la sienne devant toute mutilation corporelle et qui se retrouve tout au long de la Bible.

LES SOURCES DE LA CIRCONCISION DOIVENT ÊTRE CHERCHÉES DANS LA MENTALITÉ PRIMITIVE

Mais cette opération, si elle est sanglante, a fait aussi tellement couler d'encre, que le problème de ses origines ne s'en est guère trouvé facilité.

Si certains ont émis l'hypothèse hygiénique et physiologique — et nous avons vu ce qu'il fallait en penser — d'autres ont fait de cette pratique un rite d'expiation, de fécondité, de mariage, d'appartenance à un groupement humain et la théorie la plus communément admise de nos jours, l'interprète comme un rite d'initiation marquant le passage de l'adolescent à l'état d'adulte.

I. — Il est probable que toutes ces idées divergentes ont du vrai, mais si on assiste, suivant les peuplades et les régions, à la cristallisation sur l'une ou l'autre, il est vraisemblable que, vues l'ancienneté et l'extension de la coutume, leur source a dû être très simple et probablement la même à l'origine.

La question doit être ramenée à sa plus simple expression. Qu'est-ce qu'au fond l'ablation du prépuce ? Sinon une mutilation s'appliquant à un endroit bien particulier du corps humain : les organes génitaux. Partant de cette définition nous pouvons essayer d'émettre quelques hypothèses :

1^o *La circoncision est un cas particulier des mutilations que le primitif s'astreint par ce sentiment de culpabilité qui est le sien dès ses origines lointaines.* Cette souffrance morale face au péché, qui se retrouve sous tous les cieux a poussé l'homme à des mortifications physiques. Que ces dernières soient un exutoire à la douleur morale, la plus grande preuve en est que de nombreuses peuplades ne manquent pas de s'y astreindre en cas de mort d'un être cher. C'est ainsi qu'entre autres, chez les Maoris⁶³, les veuves, ne manquent pas de se lacérer profondément les joues, la poitrine, les bras, devant le cadavre de leur époux. La Bible nous donne plus d'une indication qui montre que les peuples voisins d'Israël suivaient une coutume identique : le prophète Jérémie nous montre les habitants de Moab, en pleine détresse, se faire des « incisions sur les mains »⁶⁴, les Israélites les imiter⁶⁵ et si les lois mosaïques répètent plus d'une fois :

« Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort et vous n'imprimerez point de figures sur vous »⁶⁶.

c'est que la tradition devait en être fort répandue.

L'idée que l'au-delà ne va pas rester insensible devant cette douleur physique n'est pas absente : c'est ainsi qu'il semble que ce soient plus spécialement les sacrificateurs qui se soumettent à de telles lacérations⁶⁷ et qu'on voit dans un chapitre

(63) T.E. DONNE. — Mœurs et coutumes des Maoris. Paris 1938, Payot p. 53.

(64) Jé. XLVIII, 37.

(65) Jé. XVI, 6.

(66) Lé. XIX, 28 et De. XIV, 1.

(67) Lé. XXI, 5.

caractéristique⁶⁸, les prêtres de Baal accompagner leurs implorations à leur Dieu « selon leur coutume » dit l'Ancien Testament « d'incisions avec des épées, avec des lances, jusqu'à ce que le sang coulât sur eux ». Ces mortifications physiques se traduisant par des blessures, revêtent des formes nombreuses suivant les peuplades :

— Flagellations : qui précèdent la circoncision de l'adolescent dans l'Oubangui⁶⁹ et que nous retrouvons chez les Amérindiens⁷⁰.

— Scarifications du visage et du corps⁷¹ : chez les Amérindiens, les Maoris⁷² entre autres. Les Andamans d'Asie⁷³ procèdent en plusieurs temps : sur le dos, puis la poitrine et enfin sur le reste du corps.

Plus symbolique encore est la tradition des Semang de Malacca⁷⁴ de se taillader avec un couteau de bambou, de recueillir précieusement le sang qui en résulte et de projeter ce dernier aux pieds de celui qui fait l'offrande et vers les quatre points cardinaux.

La coutume de se « faire une place chauve entre les yeux pour un mort » que la Bible relate et interdit⁷⁵, se retrouve même curieusement chez les Bochimans d'Afrique Australe qui incisent la peau des jeunes gens entre les deux yeux et introduisent dans la cicatrice un peu de chair carbonisée provenant des animaux⁷⁶.

— Mutilations diverses : qui vont de l'ablation d'un doigt à l'érosion avec une lime d'une ou plusieurs dents, en particulier chez les Damaras de l'Afrique Australe, les Héréros du Sud-Ouest Africain et jusqu'à la trépanation chez les Amérindiens⁷⁷.

— Sacrifices humains (de préférence du premier-né) : qui

(68) IR. XVIII, 28.

(69) A.-M. VERGIAT. — Déjà cité, p. 79.

(70) P. GORDON. — Les religions des Primitifs, déjà cité, p. 239.

(71) STEPHEN-CHAUVET. — La médecine chez les peuples primitifs, Paris 1936 (Maloine) donne une excellente idée sur la pratique opératoire et sur ses résultats.

(72) E. DONNE. — Déjà cité plus haut, p. 156.

(73) P. GORDON. — P. 218.

(74) P. GORDON. — P. 214.

(75) De. XIV, 1.

(76) P. GORDON. — P. 193.

(77) P. GORDON. — P. 189, 201, 239.

en sont l'aboutissement extrême et dont la Bible nous donne quelque idée⁷⁸.

Si la plupart de ces pratiques sont déjà teintées d'un symbolisme différent il n'est pas hasardeux de penser qu'elles devaient, à l'origine, dériver de la même notion et que la circoncision était un cas tout à fait particulier de ces blessures destinées à calmer le courroux céleste. Nous en voyons quelque preuve dans un passage biblique relatant le retour de Moïse en Egypte :

« Pendant le voyage, en un lieu où Moïse passa la nuit, l'Eternel l'attaqua et voulut le faire mourir. Séphora prit une pierre aigüe, coupa le prépuce de son fils, et le jeta aux pieds de Moïse en disant : « Tu es pour moi un époux de sang ! Et l'Eternel le laissa »⁷⁹.

2° *La circoncision s'est plus spécialement imposée parce que de tous temps le péché a été plus particulièrement lié aux organes génitaux* qui intervenaient d'un côté dans l'acte sexuel et de l'autre côté dans la procréation, source de transmission à de nouvelles générations du péché originel.

Des mutilations de toutes sortes ont ainsi atteint par prédilection la sphère génitale :

— La castration bilatérale chez l'homme que nous avons étudié et sa forme atténuée, la castration unilatérale qui se retrouve par exemple chez les Hottentots et chez les habitants des Carolines Orientales⁸⁰.

— les scarifications abdominales chez la femme dérivent de pareilles notions même si, par la suite, on leur a rattaché quelque valeur esthétique douteuse⁸¹.

— La circoncision.

Pourquoi cette dernière opération s'est plus spécialement imposée et répandue ?

(78) Ge. XXII - Jg. XI, 30-40.

(79) Ex. IV, 24, 25.

(80) P. GORDON. — P. 197.

(81) Nous ne pouvons ici, en aucune façon, suivre les conclusions de Stephen-Chauvet suivant lesquelles « ces scarifications étaient destinées à éveiller la libido du mâle par des cicatrices en relief car la peau du noir est plus épaisse et moins sensible que celle du blanc ». D'ailleurs si tel en était le but, nous ne voyons pas pourquoi certaines tribus africaines — celle de l'Oubangui entre autres (A. VERGIAT : p. 105, 116) — pratiquent, elles, l'excision clitoridienne.

Peut-être parce qu'elle était la meilleure solution, conciliant cette obligation à se mutiler et la tendance à préserver ses fonctions vitales.

Adoptons un moment la mentalité primitive, le besoin instinctif de traduire en mortifications physiques, en blessures sur les organes procréateurs, l'expression de sa culpabilité morale et voyons les différents moyens que nous pourrions employer :

— la castration totale ? elle arrête la procréation.

— la castration unilatérale ? elle est encore trop meurtrière.

— les scarifications abdominales ? elles sont trop éloignées de la sphère génitale et nécessitent trop de temps pour être réalisées.

— une simple plaie au prépuce ? comme les aborigènes du Nicaragua le pratiquent. Elle laisse une marque peu visible.

Nous avons cherché, sans résultat, quelque autre méthode et nous avons conclu que s'il fallait procéder à une mutilation des organes génitaux, relativement importante, aboutissant à un écoulement sanguin abondant laissant une marque indélébile et visible, aux suites opératoires les moins fâcheuses possible, l'ablation du prépuce réalisait le moindre mal avec quelques avantages hygiéniques (puisqu'on y tient !) en sus.

II. — Dans une deuxième phase la pratique de la circoncision, par son extension, a pris des significations différentes suivant les régions. La mentalité primitive a été impressionnée plus spécialement par l'une ou par l'autre des composantes de cette opération : écoulement sanguin, douleur, mutilation d'un organe génital, laissant une trace visible. La circoncision a contracté ainsi des rapports étroits avec la vitalité, avec les épreuves difficiles d'initiation marquant l'affiliation à une communauté humaine, avec les rites phalliques, de fécondité et de mariage, avec les signes distinguant un clan des autres (de ceux qui ne le pratiquaient pas encore).

La Bible nous donne quelques exemples de cette assimilation de la circoncision :

Avec le rite de mariage : quand les Israélites obligent le fiancé à se circoncire avant le mariage⁸².

Avec le rite d'initiation : à un tournant décisif de la vie, quand les Israélites subissent la péritomie avant leur entrée en Terre Promise.

Avec un signe distinctif : lors des contacts d'Israël avec les Philistins.

III. — L'Ancien Testament, quant à Lui, va assigner à la circoncision la signification la plus noble : celle d'un rite de purification et d'alliance sacrée entre l'homme et Dieu.

La circoncision et le Nouveau Testament

La position de cette seconde partie de la Bible est tout aussi formelle : la circoncision n'a plus de raison d'être. Ni comme l'estime E. Renan⁸³, parce que cette pratique « fut dans la vie religieuse d'Israël un acte contradictoire à sa vocation et qui faillit lui faire manquer sa fonction providentielle » et ni parce que « quand le génie de la propagande et le rêve d'une religion universelle pour le genre humain devinrent l'idée dominante d'Israël, la circoncision fut l'obstacle capital qui faillit tout faire échouer ».

De telles contingences politiques sont fort éloignées des idées du Nouveau comme de l'Ancien Testament.

N'entrent pas en ligne de compte non plus de nouvelles théories hygiéniques, physiologiques ou morales, opposées cette fois-ci à cette mutilation.

Cette prise de position doit être encore une fois et uniquement située sur son plan religieux.

La circoncision corporelle n'est plus nécessaire car symbole de l'ancienne alliance entre Dieu et les hommes, elle est remplacée par « une circoncision que la main n'a pas faite, la circoncision du Christ, qui consiste dans le dépouillement du corps de la chair », symbole de la nouvelle alliance⁸⁴.

(82) Ge. XXXIV.

« Hatan » terme désignant le fiancé et le beau-père, proviendrait d'une racine qui signifierait couper et on a conclu que le beau-père circoncisait son futur gendre au moment du mariage.

(83) E. RENAN. — Déjà cité, p. 127.

(84) Col. II, 11.

CONCLUSIONS GENERALES

De tous temps des tentatives ont été faites pour détruire le cadre religieux des Saintes Ecritures et assigner à ces dernières des limites qui pourraient être plus accessibles à notre entendement humain.

Depuis une centaine d'années une double tendance s'est spécialement affirmée parmi ceux qui se sont plus particulièrement penchés sur le problème du corps humain dans la Bible :

— Rattacher à des notions hygiéniques ou physiologiques les prescriptions de l'Ancien Testament.

— Exagérer les connaissances scientifiques hébraïques et leur donner une avance de plusieurs siècles sur leur époque.

Le plus curieux c'est que les plus fidèles tenants de ces théories sont nos confrères israélites qui, tout en fournissant un travail digne d'éloges, en arrivent ainsi à restreindre sensiblement la portée de Leur Livre Sacré.

Soutenues par quelques arguments que nous avons passés en revue, cautionnées par les plus éminentes personnalités du corps médical, ces croyances ont paru tellement séduisantes que le grand public a été amené à les considérer peu à peu comme paroles d'Evangile.

— Malheureusement dans cette question, une étude un peu moins superficielle de cette Parole nous entraîne à des conclusions sensiblement différentes :

— Les renseignements fournis par la Bible sur l'anatomie ou la physiologie humaine, s'ils ont quelque intérêt pour l'Histoire de la Médecine, ne prouvent en aucune façon que les Hébreux eussent dépassé le stade d'une connaissance générale bien sommaire.

— Les prescriptions de l'Ancien Testament qui sembleraient déterminées par des considérations hygiéniques ou physiologiques et qui pourraient d'ailleurs avoir quelque utilité pour la santé, sont en réalité :

— Soit héritées de la mentalité primitive (ce qui ramène l'origine des textes sacrés à la plus haute antiquité).

— Soit destinées le plus souvent à lutter contre les pratiques idolâtriques existant chez les peuples environnant Israël.

Aussi, à l'aube d'une ère nouvelle, le Nouveau Testament ne va pas tarder à les négliger et à les supprimer.

— L'essentiel, pour la Bible, est de conserver à ses Ecrits toute leur signification religieuse. Elle estime avant tout que :

« LA CRAINTE DE L'ÉTERNEL EST LE COMMENCEMENT DE LA SCIENCE. » (Pr. I, 7.).

Vu, le Doyen :

L. BINET.

Vu, le Président de Thèse :

JOANNON.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

J. SARRAILH.

BIBLIOGRAPHIE

Nos recherches se sont orientées dans trois directions différentes :

I. — LES TEXTES BIBLIQUES :

A. — *La Sainte Bible* : Nous avons utilisé pour plus de facilité : les traductions revues de Segond à parallèles.

De l'Ancien Testament : d'après les Textes hébreux.

Du Nouveau Testament : d'après le texte grec.

Parfois pour plus de précision : l'Édition du Centenaire.

B. — *Les Encyclopédies bibliques* : aussi bien catholiques que protestantes :

Les commentaires de H. Lesêtre dans le Dictionnaire de la Bible de Vigouroux nous ont été d'un grand secours.

II. — L'HISTOIRE DES RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ ET LES ÉTUDES SUR LA MENTALITÉ PRIMITIVE :

A mentionner plus spécialement : l'Histoire des Religions en 5 volumes de Bloud et Gay et les différents ouvrages de la collection Payot.

III. — LES TRAVAUX SUR L'HYGIÈNE DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

Qui sont avant tout l'œuvre de l'école Israélite.

Et principalement de Monsieur le Professeur Baruk et du Docteur Simon qui, par leur Revue d'Histoire de la Médecine Hébraïque et les différentes thèses présentées par leurs élèves ont grandement enrichi nos connaissances.

1. ALCALAI (A.). — Hygiène Hébraïque. Th. Méd. Paris 1952.
2. ALLMEN (J.-J.). — Vocabulaire biblique : Neuchâtel 1954. Delachaux et Niestlé.
3. Ancien Testament : Traduction d'après le texte hébreu par Louis Segond. Edition 1954 avec parallèles.
4. Ancien Testament : La Bible du Centenaire. Paris 1941. Société Biblique de France.
5. ASCHNER (B.). — *Wiener Klinische Wochenschrift* 1920.
6. BARAS (E.). — La Circoncision. Th. Méd. Paris 1936.
7. BERGER (L.-E.). — Sur les accidents peu connus du phimosis congénital. Th. Méd. Paris 1890.
8. BERVEILLER (A.-M.). — Contribution à l'étude du cancer de la verge. Th. Méd. Paris 1942.
9. BEUGNIES. — Archéologie médicale de l'Egypte et de la Judée. *Gazette Médicale de Liège* 1892.
10. BEUGNIES. — La Circoncision : cérémonie païenne, sa valeur hygiénique. Paris 1902. Gaugy.
11. BJORNSSON (J.). — Über die normale variabilität des menschlichen menstruations intervalles. *Archiv für Gynäkologie*, 26 août 1937.
12. CABANES. — Les indiscrétions de l'Histoire. Paris 1909.
13. Rév. P. A. CALMET. — Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible. Genève 1730. Bousquet.
14. CASTIGLIONI (A.). — Histoire de la Médecine, Paris 1931. Payot.
15. CHOMÉ (E.). — La menstruation et ses troubles. *Encyclopédie Méd. Chirurg.* Tome I.
16. CLAPARÈDE. — De la Circoncision, de son importance dans la famille et dans l'État. Paris 1858.
17. COHEN (M.). — Sur la circoncision envisagée sous le rapport religieux, hygiénique et pathologique. Paris 1816.
18. Concordance des Saintes Ecritures, Paris 1840. Delay.
19. Concordance des Saintes Ecritures, Paris 1874. Sandoz et Fischbacher.
20. CONTENAU (G.). — La Médecine en Assyrie et en Babylonie. Paris 1938. Maloine.
21. DARMSTETER (J.). — Le Zend Avesta. Annales du Musée Guimet. Paris 1892, Leroux.
22. DECARY (R.). — Mœurs et coutumes des Malgaches. Paris 1951. Payot.
23. DHORME (E.). — Les religions de Babylonie et d'Assyrie. Paris 1949. Presses universitaires de France.
24. DHORME (P.). — L'emploi métaphorique des noms des parties du corps en Hébreu et en Akkadien. Paris 1923. Gabalda.
25. DHORME (P.). — La religion assyro-babylonienne. Paris 1910. Gabalda.
26. DOITEAU (V.). — Prépuce et circoncision. Th. Méd. Paris 1924.
27. DONNE (T.-E.). — Mœurs et coutumes des Maoris. Paris 1938. Payot.
28. DUHAZE (P.). — Etude des Prescriptions Religieuses et des coutumes concernant la femme pendant la menstruation et les suites de couches. Th. Méd. Paris 1921.

29. Dictionnaire de Théologie catholique. Paris 1923. Letouzey et Ané.
30. DURKHEIM (E.). — Les formes élémentaires de la vie religieuse. Paris 1912. Alcan.
31. EBSTEIN (W.). — *Die Medizin im alten Testament*. — Stuttgart 1901. F. Enke.
32. EBSTEIN (W.). — *Die Medizin im neuen Testament und im Talmud*. Stuttgart 1903. F. Enke.
33. Encyclopédie médico-chirurgicale : Obstétrique, Tome VI.
34. FANDRE (L.-M.). — La Médecine dans la Bible. Th. Méd. Nancy 1914.
35. FANOUS (Ed.). — Etude comparée de l'Hygiène dans l'A. T. et les civilisations modernes. Th. Pharm. Strasbourg 1950.
36. FICHTENBERGER. — Encyclopédie des sciences religieuses. Paris 1878. Sandoz et Fischbacher.
37. FOURNIER (R.-L.-P.). — La médecine égyptienne des origines à l'école d'Alexandrie. Th. Méd. Bordeaux 1933.
38. FRAUNIE (E.). — Le syndrome mental de la castration masculine. Th. Méd. Toulouse 1948.
39. FRAZER (J.-G.). — Le Rameau d'Or. Trad. R. Stiebel 1903. Schleicher frères.
40. FRAZER (J.-G.). — Le folklore dans l'A. T. Trad. E. Audra. Paris 1924. P. Geuthner.
41. GEMAYEL (A.). — L'Hygiène et la Médecine à travers la Bible. Paris 1932. P. Geuthner.
42. GORDON (P.). — Les religions des Primitifs dans l'Histoire des Religions. Paris 1953. Bloud et Gay. Tome I.
43. GROLLENBERG (L.-M.). — Atlas de la Bible. Bruxelles 1955. Elsevier.
44. GRÜTZHAENDLER (J.). — De la milah (circoncision). Son histoire, son importance historique, sa technique opératoire. Th. Méd. Montpellier 1914.
45. GUARDIA (J.). — Préceptes de Moïse touchant l'hygiène. Paris 1865.
46. GUÉNEAU DE MUSSY. — Etude sur l'hygiène de Moïse et des anciens israélites. Paris 1885.
47. HÉRODOTE. — Histoire.
48. HOMÈRE. — Iliade : Trad. P. Giguet, Paris 1913. Hachette.
49. JOLY (J.-B.). — Histoire de la circoncision. Etude critique du manuel opératoire des musulmans et des israélites. Th. Méd. Paris 1895.
50. JUVENAL. — Satires.
51. KNAUS (H.). — Le moment propice à la fécondation. *Progrès Médical*, 25 juillet 1931.
12. LAIGNEL-LAVASTINE. — Histoire Générale de la Médecine et de la Pharmacie. Paris, Albin Michel.
53. LARGEMENT. — La religion Summéro-Akkadienne dans Histoire des Religions. Paris 1953. Bloud et Gay, Tome IV.
54. LÉVY-BRUHL (L.). — L'Ame Primitive. Paris 1927. Alcan.
55. LHOTE (H.). — Les Touaregs du Hoggar. Paris 1955. Payot.
56. LODS (A.). — Israël des origines au milieu du 8^e siècle Paris 1930. La Renaissance du Livre.
57. MARTIN (H.-G.). — De la Circoncision. Th. Méd. Paris 1870.
58. MASSEBŒUF (J.). — La vie génitale de la femme dans l'Orient méditerranéen antique. Th. Méd. Alger 1935.
59. MASSON-OURSSEL (P.). — Les religions de l'Inde dans Histoire des Religions. Paris 1953, Bloud et Gay.

60. MICHAELI (F.). — Dieu à l'image de l'homme. Neuchâtel 1950. Delachaux et Niestlé.
61. MOUNTFORD (Ch.-P.). — Mythes et rites des aborigènes de l'Australie centrale. Paris 1953. Payot.
62. Rab. E. MUNK. — La législation criminelle dans le droit mosaïque. *Revue d'Histoire de la Médecine Hébraïque*, N° 10, octobre 1951.
63. NOTH (M.). — Histoire d'Israël. Paris 1954. Payot.
64. Nouveau Testament : Traduction d'après le texte grec par Louis Segond. Edition 1954 avec parallèles.
65. PÉTRIÉ (F.). — Wisdom of the Egyptiens. Londres 1940. Karger.
66. PIERRET (P.). — Le Livre des Morts des Anciens Egyptiens Paris 1882. E. Leroux.
67. PREUSS (J.). — Biblisch Talmudische Medizin. Berlin 1911. Karger.
68. RAPAPORT (I.). — La castration rituelle. Th. Méd. Paris 1937.
69. RAPAPORT (I.). — L'étude des troubles menstruels dans la Bible et le Talmud dans *Revue d'Histoire de la Médecine Hébraïque*, N° 9, juillet 1951
70. REILLY (J.) et GASTINEL. — Séméiologie des septicémies médicales. Rapport du Congrès Français de Médecine, Paris 1927.
71. RENAN (E.). — Histoire du peuple d'Israël, Paris 1887. CALMANN-LÉVY.
72. REVERDIN (A.). — A propos de l'opération du Phimosis. *Revue Méd. de la Suisse Romande*, 1888.
73. RIAD (N.). — La Médecine au temps des Pharaons. Paris 1955. Maloine.
74. Rév. Père RIQUET. — La Castration. Paris 1948. Lethielleux.
75. R. DE ROTOURS. — Les religions dans la Chine antique dans Histoire des Religions. Paris 1953. Bloud et Gay, Tome II.
76. E. DE ROUGE. — Etude sur le rituel funéraire des Anciens Egyptiens dans *Revue Archéologique* 1860, Tome I.
77. Mgr. A. ROY. — La religion des Primitifs. Paris 1925. G. Beauchesne.
78. A. RUFFER. — L'Egypte Médicale. N. Riad.
79. RUTTEN (N.). — Les Religions Asianiques dans Histoire des Religions. Paris 1953. Bloud et Gay, Tome IV.
80. SCHAPIRO (D.). — Obstétrique des Anciens Hébreux. Paris, 1904. Bibliothèque historique de la France Médicale.
81. SCHAPIRO (D.). — L'hygiène alimentaire des Juifs devant la science moderne. Paris 1930. Erelji.
82. SCHEIL (V.). — Code de Hammourabi. Mémoires de la Délégation en Perse, 1902. Tome IV.
83. SCHENDEROVITCH (F.). — L'Hygiène dans le Judaïsme. Th. Méd. Paris, 1927.
84. SCHICK (Bela). — Verhandlungen der deutschen Gesellschaft für Gynäkologie Innsbruck, 1922.
85. SCHWARTZ (J.). — Hygiène Hébraïque. Th. Méd. Paris, 1955.
86. SCHWOB (A.). — Sur la médecine légale chez les Hébreux. Th. Méd. Strasbourg, 1931.
87. SHNYDEROVITZ (A.). — La Médecine dans l'antiquité hébraïque d'après la Bible et le Talmud. Th. Méd. Toulouse, 1934.
88. SIMON (I.). — Les Hébreux précurseurs de l'expertise judiciaire et médico-légale. I d. R. H. M. H., N° 19, octobre. 1951.

89. SIMON (I.). — La Médecine légale dans la Bible et le Talmud dans *Revue d'Histoire de la Médecine Hébraïque*, N° 2, sept.-déc. 1948. N° 3, mai 1949.
90. SIMON (I.). — La gynécologie, l'obstétrique, l'embryologie et la puériculture dans la Bible et le Talmud dans *R. H. M. H.*, N° 4 sept.-déc. 1949.
91. STEINBRENNER. — Les Rapports de la médecine avec la Théologie. Th. 1833, Strasbourg.
92. STEPHEN-CHAUVEY. — La Médecine chez les peuples primitifs. Paris, Maloine.
93. SURBLED (G.). — La morale dans ses rapports avec la Médecine et l'Hygiène. Paris, 1905. V. Retaux.
94. SZARVAS (E.). — Les connaissances gynécologiques, embryologiques et obstétricales des Hébreux jusqu'à l'époque de clôture du Talmud. Th. Méd. Paris 1936.
95. THÉVENOT (J.). — Relation d'un voyage fait au Levant. Paris 1663.
96. THIBAUT (A.). — Histoire chirurgicale du phimosis. Th. Méd. Paris, 1908.
97. TOURNIER (P.). — Médecine de la personne, Neuchâtel, 1945. Delachaux et Niestlé.
98. TOURNIER (P.). — Bible et Médecine. Neuchâtel, 1951. Delachaux et Niestlé.
99. VALENTIN (P.-E.). — Les religions orientales considérées dans leurs rapports avec l'hygiène et la prophylaxie des maladies contagieuses. Th. Méd. Paris, 1893.
100. VANIER DU HAVRE. — Cause morale de la Circoncision. Paris, 1847. N. Chaix.
101. VERGIAT (A.-M.). — Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui. Paris, 1936. Payot.
102. VIGNES (M.) et ROBEY (M.). — Périodes de fécondabilité et de stérilité chez la femme. Paris. 1938. Masson.
103. VIGOUROUX (F.). — Dictionnaire de la Bible, Paris 1895. Letouzé et Ané.
104. VOSSELMANN (F.). — La menstruation : légendes, coutumes, superstitions. Paris 1936. L'expansion scientifique française.
105. WATTEVILLE (J. de). — Du rôle du sang dans quelques coutumes sacrificielles israélites. Th. Paris, 1950.
106. WEBSTER (H.). — Le Tabou Trad. J. Marty. Paris, 1952. Payot.
107. WERNERT (P.). — Les religions de la Préhistoire dans Histoire des Religions. Paris 1953. Bloud et Gay, Tome I.
108. WESTPHAL. — Dictionnaire encyclopédique de la Bible. Paris, 1932. « Je sers ».
109. WITKOWSKI (G.-J.). — Histoire des Accouchements chez tous les peuples. Paris, 1887, G. Steinhil.

TABLE DES LIVRES DE LA BIBLE ET DES ABREVIATIONS UTILISEES

ANCIEN TESTAMENT

Genèse	Ge.
Exode	Ex.
Lévitique	Lé.
Nombres	No.
Deutéronome	De.

Les livres historiques

Josué	Jos.
Juges	Jg.
Ruth	Ru.
1 Samuel	1 S.
2 Samuel	2 S.
1 Rois	1 R.
2 Rois	2 R.
1 Chroniques	1 Ch.
2 Chroniques	2 Ch.
Esdras	Esd.
Néhémie	Né.
Esther	Est.

Les livres poétiques

Job	Job.
Psaumes	Ps.

Proverbes	Pr.
Ecclésiaste	Ec.
Cantique des Cantiques ..	Ca.

Les Prophètes

Esaïe	Es.
Jérémie	Jé.
Lamentations de Jérémie ..	La.
Ezéchiél	Ez.
Daniel	Da.
Osée	Os.
Joël	Joë.
Amos	Am.
Abdias	Ab.
Jonas	Jon.
Michée	Mi.
Nahum	Na.
Habakuk	Ha.
Sophonie	So.
Aggée	Ag.
Zacharie	Za.
Malachie	Mal.

NOUVEAU TESTAMENT

Evangile selon Matthieu ..	Mt.	Seconde Epître de Paul aux Thessaloniens	2 Th.
Evangile selon Marc	Mc.	Première Epître de Paul à Timothée	1 Ti.
Evangile selon Luc	Lu.	Seconde Epître de Paul à Timothée	2 Ti.
Evangile selon Jean	Jn.	Epître de Paul à Tite	Tit.
Actes des Apôtres	Ac.	Epître de Paul à Philémon	Phm.
Epître de Paul aux Romains	Ro.	Epître aux Hébreux	Hé.
Première Epître de Paul aux Corinthiens	1 Co.	Epître de Jacques	Ja.
Seconde Epître de Paul aux Corinthiens	2 Co.	Première Epître de Pierre	1 Pi.
Epître de Paul aux Galates	Ga.	Seconde Epître de Pierre	2 Pi.
Epître de Paul aux Ephé- siens	Ep.	Première Epître de Jean..	1 Jn.
Epître de Paul aux Philip- piens	Ph.	Seconde Epître de Jean..	2 Jn.
Epître de Paul aux Colos- siens	Col.	Troisième Epître de Jean..	3 Jn.
Première épître de Paul aux Thessaloniens	1 Th.	Epître de Jude	Jud.
		Apocalypse de Jean	Ap.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
CHAPITRE I	
LA STRUCTURE DU CORPS HUMAIN ET LA BIBLE	5
Les différentes parties du corps chez les Israélites ..	5
Conceptions voisines d'autres peuples	5
L'ÂME	6
LE PRINCIPE VITAL ou « Nefesh »	7
A. — La Respiration	7
B. — La Circulation. L'importance du sang	9
Le tissu adipeux : réserve de vitalité	13
LA CHAIR ou « Bâsâr »	15
Nomenclature des différentes parties	15
A. — Les os	17
B. — Les parties charnues	19
a) Muscles, tendons, nerfs, aponévroses	19
b) Les organes internes	19
1° Le cœur	19
2° Le foie	20
3° Les reins	21
4° Les organes de la cavité abdominale	22
Conclusion	24

CHAPITRE II

LA FONCTION SEXUELLE	28
A. — Chez l'homme : les pollutions, gonorrhée	28
B. — Chez la femme	28
— La virginité	31
— La menstruation	32
Prescriptions des Israélites (33), métrorragie (33) et d'autres peuples (34). Arguments en faveur de leur origine hygiénique (34). Arguments contre (36). Leur rapport avec la mentalité primitive et les rites idolâtriques (38).	
C. — Les rapports sexuels	42
— Les restrictions	42
— Dans l'Ancien Testament (42). Les mariages consanguins (42). Le Lévirat (43). L'adultère (44). Une méthode originale de diagnostic de l'adultère (44). Abstinence dans certaines cir- constances (45).	
— Dans le Nouveau Testament	46
Les devoirs conjugaux	46
D. — Les égarements de la fonction sexuelle	47
a) Le viol	47
b) La prostitution	51
c) L'homosexualité	57
d) La bestialité	59
LA CONCEPTION ET LA GROSSESSE	60
La conception	60
Les manœuvres anticonceptionnelles (61). La pos- térité (61). La stérilité (61). L'hérédité (63).	
La grossesse	63

Son diagnostic (63). Les mouvements actifs du fœtus (64), de certaines prescriptions (64), la protection de la grossesse (65). L'avortement (65). Un cas curieux d'avortement (66). Une méthode originale de purification des eaux (66).

L'ACCOUCHEMENT ET LES SUITES DE COUCHES	68
---	----

L'accouchement	68
----------------------	----

 Sans assistance médicale (68). Les sages-femmes (68). La position obstétricale des femmes israélites (69). La présentation du fœtus (71). Le « Travail » (72). Le placenta (73). Les accouchements anormaux : retardés (73), prématurés (73). Les déchirures périnéales (73). La mort de la parturiente (74).

Le nouveau-né.....	74
--------------------	----

 Les premiers soins (74). Le nom (75). Les substitutions d'enfants (75).

Les suites de couches	76
-----------------------------	----

 Les prescriptions mosaïques et celles d'autres peuples (76). Les suites de couches normales et pathologiques (77). Arguments en faveur de l'origine hygiénique de ces prescriptions (78). Arguments contre (80). Origine en rapport avec la mentalité primitive (81). Le cheminement de la pensée israélite pouvant expliquer les croyances et la réglementation de la période de suites de couches (83).

CHAPITRE III

LA NUTRITION ET LA BIBLE	87
--------------------------------	----

LE RÉGIME ALIMENTAIRE DES ISRAÉLITES	88
--	----

 Ses variations suivant les périodes de la vie d'Israël (88). Les divers aliments cités (91). Les excès de table (91). Le jeûne (92). Les disettes (92).

LES PROHIBITIONS ALIMENTAIRES DE L'ANCIEN TESTAMENT	94
A. — Les animaux proscrits	94
a) Les espèces impures	94
Idées couramment répandues dans le corps médical (94). La liste des espèces impures (94) et les conséquences qu'on peut en tirer (95). Conceptions d'autres peuples sur les prohibitions de certaines espèces animales : dans l'antiquité (96), chez les peuplades primitives (97), les préjugés actuels (99). Origine de ces prescriptions dans la mentalité primitive (99). Tentative d'explication de la réglementation mosaïque (101).	
b) Certaines bêtes des espèces pures à rejeter par suite de leur comportement ou des circonstances de leur naissance	103
1° Ayant entraîné la mort d'un être humain..	103
2° Les nouveau-nés	103
3° Le premier-né	103
B. — Les parties de l'animal à rejeter	104
a) Le sang	104
b) La graisse	105
c) Le tendon de la hanche	106
C. — La réglementation des abattages	108
a) L'abattage d'un animal en vue de la consommation	108
b) Bête destinée à la consommation	108
c) Le sang versé	109
D. — Prohibitions liées au repas et à sa présentation	110
a) La préparation du repas	110
b) Le repas	111

L'ALIMENTATION ET LE NOUVEAU TESTAMENT	113
La suppression des prohibitions	113
Les excès de table et l'ivrognerie (114). L'alimentation frugale et le jeûne de l'homme de Dieu (114).	

CHAPITRE IV

LES MUTILATIONS DU CORPS ET LA BIBLE	117
La loi du talion (117). La répugnance de l'Israélite à présenter devant son créateur des êtres n'ayant pas toute leur perfection physique (119).	

LA CASTRATION ET LA BIBLE	121
La position de l'A. T. (121). Les renseignements fournis par la Bible sur les différentes utilisations de cette mutilation chez les peuples de l'antiquité (122). Les origines du rejet de cette opération par l'A. T. (124). Oubli de cette prise de position par les Israélites et l'adaptation de l'A. T. à cette nouvelle situation (126). La position du Nouveau Testament (127). Les mauvaises interprétations des textes bibliques (127). Conclusions (127).	

LA CIRCONCISION ET LA BIBLE	128
-----------------------------------	-----

La circoncision et l'Ancien Testament	128
---	-----

 La position de l'A. T. (128). La circoncision chez les peuples de l'antiquité (130) et de nos jours (131). L'influence de pays voisins d'Israël dans l'adoption de cette mutilation par celui-ci (132). La fidélité des Israélites au rite (133). Les arguments en faveur de l'origine hygiénique et physiologique de cette opération (135). Arguments contre cette conception (135). La cérémonie de la circoncision (138), ses complications (139). Ses origines doivent être cherchées dans la mentalité primitive (141). Mutilation génitale en rapport avec le sentiment

de culpabilité (142). Puis ayant pris des significations différentes (143). Rite d'alliance pour l'A. T. (145).

La circoncision et le Nouveau Testament	146
CONCLUSIONS GÉNÉRALES	147
BIBLIOGRAPHIE	149
<i>Table des livres de la Bible et des abréviations utilisées ..</i>	<i>154</i>

